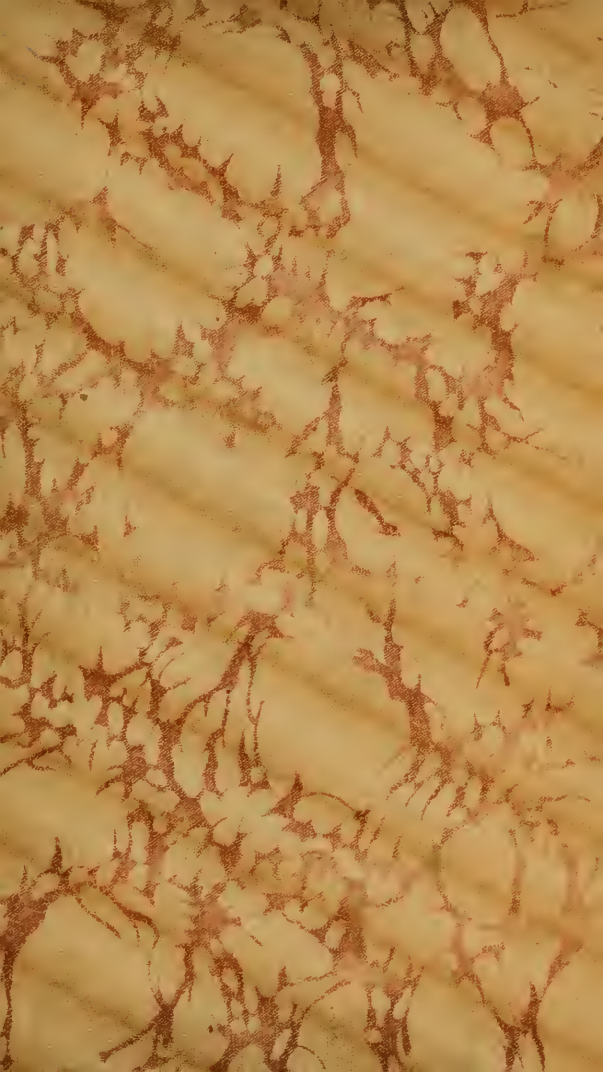
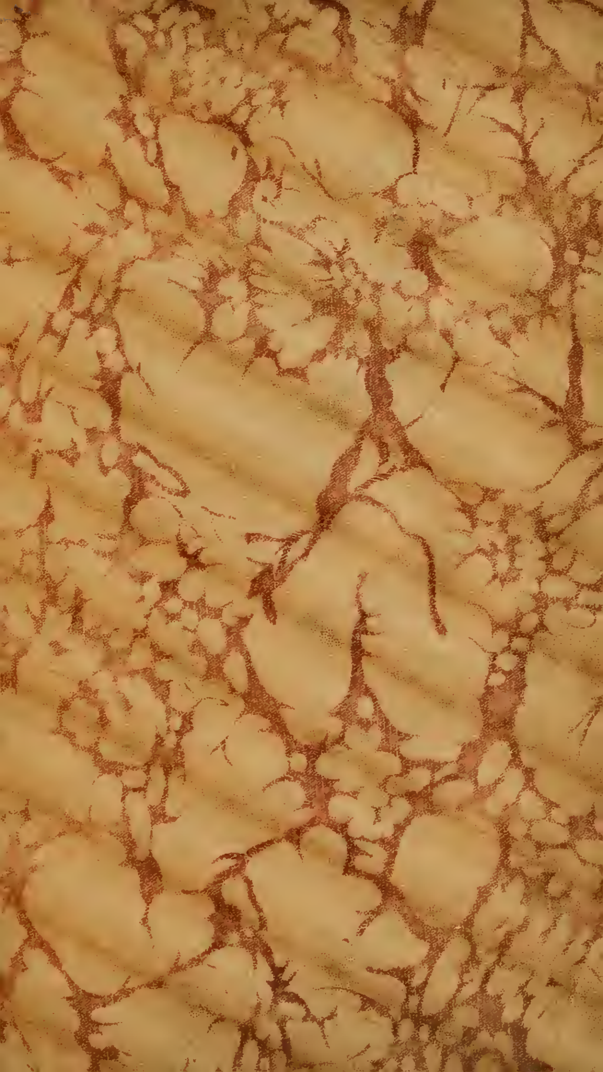

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01594057 0





PETIT

ROMANCERO

DU MÊME AUTEUR :

Poëtes et Romanciers de la Lorraine, 1 vol. in-12.
Chants populaires du Pays messin, 1 fort vol. in-12.
Les vieux Auteurs castillans, 2 forts vol. in-12.
La Cour littéraire de don Juan II, 2 vol. in-12.
Le Victorial, chronique de don Pedro Niño, traduit d'après le manuscrit par le comte Albert de Circourt, et le comte de Puymaigre, 1 vol. in-8.

PARIS. — IMP. JULES LE CLERE ET Cie, RUE CASSETTE, 29.

PETIT

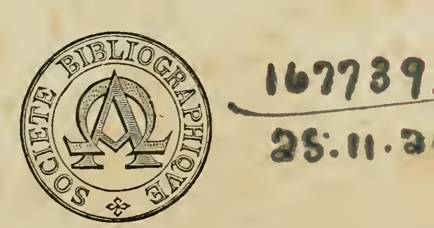
ROMANCERO

CHOIX DE VIEUX CHANTS ESPAGNOLS

Traduits et annotés

PAR

LE COMTE DE PUYMAIGRE
Membre correspondant
de l'Académie royale d'Histoire de Madrid
et de l'Académie royale des Belles-Lettres de Barcelone



PARIS
LIBRAIRIE DE LA SOCIETÉ BIBLIOGRAPHIQUE
Rue de Grenelle, 35.

1878



AVANT-PROPOS



ON appelle *romancero*, non une espèce de chant, mais un recueil de romances, comme on appelle *chansonnier* un recueil de chansons. Ce petit livre ne pouvait pas être un romancero complet. Le romancero de Don A. Duran forme deux gros volumes grand in-octavo à deux colonnes, et d'autres collections sont venues s'y ajouter. J'ai dû me borner à choisir dans cette énorme quantité de poésies les plus remarquables échantillons des genres divers que les faiseurs de romances ont traités avec tant de succès. Ce succès a été tel que pendant longtemps on a cru que l'Espagne avait créé une sorte de poëme auquel les autres nations n'avaient rien à comparer. Tous les pays ont pourtant, sous d'autres noms, ce que l'Espagne croyait posséder seule, de petites compositions épiques d'origine populaire. Mais, tandis que partout on dédaignait, on oubliait ces poëmes ingénus, les Espagnols se souvenaient des leurs, les recueillaient, les imprimaient, et leurs meilleurs poëtes ne craignaient pas d'imiter ces vers abrupts et d'y chercher une séve nouvelle. De là la réputation dont les romances espagnols jouissaient dejà, dans des temps où les productions analognes des autres contrées étaient victimes d'un injuste mépris.

Le mot *romanz*, dont on fit plus tard romance

(romancé), était primitivement attribué, comme en France le mot *roman* (qui en serait la vraie traduction) à toute œuvre en langue vulgaire, et finit par désigner plus particulièrement les récits épiques, quand s'introduisit l'usage de les écrire. En prenant aux Castillans le mot *romance*, qui, s'il était bien prononcé, perdrait son apparence féminine, les Français lui ont fort mal à propos fait changer de genre ; aussi depuis quelques années les critiques les plus compétents lui ont-ils rendu son caractère masculin, que je lui conserverai. Les romances ont un rhythme particulier. Il ont pendant longtemps été transcrits comme s'ils étaient octosyllabiques. Disposés ainsi, les vers pairs offrent seuls, non une véritable rime, mais une assonance, dont de longues explications ne feraient sans doute pas comprendre la nature à nos lecteurs, mais dont les rimes imparfaites de nos chants populaires peuvent leur donner une certaine idée. Aujourd'hui beaucoup d'érudits considèrent les vers impairs, les vers blancs des romances, comme de simples hémistiches et placent de suite les mots qu'on eût autrefois écrits sur deux lignes. Il faut en convenir, ces longs vers, de mesure parfois peu égale, rappellent le rhythme des productions d'où les romances paraissent être dérivés, des chansons de geste, *cantares de gesta*. Ce nom désignait des compositions épiques d'assez grande étendue et transmises d'abord oralement. Après les savantes recherches de M. Milá y Fontanals, on ne peut douter que l'Espagne comme la France ne possédât un nombre considérable d'œuvres de ce genre ; on n'en connaît cependant plus que deux, ayant chacune le Cid pour héros

mais la *Chronique générale*, écrite au XIIIe siècle, en est en quelque sorte le répertoire; elles y sont citées, analysées, discutées, reproduites même par fragments.

Les chansons de geste furent supplantées par les chroniques, mais leur disparition ne fut guère qu'apparente (1). Elles eurent, du moins, une prompte résurrection, elles l'eurent dans les romances qui reprirent la plupart des personnages célébrés par les *cantares*, qui les reprirent soit directement à ces poëmes, soit à des traditions orales. Longtemps on a prêté aux romances une date trop reculée. On y avait vu la source des légendes qui ont envahi l'histoire d'Espagne, au point d'y causer souvent d'étranges confusions. C'est bien des fois le contraire qui eut lieu. C'est fréquemment des chroniques que ces légendes passèrent aux romances; comme jadis elles avaient passé aux chroniques des chansons de geste. Les petits chants dans lesquels se réveilla la poésie populaire furent donc la continuation des chansons de geste, mais les plus antiques romances que nous connaissons ne semblent guère devoir dépasser le XIVe siècle. S'ils ont perdu le prestige d'une grande ancienneté, ils ne restent pas moins très-dignes d'attention, constituent une poésie populaire fort riche, et peuvent être divisés

(1) Telle est l'opinion que M. Milá y Fontanals a développée dans son remarquable, livre *De la Poesia heroico popular Castellana*, que j'ai bien des fois mis à contribution, non-seulement dans cette préface, mais dans tout ce volume. J'ai donné une analyse du livre de M. Milá dans la *Revue des questions historiques*, janvier 1875.

en deux vastes catégories. Des romances en assez grand nombre, par leurs dimensions et par la nature des sujets traités, peuvent être réellement comparés aux chansons de geste et sont dus à des jongleurs plus ou moins lettrés. D'autres sont d'une origine plus populaire. A ces deux classes il s'en joignit plus tard une troisième, celle des romances exécutés par des poëtes érudits. Longtemps le petit poëme de forme populaire n'avait joui d'aucune estime près de ceux-ci. Au XV[e] siècle le docte marquis de Santillana s'exprimait ainsi dans une définition des divers genres littéraires : « On peut appeler bas le style de ceux qui sans ordre, sans règle, sans mesure, font les romances et chants dont se délectent les gens de vulgaire et servile condition. » Depuis la phrase dédaigneuse de Santillana jusqu'au XVI[e] siècle il n'est pour ainsi dire plus question des romances, mais à cette époque, comme nous l'indiquions tout à l'heure, ils reparaissent tout à coup, et tous les imprimeurs des Espagnes rivalisent à qui les vengera d'un trop long oubli. Ce fut alors que les poëtes de profession s'emparèrent des fictions des poëtes populaires, les polirent, les imitèrent, mirent en romances les chroniques, qui souvent n'étaient que des chansons de geste transformées, et firent des romances sur tous les sujets, sur les personnages de l'histoire comme sur ceux des épopées italiennes. Bientôt l'école prétentieuse de Gongora remplit de ses brillantes mais fausses couleurs le petit cadre emprunté à de vulgaires rapsodes. On inventa des héros sans vraisemblance, des Mores galants qui n'étaient pas plus vrais que les guerriers du

Faramond de La Calprenède, ou que les bergers dont d'Urfé avait peuplé les rives du Lignon. Ce ne fut qu'un pastiche brillant, spirituel, et ces romances relativement modernes ont causé un certain désordre dans le classement des chants vraiment anciens. Ceux-ci, comme nous l'avons vu, peuvent être divisés en deux classes, mais les données qui y sont traitées sont de trois sortes. Tantôt ces romances s'inspirent d'anciennes traditions nationales et de récits carlovingiens modifiés, tantôt ils roulent sur des situations romanesques, sur de simples épisodes, et là, malgré l'originalité de la forme, on peut quelquefois deviner quelques inspirations étrangères. — Je noterai les rapprochements qui pourront s'offrir à ma mémoire, la littérature comparée intéresse aujourd'hui assez vivement pour que je ne néglige point des parallèles de ce genre. — J'ai parlé de trois catégories principales de romances, c'était indiquer la manière dont ce livre sera composé. Il comprendra un choix de romances historiques, de romances carlovingiens et de romances détachés.

On a des romances sur l'histoire d'Espagne à partir de Vamba; c'est une histoire qui s'est faite à côté de l'histoire réelle, c'est un vaste répertoire où Lope de Vega, Calderon, Alarcon et leurs émules prirent souvent leurs héros, et d'où Guillen de Castro a fait sortir ce Cid dont Corneille devait s'inspirer. Ces romances, tirés souvent des chroniques, sont pour la plupart bien postérieurs aux événements qu'ils racontent. Je négligerai ceux de ces chants qui semblent les moins vieux. Les romances sur le roi don Ro-

drigo, sur Bernard del Carpio, sur les infants de Lara, sur le Cid, me fourniront, dans la classe des chants historiques, les principaux sujets de traductions. On s'étonnera peut-être de ne pas voir figurer dans cette série un plus grand nombre de romances moresques. Un mot à ce propos me semble nécessaire. On a confondu sous ce titre des romances fort distincts : les uns offrant de courts épisodes romanesques sont antérieurs à l'époque artistique, et l'on en trouvera plusieurs parmi les romances détachés ; les autres ont rapport à la guerre que Chrétiens et Mores se faisaient sur les frontières, d'où leur nom de *fronterizos*. On en rencontrera quelques-uns dans la série des chants historiques. Enfin des romances dits moresques datant surtout du XVI[e] et du XVII[e] siècle, ne montrent que des tableaux de fantaisie, que des Mores de convention, et non des scènes réelles et de véritables Sarrasins. Après la domination musulmane, les Espagnols se passionnèrent pour tous les vestiges laissés par des ennemis qui n'étaient plus à redouter. Ils furent comme séduits par les souvenirs que les Mores avaient laissés dans leur pays, par leurs mœurs élégantes, par le récit de leurs amours, de leurs prouesses, de leurs aventures romanesques, des tragiques discordes des Zégris et des Abencérages. Les Arabes devinrent alors les héros d'une foule de romances qui excitèrent un engouement vraiment ridicule, un engouement qui attira aux auteurs de ces chants cette boutade méritée : « Les faiseurs de romances de l'Espagne ont renié leur foi; ils offrent à Mahomet le meilleur de

leur talent, ils ont renoncé aux beaux faits d'armes de leur patrie victorieuse et mendient à des étrangers des contes et des bourdes. » Ces romances prétendus moresques et qui ne sont nullement empreints du génie oriental, n'auront aucune place dans notre collection.

Il n'en sera pas de même pour les romances se rattachant au cycle carlovingien, qui sont en assez grande quantité, et dont il n'est pas difficile de s'expliquer la popularité. L'influence qu'exercèrent les poëmes de la Table ronde fut faible et tardive en Espagne. Le vieux caractère castillan, religieux, austère, s'accommodait peu des galanteries de la cour d'Artus. A Lancelot, à Tristan, il préférait les chevaliers de la Chronique du prétendu Turpin, chronique écrite sous une inspiration monacale, crédule aux miracles apocryphes et se rapprochant de la rudesse primitive de l'Espagne (1). Une autre chose encore devait rendre ces chevaliers sympathiques au delà des Pyrénées. On devait là s'intéresser vivement aux expéditions de Charlemagne contre les Mores, expéditions qui avaient pour théâtre l'Espagne même. Les traditions étrangères devenaient ici presque patriotiques. Quantité de romances offrent de curieuses traces de cette influence si prolongée du cycle carlovingien : Roland, Renaud, Aude, Maugis, sont les personnages que les romances empruntent à nos poëmes. Des héros qui ne nous appartiennent pas sont aussi mêlés par les trou-

(1) Pour plus de détails voir les *Vieux Auteurs castillans*, t. II, à partir de la page 295.

vères espagnols à ceux dont les trouvères français se sont plu à entourer Charlemagne. Tels sont Montesinos, Durandart, dont le nom est sans doute un souvenir de l'épée de Roland, Grimaltos, Dirlos, Claros, le marquis de Mantoue. Cet enthousiasme pour le cycle carlovingien eut un singulier résultat : la création d'un chevalier imaginé à l'instar de nos preux et devenu leur adversaire, la création de Bernardo del Carpio. Une fois que l'Espagne se fut ainsi donné son Roland, les douze pairs, d'abord célébrés comme des héros indigènes, furent tout à coup traités en ennemis, et le désastre de Roncevaux se changea pour l'Espagne en une victoire nationale.

Les épopées françaises ont évidemment fourni le type de Bernardo del Carpio et les modèles de quantité de romances. Il ne faudrait pas croire toutefois que les jongleurs espagnols n'usèrent pas de beaucoup de liberté à l'égard des chants inspirateurs. M. Milá y Fontanals les compare avec raison à des librettistes prenant dans un roman ou une nouvelle un sujet d'opéra. L'auditeur ne connaissait pas les originaux et n'avait nulle observation à faire sur les altérations qu'on leur faisait subir. L'illustre critique que je viens de citer se demande si ces transmissions françaises vinrent des temps antiques, de l'époque où l'on chantait en Espagne les aventures de la jeunesse de Charlemagne et les exploits de Roland, ou si elles furent l'effet d'une invasion postérieure à ces fragments épiques; si ces fragments français parvinrent à l'Espagne sous forme de poésie jongleresque altérée et déjà populaire. Il croit que l'on avait plus

ou moins perdu la tradition de l'ancienne poésie carlovingienne espagnole, et que ce fut une nouvelle irruption de narrations françaises qui produisit ces romances. Il pense qu'ils furent l'œuvre de jongleurs connaissant les originaux, soit par leurs relations avec les jongleurs français, soit par le texte même de nos vieilles chansons de geste. Les romances purement populaires se formèrent ensuite de quelques-unes de ces narrations dont on se souvenait imparfaitement.

Une irruption semblable à celle que suppose le savant professeur de Barcelone se produisit encore dans des temps peu éloignés de nous. A l'époque où les auteurs de romances devenus littéraires s'emparèrent de l'histoire d'Amadis, de celle du chevalier du Soleil, et montrèrent les paladins du cycle carlovingien d'après les tableaux de Pulci, de Bojardo et de l'Arioste, des poëtes populaires reproduisirent encore ces types d'après la chronique de Turpin et d'autres livres du même genre. Ainsi furent composés les romances auxquels on a donné le nom de *vulgares caballerescos* (vulgaires chevaleresques) et qui ont été classés sous ce titre : *Romances de Charlemagne et des douze pairs de France, qui contiennent les combats d'Olivier et de Fierabras, les amours de Floripe et de Guy de Bourgogne, et beaucoup d'autres aventures, amours et guerres : on y rapporte aussi la bataille de Roncevaux, la mort de Roland et d'autres pairs de France, le tout suivant l'histoire de Charlemagne et de l'archevêque Turpin.*

Nous ne nous occuperons pas de ce *romancero*, qui n'offre que des imitations de peu de valeur. Il

n'est guère remarquable que par un retour au plus ancien esprit des romances carlovingiens. Ici il n'est nullement question de Bernardo del Carpio et les sympathies de l'auteur, Juan Jose Lopez, sont toutes pour la France.

Les romances qu'on désigne sous le titre de de romances chevaleresques détachés (*Romances caballerescos sueltos*) composent la troisième partie de notre recueil et sont peut-être ceux dont la lecture offre le plus d'agréments; les uns dont l'inspiration est tout à la fois lyrique et dramatique appartiennent à la poésie populaire et ont conservé tous les caractères d'une origine traditionnelle; les autres souvent de plus longue haleine, plus travaillés comme style, sont l'œuvre de jongleurs. Les uns et les autres ont un attrait que je ne me flatte pas d'avoir pu leur conserver, pas plus hélas! qu'aux autres chants qui forment ce volume. « Aucune traduction, dit Ticknor, qu'elle soit littérale, qu'elle soit libre, ne peut rendre les romances avec cette fraîcheur, cette séduction qu'ils ont dans leur idiome natal. »

BIBLIOGRAPHIE DES RECUEILS CITÉS

Appendice al saggio di grammatologia comparata sulla lingua albanese, par Camarda. Prato, 1866, 1 vol. in-8.

Barzas Breiz. Chants populaires de la Bretagne, rec. par H. de la Villemarqué. Paris, Franck, 1846. 2 vol.

Cancioneiro o romanceiro geral portuguez, pub. p. Th. Braga Porto. Typ. Lusit., 1867. 3 vol.

Cansons de la Terra. Cants populars catalans, col. per Pelay Briz. Barcelone, Verdaguer. 5 vol.

Canti popolari Monferrini, rac. da Ferraro. Torino. Firenze, Roma, 1870. 1 vol.

Canti pop. inediti, umbri, liguri, rac. da Marcoaldi. Gênes, 1877. 1 vol.

Canti delle province meridionali, rac. da Cazetti ed Imbriani. Torino, Firenze, Roma, 1875. 1 vol.

Canti pop. Toscani, rac. da Tigri, Florence, 1860, 1 vol.

Cantos populares do Archipelago açoriano, por Braga. Porto, 1860. 1 vol.

Canzoni pop. del Piemonte, rac. dal cavaliere Nigra. Revista contemporanea e sei fascicoli.

Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest. rec. par Bujeaud. Niort, 1866. 2 vol.

Chants pop. de la Grèce moderne, tr. par Fauriel 2 vol.

Chants pop. de la Grèce moderne, tr. par Marcellus. Paris, 1860. 1 vol.

Chants populaires du Nord, tr. par Marmier. Paris 1850, 1 vol.

Chants pop. recueillis dans la vallée d'Ossau, par le comte de Puymaigre, dans le tome III de *Romania.*

Chants et chansons pop. du Pays messin, rec. et annotés par le comte de Puymaigre. Paris, Didier, 1869. 1 vol.

Chansons pop. des provinces de France, rec. par Champfleury et Wekerlin. Paris, 1860. 1 vol.

Chants pop. de la Provence, rec. par Damase-Arbaud. Aix, 1862. 2 vol.

Chants pop. de l'Italie, tr. par Caselli. Paris, 1865. 1 vol.

Chants historiques de la Flandre, rec. par Louis de Baeker. Lille, 1855. 1 vol.

Chants pop. des Flamands de France, par E. de

Coussemacker. Gand, imprimerie de F. Gyrelynk, 1856. 1 vol.

Deutsches balladenbuch. Leipzig, 1858. 1 vol.

Etudes sur la poésie populaire en Normandie, par E. de Beaurepaire. Paris, 1856. 1 vol. in-8.

Gwerziou breiz-izel, par Luzel. Lorient, 1868. 2 vol.

Litterature populaire de la Gascogne, par Cenac Moncaut. Paris, 1868. 1 vol.

Noëls et chants pop. de la Franche-Comté, par Max Buchon. Salins, 1865. 1 vol.

Nuova raccolta di canti Monferrini, dans la *Rivista Europea* de juillet 1874.

Portugiesische Volkslieder, par Bellermann. Leipzig, 1860. 1 vol.

Primavera y Flor de romances, par Wolf et Hoffmann. Berlin, 1856. 2 vol.

Romancerillo catalan, dans les *Observaciones* de Mila y Fontanals. Barcelone, 1853. 1 vol.

Romancero de Champagne, par Tarbé. Reims. 1863-1864. 5 vol.

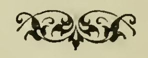
Romancero general, por don A. Duran, Madrid, 1854.

Romanceiro, por J.-B. de Almeida Garrett. Lisbonne, 1839. 3 vol.

Tesoro de los romanceros, Paris, 1838, 1 vol.

Vaux-de-vires d'Olivier Basselin, Paris, 1858. 1 vol.

Volkslieder aus Venetien. Vienne, 1864. 1 vol.





ROMANCES

SUR L'HISTOIRE D'ESPAGNE

LE ROI DON RODRIGO

Tout le monde connaît la lamentable histoire du dernier roi goth. L'amour qu'il conçut pour la fille, suivant d'autres pour la femme du comte Julian, provoqua, dit-on, la terrible vengeance qui livra l'Espagne aux Sarrasins. Le comte Julian, qui était seigneur de Ceuta, s'entendit avec l'un d'eux, Taric ben Zeyed, gouverneur de Tanger. L'Espagne fut envahie par les Mores et perdue dans une semaine. Beaucoup d'historiens arabes ont rapporté l'épisode, qui, suivant la tradition, amena cette conquête rapide ; mais les écrivains espagnols les plus rapprochés du règne de Rodrigo n'en parlent pas, et la plupart des historiens modernes l'ont considéré comme une fable. Le premier Espagnol qui ait rappelé les amours du roi goth est le moine de Silos, qui ne vivait qu'au XIIe *siècle. A partir de cette époque, la mention de cette passion fatale se répandit de tous côtés. On la trouve rap-*

portée au XIII[e] *siècle dans un ancien poëme sur Fernan Gonzalez; au* XV[e] *elle devint le sujet d'un véritable roman*, Crónica de Don Rodrigo con la destruycion de España. *On ne découvre du reste pas de trace d'un poëme ancien sur ce sujet et les plus vieux romances qu'il a inspirés ne doivent pas remonter au delà de* 1400. *Nous traduirons trois de ces chants. — Il existe en Portugal des fragments d'un ancien poëme sur les fatales amours de Don Rodrigo. M. Braga les a donnés dans son* Cancioneiro o romanceiro geral portuguez, t. II, p. 1.

ROMANCES DE DON RODRIGO

I

COMMENT RODRIGO PÉNÉTRA DANS LA MAISON D'HERCULE (1).

(*Primavera y flor de romances*, t. I, p. 6.)



DON Rodrigo, roi d'Espagne, pour honorer sa couronne, fit annoncer à son de trompe qu'un tournoi aurait lieu à Tolède. Soixante mille chevaliers se sont

(1) Ce romance est tiré de la *Chronique générale* (ch. XXVIII-XLIV.) Il n'y a guère entre les deux récits que deux différences dans la Chronique, l'édifice où pénètre Rodrigo est appelé tour, et le comte Julian part, non pour conquérir l'Afrique, mais pour défendre l'Espagne. La découverte de ce que renfermait la maison d'Hercule a été racontée par

réunis dans cette ville. Tout était prêt pour la joute, on allait la commencer, quand les habitants de Tolède vinrent demander au roi qu'à l'antique maison d'Hercule il fît mettre un cadenas, comme ses prédécesseurs avaient eu coutume de le faire. Le roi ne posa pas un cadenas, mais il brisa ceux qui y étaient, pensant qu'Hercule avait dû laisser là un grand trésor. Entré dans la maison, il ne trouva pas autre chose qu'une inscription qui disait : « Tu as été roi pour ton malheur, car le roi qui ouvrira cet édifice doit mettre l'Espagne en feu. »

On trouva dans un pilier un coffre d'une grande richesse et dans ce coffre étaient des bannières représentant des figures faites pour épouvanter, des cavaliers arabes assis de manière à ne pouvoir bouger (1), avec des épées au cou et des arbalètes propres à bien tirer. Don Rodrigo effrayé n'en voulut pas voir davantage. Un aigle vint du ciel, la maison fut brûlée. Aussitot Rodrigo envoya une grande armée pour conquérir l'Afrique. Il donna au comte Julian vingt-cinq mille cavaliers, mais le comte en les conduisant eut mauvaise fortune sur mer, il perdit deux cents galères de rameurs.

des chroniqueurs arabes et espagnols. Parmi ces derniers on doit placer Dias de Games. (V. la traduction que le comte Albert de Circourt et moi avons donnée du *Victorial*, p. 41.) D'après M. de los Rios, « l'édifice qui, à Tolède, portait le nom de *grotte d'Hercule*, est, ainsi que l'ont fait connaître les dernières fouilles, la crypte d'un temple romain peut-être dédié à Jupiter, puisqu'il était situé au centre de l'*Arx*. »

(1) Sans doute à cause de la profondeur de leurs selles.

II

COMMENT LE COMTE JULIAN VENDIT L'ESPAGNE (1).

(*Primavera y flor de romances*, t. I, p. 13.)

A Ceuta est don Julian, à Ceuta la bien renommée. Pour le pays qui est de l'autre côté, il veut envoyer un message. Un vieux More l'écrivait et le comte le dictait, et quand ce fut écrit, le comte tua le More (2). C'est un message de douleur, de douleur pour toute l'Espagne. Il jure au roi more dans les dépêches qu'il lui envoie que, si le roi le veut aider, il lui donnera toute l'Espagne. Mère Espagne, malheur à toi, dans le monde si renommée, la meilleure des contrées, la meilleure et la plus fière, où naît l'or fin, où l'argent ne manque pas, douée de beauté, si estimée par tes prouesses, par un mauvais traître tu es tout en feu ; toutes tes riches cités avec leur population si brillante, pour notre châtiment, sont soumises aux Mores, toutes excepté les Asturies, parce que c'est un âpre pays (3). Le malheureux roi Rodrigo, celui

(1) Ce romance est tiré de la *Chronique générale*, il est semi-artistique et composé par un poëte lettré.

(2) Dans la *Chronique générale* ce détail est rapporté au sujet de Rodrigo de Lara, qui livre ses neveux les infants de Lara aux Mores, comme on le verra plus loin.

(3) Ce passage rappelle un endroit de la *Chronique générale Los bienes que tiene España*. Dans le vieux *Poëme de Fernan Gonzalès*, où l'histoire de Rodrigo est rappelée, on trouve également une description de l'heureuse situation de l'Espagne et des calamités amenées par les victoires des Sarrasins.

qui alors régnait sur toi, voyant ses royaumes perdus, livre une bataille rangée, où, dans sa grande douleur, il montre son courage; mais si nombreux étaient les Mores qu'ils ont gagné la bataille. Plus ne reparut Don Rodrigo, et personne ne sait ce qu'il devint (1). Maudit soit Don Orpaz (2), méchant évêque; dans ce noir complot l'un aide l'autre. O douleur surhumaine, ô chose qu'on n'aurait jamais crue! Que pour une jeune fille qui se nommait la Cava ces deux traîtres avaient fait que l'Espagne fut subjuguée, qu'elle perdait le roi son seigneur, sans que de lui l'on sache rien!

III

COMMENT LE ROI RODRIGO PERDIT L'ESPAGNE (3)

(*Primavera y flor de romances*, t. I, p. 15.)

Les troupes du roi Rodrigo se découragèrent et prirent la fuite quand les ennemis les vainquirent dans une huitième bataille. Rodrigo quitte

(1) La fin de don Rodrigo est restée mystérieuse. Les Goths doutèrent de sa mort, comme les Bourguignons de celle de Charles le Téméraire, les Portugais de celle de don Sébastien. Suivant une tradition, Rodrigo se retira dans une solitude ou dans l'ile de Saint-Brandaine, cette île imaginaire qui préoccupa tant de navigateurs.

(2) Don Orpas ou Opas était évêque de Consuegra et beau-frère du comte Julian.

(3) Don Agostin Duran considère ce romance comme l'œuvre d'un jongleur lettré auquel la *Chronique générale* semble avoir servi de thème. Le poëte a toutefois remplacé le

ses tentes et fuit de son camp. Le malheureux est seul. Son cheval harassé peut à peine se soutenir, il marche au hasard et n'est plus dirigé. Le roi est si abattu qu'il perd quasi le sentiment ; il meurt de soif et de faim, et c'est une douleur de le voir, il est si rouge de sang qu'il semble un charbon ardent. Ses armes d'un grand prix sont bossuées, les coups qu'il a portés ont rendu son épée comme une scie, son casque deformé est enfoncé dans sa tête, son visage est enflé par la souffrance. Il monte au sommet d'une colline, la plus haute qu'il aperçoit. De là il contemple la défaite de son armée, il voit ses bannières et ses étendards, ils ont été tellement foulés aux pieds que la boue les recouvre ; en vain il cherche ses capitaines, aucun n'apparaît ; son camp est plein de sang, le sang y coule comme des ruisseaux. A cette vue Rodrigo éprouve une grande douleur et, pleurant de ses yeux, il dit ainsi : — Hier j'étais roi d'Espagne, aujourd'hui je ne le suis pas d'un bourg ; hier j'avais des cités et des châteaux, aujourd'hui je ne possède plus rien ; hier j'avais des serviteurs, des gens prêts à m'obéir aujourd'hui, il n'y a pas un créneau que je puisse dire à moi. Malheureuse fut l'heure, malheureux

pédantesque discours que dans ce livre on prête au roi par un passage animé et que M. V. Hugo a imité dans les *Orientales :*

> Hier j'avais des châteaux, j'avais de belles villes,
> Des Grecques par milliers à vendre aux Juifs serviles,
> J'avais de grands harems et de grands arsenaux :
> Aujourd'hui dépouillé, vaincu, proscrit, funeste,
> Je fuis ; de mon empire, hélas! rien ne me reste
> Allah! je n'ai pas même une tour à créneaux.

fut le jour où je naquis (1), où j'héritai de cette grande seigneurie, puisque je devais la perdre tout entière en un instant, O mort, pourquoi ne viens-tu pas enlever mon âme à ce triste corps, je te recevrais avec tant de joie !

(1) On reconnaît ici une imitation du *Livre de Job* : Pereat dies in qua natus sum.





BERNARDO DEL CARPIO

Ce personnage est imaginaire ; il fut créé, comme nous l'avons dit, à l'imitation de nos chevaliers carlovingiens. L'invention de Bernardo del Carpio doit, du reste, remonter loin, puisque dans la Chronique générale *il est parlé de chansons de geste composées sur ce chevalier, dont nous rappellerons l'histoire brièvement et d'après cette chronique même. Bernaldo ou Bernardo naquit du mariage secret de Sandias, comte de Saldaña, et d'une sœur d'*Alfonso *le Chaste qualifié de roi de Léon, mais qui en réalité régna dans les Asturies et seulement à partir de 791, c'est-à-dire à une époque un peu postérieure à celle où l'on place les aventures de Bernardo. D'après quelques anciennes chansons qui prouvent l'intensité de l'influence carlovigienne, Bernardo aurait été fils d'une sœur de Charlemagne, enlevée par le comte de Saldaña. « Mais cela ne peut être, ajoute l'auteur de la* Chronique générale, *et l'on ne doit pas croire toutes les choses que l'on dit dans les chansons. La vérité est telle que nous l'avons contée, d'après ce que nous trouvons dans les histoires véridiques que les savants ont faites. » Ces prétendues histoires véridiques contiennent de bien singulières assertions, comme on le voit. Suivant elles, Alfonso condamna*

Sandias à une captivité perpétuelle et fit enfermer sa sœur dans un couvent. Quant à Bernardo, le roi, tout en lui cachant son origine, le fit élever comme s'il eût été son fils. Ce n'était pas à lui pourtant qu'Alfonso comptait laisser la couronne; il la fit offrir à Charlemagne, à la condition que l'empereur l'aiderait à chasser les Sarrasins. Charlemagne accepte l'offre, mais le secret de la négociation est divulgué. Les grands et Bernardo à leur tête adressent au roi les plus vives remontrances. Le roi effrayé retire sa parole. Charles courroucé le somme de se reconnaître son vassal et vient assiéger Tudela, dont il se serait emparé sans la trahison de Ganelon. L'empereur quitte l'Espagne; Alfonso, le roi Marsil et Bernardo attaquent dans les Pyrénées l'arrière-garde de l'armée française et la défont dans un combat auquel la poésie a donné plus de célébrité que l'histoire.

Bernardo finit, grâce à une indiscrétion, par connaître le secret de sa naissance et réclama vivement du roi la liberté de son père. Repoussé par de rudes refus, il fit de cette délivrance le but de tous ses exploits. Alfonso lui faisait espérer que Sandias sortirait de sa prison et trouvait sans cesse des moyens d'éluder sa promesse. Bernardo, exaspéré par tant de mauvaise foi, finit par se révolter et commença contre son oncle une terrible lutte. Le successeur d'Alfonso lui promit enfin, s'il voulait céder le château del Carpio dont la possession le rendait formidable, de mettre le comte en liberté, mais on ne lui rendit qu'un cadavre.

Il est facile de reconnaître que les épopées françaises ont donné le type de Bernardo. Les détails

relatifs à sa naissance sont évidemment calqués sur l'histoire de Milon et de Berthe. Mais cette histoire n'est racontée que dans des romans franco-italiens du XIIe *siècle, c'est-à-dire postérieurs à la création de Bernando. M. Milá pense qu'il a existé sur ce sujet de plus anciens poëmes français, aujourd'hui perdus. Tout en admettant pour Bernardo, dont le nom n'est d'ailleurs pas espagnol, une origine française et romanesque, M. Milá a recherché si un personnage réel n'avait pas pu attirer à lui un certain nombre de fictions chevaleresques, et s'est demandé si le souvenir altéré de Bernard de Ribagorza, qui fut, du reste, un seigneur franc et carlovingien, mais dont la famille eut de fréquents rapports avec la Castille et la Navarre, ne put pas aider à l'invention de Bernardo.*

On ne connaît plus aucune des chansons de geste dont la Chronique générale *a parlé à propos de ce personnage. Mais Bernardo figure dans une cinquantaine de romances, dont huit seulement ont été admis comme anciens dans le recueil de Wolf :* Primavera y Flor de romances. *Aucun d'eux malheureusement n'est relatif à la bataille de Roncevaux. Ces chants ont l'inconvénient de rouler presque toujours sur la même situation, mais cette situation, on ne peut le nier, offre de l'intérêt ; aussi Lope de Vega a-t-il placé Bernardo parmi les nombreux héros de ses œuvres dramatiques. Un poëme de Bernardo del Carpio faisait partie de la bibliothèque de don Quichotte* (1), *et fut condamné*

(1) Voir un article que sous ce titre nous avons donné dans le *Correspondant* de novembre 1873.

au feu par l'impitoyable curé. Ce livre, imprimé à Tolède en 1587, avait pour auteur Agostin Alonso. Le curé eût été peut-être moins sévère pour un autre poeme composé sur le même personnage par Balbuena.

ROMANCES DE BERNARDO DEL CARPIO

I

LE COMTE DE SALDAÑA ÉPOUSE XIMENA (1).

(*Tesoro de los Romances*, p. 58.)



E comte don Sancho Diaz, que l'on appelait de Saldaña, se maria avec doña Ximena, sœur d'Alfonso le Chaste. A l'insu du roi, tous deux se sont mariés, et de ce mariage naquit Bernardo del Carpio. Cela irrita beaucoup le roi Alfonso; il avait envoyé, pour s'en venger, chercher le comte à Saldaña, où il résidait. Le comte vint à Léon, où le roi demeurait. Arrivé là, il regretta de s'y être rendu, parce que le roi ne vint pas pour le recevoir et

(1) Ce romance ne date que de la fin du XVI[e] siècle, il n'es pas d'origine populaire, il est l'œuvre de Sepulveda. Ce médiocre poëte tira une grande quantité de romances des chroniques. Nous avons cru devoir donner ce chant parce qu'il contient le commencement de l'histoire de Bernardo del Carpio.

l'honorer. Il regarda cela comme un mauvais indice et fut contrarié de n'avoir pas amené du monde avec lui, quoique le roi l'eût défendu. Quand Alfonso sut que le comte à Léon était arrivé, il envoya ses chevaliers, avec ordre de l'arrêter à son entrée. Le comte était venu pour baiser la main du roi, aussitôt il fut pris et il dit au roi : — Seigneur, en quoi vous ai-je offensé, pour que vous me traitiez si mal? — Vous en avez fait trop, comte ; je sais bien ce qui s'est passé entre Ximena ma sœur et vous, comte mal avisé. Aussi je vous promets et jure que vous serez châtié, que de toute votre vie vous ne sortirez de prison, et que vous mourrez enchaîné à Luna. — Monseigneur, vous êtes le roi, répondit le comte en pleurant, vous ferez votre volonté à l'égard de moi votre vassal. Mais par grâce, seigneur, je vous demande que vous preniez soin de Bernardo, qu'on élève dans les Asturies, qui est fils de votre sœur. Il n'est pas coupable de ma faute, c'est moi qui ai méfait.

II

COMMENT BERNARDO APPRIT QUE SON PÈRE ÉTAIT EN PRISON

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 27.)

A la cour du chaste Alfonso, Bernardo vivait à son plaisir, sans rien savoir de la prison dans laquelle gisait son père. Cette captivité attrista beau

coup de monde, mais personne ne le disait, car personne ne l'osait à cause de la défense du roi. Cette captivité pesait surtout à deux parents qu'avait Bernardo. L'un était Vasco Melendez, qui était très-peiné de cette captivité ; l'autre, Suero Velasquez, qui la déplorait dans l'âme. Pour découvrir le secret, ils mirent dans leur confidence deux nobles dames de haut mérite : l'une était Urraca Sanchez; l'autre s'appelait Maria, et son nom de famille était Melendez. Avec ces dames ils s'entretinrent en grand secret et leur dirent : — Mesdames, par courtoisie, nous vous prions que, d'une manière ou d'une autre, vous appreniez à Bernardo comment son père don Sancho Dias est captif, afin qu'il s'efforce de le tirer de sa prison. Pour nous, nous avons juré au roi que Bernardo ne saurait rien de nous. — Quand les dames virent Bernardo, elles lui dirent tout ce qu'elles avaient appris. Lorsque Bernardo le sut, cela lui causa une grande douleur, tellement que dans son corps le sang tourna. Regagnant sa demeure, il poussa de grandes plaintes, se revêtit d'habits de deuil et se présenta devant le roi. Le roi en le voyant ainsi lui dit : — Bernardo, d'aventure désirez-vous ma mort? — Bernardo répondit : — Seigneur, je ne désire pas votre mort, mais j'ai grande douleur que mon père soit prisonnier depuis si longtemps. Je vous demande en grâce, et je le mérite, que vous ordonniez que mon père me soit rendu. — Alors le roi fort irrité lui dit : — Eloignez-vous de moi, et n'ayez pas l'audace de me parler davantage de cela, car sachez qu'il vous en coûterait cher. Je vous

jure et promets que, combien de temps que je vive, vous ne verrez jamais votre père hors de sa prison, fût-ce un seul jour. — Bernardo avec grande affliction répondit au roi : — Seigneur, vous êtes roi et ferez à votre vouloir, mais je prie Dieu et aussi sainte Marie qu'ils vous mettent dans le cœur de le délivrer promptement ; alors je ne cesserai pas de vous servir toujours. — Mais le roi, malgré cela, l'aimait tendrement et s'attachait à lui, plus il le voyait. Et pour cela on croyait toujours Bernardo fils du roi.

III

RENCONTRE DE BERNARDO ET DU ROI (1)

(*Primavera y Flor de romances,* t. I, p. 35.)

Sur les rives de l'Arlanza, Bernardo del Carpio chevauchait sur un cheval noir enharnaché de pourpre. Il tenait à la main une grosse lance et était armé de toutes pièces. Tout le peuple de Burgos le regardait avec crainte, parce qu'on n'a coutume de s'armer que pour des choses d'importance. Ainsi le considérait le roi, qui dehors chassait au faucon ; il disait à ses gens : « Voilà

(1) Ce romance beau et ancien, dit Mila y Fontanals, ne semble pas être de Timoneda (écrivain du xvi[e] siècle), mais ne peut être d'une époque très-antérieure. Le style et beaucoup de détails ont quelque chose de moderne. (*Poesia popular*, p. 170.) Ce romance a fourni le sujet d'une comédie de Lope de Vega.

une bonne lance ; si ce n'est pas Bernardo de Carpio, c'est Muza de Grenade. » Dans ce moment Bernardo s'approchait ; ayant ralenti l'allure de son cheval, il ne quitta pas sa lance, mais l'ayant placée sur son épaule, au roi il parla de cette sorte : « On m'a appelé bâtard, roi, moi qui suis fils de ta sœur et du noble Sancho Diaz comte de Saldaña. On a dit qu'il était un traître, et ta sœur une mauvaise femme. Toi et les tiens vous l'avez dit, car les autres ne l'auraient point osé ; mais quiconque l'a dit, a menti par le milieu de la barbe. Mon père ne fut pas traître, et ma mère ne fut pas mauvaise femme, puisque, quand je naquis, ma mère était mariée. Tu as mis mon père dans les fers, tu as enfermé ma mère dans un couvent, et pour que je n'hérite pas de toi, tu veux donner ton royaume à la France. Les Castillans mourront avant de voir une telle journée. Les montagnards et le peuple du royaume de Léon, et les gens des Asturies, et le roi de Saragosse me prêteront leur aide pour marcher contre la France et lui livrer une cruelle bataille. Si elle est heureuse, ce sera le bien de l'Espagne ; si elle est funeste, je mourrai pour le salut public. Je demande que tu délivres mon père, puisque tu l'as promis ; sinon, dans un champ de bataille, je ferai ma requête. »

IV

PLAINTES DE DON BERNARDO AU ROI.

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p, 32.)

En grande peine et tristesse était le vaillant Bernaldo, parce qu'il voyait son père prisonnier et ne le pouvait délivrer. S'étant revêtu d'habits de deuil et pleurant de ses yeux, il demanda sa grâce au roi don Alfonso le Chaste, mais le roi ne la voulut accorder et lui donna cette réponse : de dire telles choses une autre fois qu'il n'eut jamais la hardiesse, car s'il l'osait faire, avec son père, il serait enfermé. Bernaldo, quand il vit cela, au roi parla ainsi : — Seigneur, pour les services que je vous ai rendus, vous devriez déjà l'avoir mis en liberté, à moins que vous n'ayez oublié comment je vous ai secouru, quand les Mores vous tenaient assiégé dans Benavente ; vous savez comme je combatis dans ce combat, où vous avez été mis en si grand péril par les gens du roi Orez, qui étaient entrés dans vos terres. Vous me dites alors que je pouvais vous demander à mon gré un don quelconque et que vous me le donneriez. Je vous demandai la grâce de mon père, et vous me l'avez octroyée. Une autre fois, quand vous combattiez contre le païen Alzaman qui campait autour de Zamora vous tenant assiégé, vous savez bien ce que je fis pour vous sauver. Quand le combat fut fini, vous m'engageâtes votre foi de me donner mon père le comte, libre, sain et sauf. Et de même, quand les Mores vous entou

raient sur les bords de la rivière qui a nom Orbi, vous faisant courir un si grand danger que ce fut un miracle d'en échapper. Quand vous étiez en péril de mort, j'arrivai bien à propos, et vous savez ce que je fis et comment je vous ai sauvé. Maintenant que je me vois si mal payé, puisque vous ne voulez me rendre mon père, après me l'avoir promis, je me sépare de vous et ne veux plus être désormais votre vassal, et je défie tous ceux tant qu'ils soient qui vous obéissent, afin qu'en quelque lieu que je les trouve, je les puisse traiter en ennemis. — De cela fut le roi très-furieux et il dit ainsi à don Bernardo : — Bernardo, puisqu'il en est de la sorte, je vous ordonne d'avoir, d'aujourd'hui en neuf jours, quitté ma terre et mon royaume. Faites qu'on ne vous y retrouve; car certes si l'on vous rencontre qnand le délai sera expiré, je vous ferai mettre où l'on a conduit votre père. — Bernardo très-triste partit pour Saldaña, et aussitôt Vasco Melendez, qui lui était uni par le sang et aussi Suero Velasquez qui était également son proche parent, et don Nuno de Léon, aussi parent de Bernardo, voyant qu'il parlait de cette manière et qu'il était irrité contre le roi, prirent congé du roi et lui baisèrent la main. Ils s'en furent à Saldaña et se joignirent à Bernardo. Bernardo commença alors à faire grand tort et dommage, il parcourut les terres de Léon et y fit beaucoup de mal. Ces guerres qui eurent lieu entre le roi et Bernardo durèrent longtemps, jusqu'à ce que mourût ce roi Alfonso le Chaste.

..



LES SEPT INFANTS DE LARA

C'est au IXe *siècle que l'on place cette sombre histoire des infants de Lara. Ils étaient fils de don Gustios et neveux de don Rodrigo de Lara. Lors du mariage de celui-ci avec la belle doña Lambra, il s'éleva une discussion entre cette dernière et Gonzalvico, le plus jeune des infants. Doña Lambra n'eut pas de peine à faire partager sa colère par son mari, et Rodrigo livra ses sept neveux aux Arabes, qui les tuèrent, ainsi que leur gouverneur, dans un combat fort inégal. En même temps Rodrigo, grâce a une autre trahison, fit retenir son frère prisonnier à la cour d'Almanzor, roi de Cordoue, qui eut la barbarie de faire voir au malheureux père les têtes de ses fils. Durant cette captivité, Gustios excita la compassion d'une musulmane, sœur du roi de Cordoue. Un fils de cette Sarrasine, Mudarra, devint plus tard le vengeur des sept infants. Il tua Rodrigo et fit périr doña Lambra dans les flammes. Doña Sancha, la mère des enfants, adopta Mudarra, qui fut baptisé et le même jour armé chevalier par le comte Garci Fernandez. C'est de Mudarra, disait-on, que descendirent les Manriques Lara. Un procès-verbal constate qu'en* 1579 *on ouvrit dans l'église Sainte-Marie de la ville de Salas le monu-*

ment où, assurait-on, avaient été placées les têtes des infants et de leur gouverneur, et que ces restes furent retrouvés. La légende des sept infants a été accueillie par plusieurs historiens, mais ne semble cependant avoir aucun fond réel. Le procès-verbal relatif à la découverte des têtes a été jugé apocryphe. Quoi qu'il en soit de son authenticité, cet épisode est déja rappelé dans l'une des deux chansons de geste du Cid et dans le poëme de Fernan Gonzales ; il a donné lieu lui-même à des chansons de geste, dont l'existence est prouvée par la Chronique générale, *et dont quelques-uns des romances qui suivent peuvent être la transformation.*

ROMANCES
DES SEPT INFANTS DE LARA

I

MARIAGE DE DON RODRIGO VÉLASQUEZ ET DE DOÑA LAMBRA [1].

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 65.)



Ah Dieu! quel bon chevalier fut don Rodrigo de Lara qui tua cinq mille Mores avec trois cents hommes qu'il conduisait! S'il fut mort dans ce temps, quel grand renom il eût laissé. Il n'aurait

(1) Ce romance évidemment ancien est le remaniement d'un chant plus ancien encore : *A Calatrava la Vieja* (*Primavera*

pas fait périr ses neveux, les sept infants de Lara; il n'aurait pas vendu leurs têtes au More pour qu'il les emportât. Déjà on préparait ses noces avec la belle doña Lambra. Ses noces se firent à Burgos, le retour de noces à Salas; les noces et le retour durèrent sept semaines. Les noces furent très-bonnes et le retour très-mauvais. On a invité des convives en Castille et en Navarre. Il vint tant de monde qu'il n'y avait plus de logements. Et cependant manquaient encore les sept infants de Lara. Les voilà, les voilà qui viennent par la plaine unie. Leur mère doña Sancha sort pour les recevoir. — Soyez les bien venus, mes fils! bonne soit votre arrivée. — Dieu soit avec vous, madame, notre mère doña Sancha! — Ils lui baisent les mains, elle les baise au visage : — Je respire de vous voir tous, sans qu'aucun ne manque, parce que je vous aime, mon Gonzalvico, ainsi que vous tous. Remontez à cheval, mes fils, et allez vous reposer au quartier de Cantarenas. Pour Dieu, je vous en prie, mes fils, ne sortez pas de vos demeures, parce qu'en pareilles fêtes on donne bien des coups de lance. Les infants chevauchent et vont à leurs demeures. Ils y trouvent le repas prêt et les viandes accommodées. Après qu'ils eurent mangé, ils demandèrent des jeux de trictrac (1). Ainsi ne fit pas Gonzalvico; lui, demanda son cheval; bien assis sur sa selle, il se rendit sur la place, où il trouva don Rodrigo qui lançait des baguettes à une tour

y Flor de romances, t. I, p. 61), auquel nous l'avons préféré, parce que la narration y est plus suivie et moins obscure.

(1) *Juego de tablas*, jeu de table, le trictrac, suivant Legrand d'Aussy. Il sera souvent parlé de ce jeu dans ce recueil.

et avec une telle force qu'elles passaient de l'autre côté. Gonlzavico qui vit cela, lança aussi les siennes; mais elles pesaient beaucoup et n'arrivaient pas en haut. Doña Lambra, qui vit cela, parla ainsi : — Aimez, dame, aimez qui vous vous voudrez. Plus vaut mon chevalier que quatre de Salas. — Quand Sancha entendit cela, elle répondit très-irritée : — Taisez-vous, Lambra, ne dites pas de telles-paroles; si mes fils les entendaient, ils tueraient votre chevalier devant vous. — Taisez-vous donc, Sancha, vous avez motif pour le faire, puisque vous avez mis au monde sept fils, comme une truie sur un fumier. — Gonzalvico, qui avait ouï, répondit de cette sorte : — Je te couperai les jupes honteusement au-dessus des genoux une palme et davantage. — Aux plaintes de doña Lambra, vint Rodrigo : — Qu'est-ce là, doña Lambra! qui vous a irritée? Vous n'avez qu'à me le dire, vous serez bien vengée, car tous doivent honorer une dame telle que vous.

II

MORT DES INFANTS DE LARA [1].

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 75.)

SORTANT de Canicosa par le val d'Arabiana, don Rodrigo attend les fils de sa sœur dans les

(1) Ce romance est une version libre et non sans mérite de la tradition relative à la mort des infants de Lara. Canicosa se trouvait sur le territoire de Salas et ne devait pas être éloignée de Palomares et d'Arabiana. (V. Milá. *Poesia heroico popular*, p. 213.)

champs de Palomarez : il vit venir une grande foule, bien des armes brillantes, bien des boucliers richement travaillés, bien des chevaux légers, bien des lances étincelantes, bien des étendards, bien des bannières flottant dans les airs. Le signe que l'on y remarque est une demi-lune. Allah est leur cri de guerre, et ils invoquent Mahomet. Ils poussaient de tels cris que la campagne en résonnait. Ce qu'ils disaient annonçait un grand malheur. — Qu'ils meurent, qu'ils meurent, s'écrièrent-ils, les sept infants de Lara. Vengeons don Rodrigo, qui est irrité contre eux. — Là est Nuño Salido, le gouverneur qui a élevé les infants ; il leur parle ainsi quand il voit cette foule de Mores : — O mes fils aimés, je voudrais ne pas être vivant, pour ne pas voir la grande douleur qui se prépare. Si je ne vous avais pas élevés, je ne sentirais pas un tel désespoir, mais je vous aime tant, mes fils, que c'est comme si on m'arrachait l'âme. Notre mort est certaine, pas un ne pourra échapper à toute cette gent païenne. Vendons bien nos corps et songeons à nos âmes, combattons en braves et vengeons notre mort. Que ceux qui nous prendront la vie la paient chèrement. Ne nous plaignons pas de la mort, puisqu'elle sera bien employée, puisque nous succomberons ensemble comme des preux dans la bataille. — Comme les Mores s'approchent, il embrasse chacun des infants ; arrivé à Gonzalvico, il le baise au visage : — Fils Gonzalo Gonzales, ce qui me peine le plus, c'est ce qu'éprouvera votre mère doña Sancha. Vous étiez son vrai miroir, celui qu'elle aimait plus que tous les autres, et à présent il faut qu'elle vous perde sans

espoir. — En ce moment les Mores arrivent et commencent la bataille. Les infants les reçoivent avec leurs boucliers et leurs lances : — Saint Jacques, saint Jacques, criaient-ils à grande voix. Ils tuèrent beaucoup de Mores, mais tous restèrent sur place.

III

ALMANZOR PRÉSENTE A GUSTIOS DE LARA [1] LES TÊTES DE SES FILS.

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 11.)

Le more Alicante par la veille de la Saint-Cebrien ; il emporte huit têtes, toutes d'hommes de sang illsutre. Le roi Almanzor le sait et sort pour le recevoir. Quoiqu'il ait perdu beaucoup de Mores, il pense encore avoir gagné. Il fait faire un échafaud pour qu'on voie mieux les têtes. Il fait amener un chrétien qui était en prison. Lorsque le chrétien fut devant lui : Almanzor commença à parler et lui dit : — Gonzalo Gustios, regarde

(1) Il y a une grande ressemblance entre ce romance et un passage de la *Chronique générale*, qui dut lui-même être tiré d'un ancien chant, comme l'indiquent des débris d'assonances et de rimes signalés par Milá y Fontanals. « Le caractère général de ce romance, ajoute le savant critique, l'impossibilité qu'un poëte moderne, quelque imprégné qu'il fût de l'esprit de la poésie populaire, arrivât à une inspiration de ce genre, l'imperfection même des vers et les variations de l'assonance sont des motifs pour croire que ce morceau procède du chant antique et non de la *Chronique générale*, dont il s'éloigne d'ailleurs par certains détails. »

qui tu connaîtras. Mes soldats ont combattu dans les champs d'Almenar. Ils ont coupé huit têtes, toutes sont de haut lignage. — Gonzalo Gustios répondit : — Je vous dirai tout de suite la vérité. — En essuyant le sang, il se troubla beaucoup et dit en pleurant amèrement : — Je les connais pour mon malheur : l'une est de mon ami ; les autres m'affligent plus encore : ce sont celles des infants de Lara, de mes fils ! — Et il parla à chacune d'elles, comme si vivantes elles eussent pu lui répondre. — Dieu vous sauve mon ami ! mon ami loyal, où sont mes fils que je vous avais confiés ? Vous êtes mort comme un homme brave, comme un homme à qui l'on peut se fier. — Il prit une autre tête, celle de son fils aîné : — Dieu vous sauve, Diego Gonzalez, homme de grande bonté, principal porte-étendard du comte don Fernan Gonzalez. Je vous aimais beaucoup, car vous deviez me succéder. — Il lava la tête avec ses larmes, la remit à sa place et prit celle de son second fils, qu'on appelait Martin Gomez : — Dieu vous pardonne, mon fils, fils que tant je chérissais. C'était le joueur de tables, le meilleur de toute l'Espagne, chevalier accompli et sachant bien parler en public. — Et laissant cette tête, et pleurant, il prit celle du troisième : — Mon fils Suero Gustios, tout le monde vous estimait, le roi faisait grand cas de vous, vous préférait comme compagnon de chasse, grand et brave chevalier, sachant lancer un dard mieux que personne. C'est Ruy Gomez, votre oncle, qui vous a fait ces noces ! — Et prenant la tête du quatrième, douloureusement il la regardait : — O mon fils Fernan Gonzalez (nom du meilleur de l'Espagne, du bon comte

de Castille qui a été votre parrain), habile chasseur de porcs-épics, ami des grandes compagnies, jamais on ne vous vit faire alliance avec des gens de peu! — Il saisit la tête de Ruy Gomez : — Mon fils, mon fils, qui vous vaudra jamais! Personne ne l'a entendu mentir, ni pour or, ni pour argent, brave, bon guerrier, terrible l'épée à la main, celui à qui il portait des coups était mort ou blessé. — Prenant la tête du plus jeune, sa douleur s'augmenta : — Fils Gonzalo Gonzales, les yeux de doña Sancha! Quelle nouvelle pour elle qui vous aime tant! Si agréable de figure, galant près des dames, généreux de son avoir, habile à manier la lance. J'aurais mieux aimé mourir que de voir une telle journée. — A la douleur que montrait le vieillard, toute la ville de Cordoue pleurait. Le roi attristé le prit avec lui et ordonna à une Moresque de le servir avec soin. Elle le reconduisit en prison et avec amour le soigna. Sœur du roi, c'était une belle jeune fille.

IV

MUDARRA TUE RUY VELASQUEZ [1].

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 70.)

A la chasse va don Rodrigo, don Rodrigo de Lara. Par la grande chaleur qu'il fait, il

(1) Je crois devoir faire suivre l'intéressant épisode que termine ce romance de quelques lignes de mon livre *les Vieux Auteurs castillans :*

« Cette histoire des sept infants de Lara me semble un des

s'appuie contre un hêtre, maudissant Mudarillo, le fils de l'infidèle : s'il le tenait en ses mains, il lui arracherait l'âme. Le seigneur en était là, quand Mudarillo se présenta. — Dieu te garde, chevalier qui es sous ce hêtre vert. — Ainsi te fasse-t-il écuyer, sois le bien venu. — Me diras-tu, toi le chevalier, qui tu es? — On m'appelle don Rodrigo, don Rodrigo de Lara, beau-frère de Gonzalo Gustios et frère de doña Sancha. J'eus pour neveux les sept infants de Salas. J'attends ici Mudarillo, le fils de l'infidèle : s'il était devant moi, je lui arracherais l'âme. — Si l'on t'appelle don Rodrigo, don Rodrigo de Lara, on me nomme Mudarra Gonzalez; je suis le fils de l'infidèle, le fils de Gonzalo

plus beaux épisodes que puissent offrir les romanceros. Il est empreint d'une énergie sauvage, d'une rudesse antique; ces caractères d'ancienneté se remarquent même dans plusieurs des romances qui furent écrits au quinzième siècle sur ce tragique sujet, et qui sans doute ne sont que la transformation de chants appartenant à des dates beaucoup plus lointaines... Là point de vestiges d'imitation comme dans l'épisode de Bernard del Carpio, point de traces d'influence française. C'est du moyen âge castillan dans toute sa crudité. Une scène vraiment émouvante est la présentation à don Gustios des tetes de ses fils.... Quelle différence entre ce magnifique morceau et d'autres romances plus modernes sur la meme situation? Dans ceux-ci, c sont des phrases prétentieuses, des hyperboles outrées, d'intem pestives réminiscences classiques. Ici ce sont des vers d'un simplicité extrême. N'y a-t-il pas quelque chose d'homériqu dans les mots que prononce don Gustios lorsque, tenant chaqu tête, il rappelle les qualités les plus saillantes de celui qui l porta?.... Le romance dans lequel est racontée la rencontre d Rodrigo et de Mudarra appartient aussi à la vieille poési populaire. Il a paru assez beau à M. V. Hugo pour qu'il l'imita dans ses *Orientales*. » (*Les Vieux Auteurs castillans*, t. II p. 285-286.)

Gustios, le beau-fils de doña Sancha. Je les eus pour frères les sept infants de Salas. Tu les as vendus, traître, au val d'Arabiana ; mais si Dieu m'est en aide, ici tu laisseras la vie. — Attends, don Gonzalo, j'irai prendre mes armes. — L'attente que tu accordas aux infants de Lara! Ici tu mourras, traître, ennemi de doña Sancha.





LE CID

Le Cid est aussi populaire au delà des Pyrénées que Roland l'a été en deçà, mais on a sur le premier plus de renseignements historiques que sur le second. Certains historiens pourtant sont allés jusquà nier l'existence du héros ; c'était pousser l'incrédulité trop loin, et d'assez récentes découvertes permettent de raconter ce qui fut la vie réelle d'un personnage d'ailleurs singulièrement idéalisé dans les chants populaires.

Rodrigo, appelé souvent Ruy ou Roy Diaz (Rodrigo fils de Diego), et surnommé le Cid (le seigneur) et le Campeador (le champion ou peut-être celui qui court la campagne, du verbe campear) naquit vers la moitié du XIe siècle, à Burgos ou à Bivar. Son père s'appelait Diego Lainez et descendait d'un des deux anciens juges qui gouvernèrent la Castille au temps de Froila. Ruy Diaz fit ses premiers exploits en Navarre. Il prit ensuite part aux guerres que don Sancho, roi de Castille, fit à son frère don Alfonso roi de Léon. Sancho ayant été assassiné devant Zamora, où il assiégeait sa sœur doña Urraca, Rodrigo exigea, dit-on, de don Alfonso le serment qu'il n'avait point participé à la mort de don Sancho, auquel il succédait. Peu

après, le Cid épousa Ximena, fille de Diego comte d'Orviedo, et ne tarda pas à tomber dans la disgrâce du roi. Banni, il trouva un asile à Saragosse chez Youssouf-al-Montamin, et combattit dans de nombreuses circonstances pour son protecteur, tout arabe que fût ce dernier. Alfonso rappela Ruy Diaz, mais, frappé bientôt par une nouvelle disgrâce, le Cid retourna à Saragosse. Comme nous l'avons dit ailleurs : « D'autres expéditions, d'autres victoires consolèrent le proscrit ; guerroyant tantôt pour les uns, tantôt pour les autres, n'oubliant jamais ses intérêts, combattant pour gagner du butin, pour gagner son pain, comme dit le vieux poëme, tombant sur les chrétiens sans plus de scrupules que sur les Mores, pillant les mosquées et même les églises, le Cid retrouva plus de puissance que don Alfonso ne lui en avait enlevé. » Un nouveau raccommodement se fit entre Ruy Diaz et le roi, mais il fut de peu de durée, et le puissant vassal se retira dans le château de Peña-castel, aux environs de Valence, dont il finit par s'emparer, après la mort d'Al-Kadir, roi de cette ville et l'un de ses anciens alliés. Le Cid mourut en 1099, *dans ce qu'on pourrait appeler sa capitale de Valence. Il laissa un fils, qui périt dans un combat contre les Mores, et deux filles, Maria qui épousa Raymond, comte de Barcelone, et Cristina mariée à don Ramiro, infant de Navarre.*

Voilà, en aussi peu de mots que possible, la vie véritable de Ruy Diaz. Ce sont souvent des documents d'origine arabe qui en ont fourni les éléments; aussi il se peut que le Cid n'y soit pas toujours représenté sous des couleurs assez favorables. Ce qui

est certain, c'est que le personnage de l'histoire n'est pas le beau paladin que Corneille nous a fait admirer et aimer. Ce Cid lui-même ne ressemble pas toujours à celui des anciennes chansons de geste et des romances. Là il n'est pas question de l'amour du fils de l'offensé pour la fille de l'offenseur. C'est à Guillen de Castro que revient l'honneur d'avoir mis Corneille sur la voie de ce grand combat de deux sentiments si opposés. Mais Guillen n'avait fait qu'entrevoir cette lutte si pathétique. La mort du comte de Gormas, du comte Lozano, comme l'appellent les romances, ne figure pas dans l'histoire vraie du Cid, et sa Ximena était, comme on l'a vu, la fille du comte d'Orviedo. L'imagination des trouvères espagnols et celle du peuple ont ainsi créé à côté de la réalité toute une histoire qui tour à tour s'en inspire, s'en écarte, et qui quelquefois, tout en s'éloignant de la vérité, a inventé des épisodes d'une assez grande vraisemblance pour avoir embarrassé la critique.

En 1147, *c'est-à-dire une cinquantaine d'années après sa mort, le Cid était le héros de chants latins. Au siècle suivant il devint le sujet de deux chansons de geste, incomplètes malheureusement. De ces chansons, des traditions orales et aussi et plus tard des chroniques, le Cid passa aux romances. Il en existe sur lui un très-grand nombre, mais ceux qui offrent des caractères d'ancienneté sont en quantité relativement restreinte. C'est parmi ces derniers chants surtout que nous ferons un choix* (1).

(1) On peut consulter sur la vie du Cid : *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne*, par Dozy. Leyde,

ROMANCES DU CID

I

DIEGO LAINEZ OUTRAGÉ.

(*Tesoro de los romances*, p. 128.)



SONGEANT à la tache faite à sa maison, noble, riche et ancienne avant le temps d'Iñigo-Abarca, pensant que les forces lui manquent pour la veangeance et qu'à cause de ses nombreux jours il ne peut la tirer de

1849. 1 vol. in-8. La *Castilla y el mas famoso castellano,* por Risco. Madrid, 1792. 1 vol. in-8. *Vidas de Españoles celebres por Quintana.* Paris, Baudry 1838, 1 vol. in-8. *Les Vieux Auteurs castillans.* Paris, Didier. 1861. 2 vol. in-12, et surtout *Rodrigo el Campeador estudio historico fundado en las noticias que sobre este heroe facilitan las cronicas y memorias arabes,* por don Manuel Malo de Molina. Madrid, imprenta naçional, 1857. 1 vol. in-8.

(1) Ce romance ne doit pas être antérieur au XVIe siècle. On ne possède pas de romances vraiment antiques où il soit parlé de l'injure faite par le comte de Gormas à don Diego. La plus ancienne mention de la querelle dont Corneille devait tirer un si grand parti se trouve dans la vieille chanson de geste qu'on désigne ordinairement sous le titre de *Cronica rimada.* Cette querelle fut amenée par des actes de violence ou de déprédation que le comte de Gormas commit sur les terres de don Diego. Une rencontre fut résolue entre les deux seigneurs et leurs partisans : « Rodrigo, fils de don Diego et petit-fils de Lain « Calvo et petit-fils du comte Nuño Alvarez de Amaya et « arrière-petit-fils du roi de Léon, avait douze ans, il n'en « avait pas encore treize, il ne s'était pas encore vu à la ba- « taille, mais le cœur lui en battait. Il se mit au nombre des

son ennemi, Diego Lainez ne peut dormir la nuit, ni manger d'aucune viande, ni lever les yeux de terre, ni sortir de sa maison, ni parler à ses amis. Il évite de leur adresser la parole, craignant que le souffle de sa honte ne les offense.

En proie à toutes ces anxiétés, il voulut faire une expérience qui ne lui fût pas contraire. Il fit appeler ses fils, et, sans leur dire une parole, il serra dans les siennes leurs jeunes mains. Ce n'était pas pour chercher sur elles les signes de la chiromancie, car cette mauvaise coutume n'était pas alors connue en Espagne. L'honneur lui donnant des forces malgré la faiblesse de l'âge, son sang refroidi, ses veines et ses nerfs gelés, il les serra d'une telle façon qu'ils dirent : — Assez, seigneur ; que voulez-vous ? que prétendez-vous ? lâchez-nous, vous nous faites mal. — Mais quand, ayant presque perdu l'espérance de ce qu'il désirait, il vint à Rodrigo (on rencontre souvent ce qu'on souhaite où l'on ne pense pas le trouver), celui-ci a les yeux

« cent guerriers, que son père le voulût ou non. Les premiers « coups sont entre lui et le comte don Gormas. Les osts « étaient en ligne et ils commencèrent à combattre. Rodrigo « tua le comte qui ne put pas éviter la mort. » (*Cronica rimada, romancero general*, t. II, p. 647.)

La chronique en prose du Cid : *Cronica del famoso cavallero Cid Ruy Diaz Campeador*, qui semble tirée de la *Cronica general*, ne donne pas plus de détails sur le combat de Rodrigo et du comte : « Et ce Rodrigo, allant par la Castille, se prit de querelle avec le comte don Gomez, seigneur de Gormas, et ils combattirent ensemble et Rodrigo tua le comte. » (*Cronica*, Ed. Hubert, p. 10.)

La geste du Cid publiée par Risco, qui semble le premier livre vraiment historique sur Rodrigo et qui paraît remonter à l'an 1238, ne parle pas du tout du fameux combat.

enflammés, et, tel qu'un tigre farouche, s'écrie : — Lâchez-moi, mon père, dans cette heure mauvaise, lâchez-moi, car si vous n'étiez pas mon père, les excuses ne suffiraient pas. De ma main je vous déchirerais les entrailles, et, comme une dague, j'enfoncerais le doigt dans la plaie. — Pleurant de joie, le vieillard s'écria : — Fils de mon âme, ta colère me réjouit, ton indignation me plaît ; cette énergie, montre-la pour réparer mon honneur qui est perdu, si par toi il n'est vengé. — Il lui raconta l'outrage et lui donna sa bénédiction et l'épée avec laquelle Rodrigo tua le comte et commença ses prouesses.

II

COMMENT XIMENA GOMEZ SE VINT PLAINDRE AU ROI (1).

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 103.)

C'ÉTAIT le jour des Rois, un jour de fête ; dames et demoiselles au roi demandaient des étrennes ; point ne le fait Ximena Gomez, fille du

(1) N'est-ce pas le cas de répéter :

Rodrigue qui l'eût cru ! Chimène qui l'eût dit !

Comment reconnaître le Cid de Corneille dans ce grossier personnage, qui, non content d'avoir tué le comte, vient chasser jusqu'auprès de la maison de la plaignante, à laquelle il n'épargne ni injures ni avanies ? Comment retrouver cette belle et noble Chimène dans cette fille qui vient sans vergogne

comte Lozano. Venue devant le roi, de cette manière elle a parlé : — Avec douleur je vis, roi, avec douleur vit ma mère. Dans chaque jour qui se lève, je vois celui qui tua mon père, il est à cheval et tient sur le poing un épervier. L'autre fois, pour me causer plus d'ennui, il a lancé sur mon colombier le faucon dont il se sert pour chasser, du sang de mes colombes il a couvert ma jupe. Je lui fis porter mes plaintes, il me fit menacer. Il a tué un petit page jusque dans les pans de ma robe. Un roi qui ne fait pas justice n'a pas le droit de régner, ni de monter à cheval, ni de chausser des éperons d'or, ni de manger pain sur nappe, ni de reposer près de la reine, ni d'entendre messe en lieu saint; il ne le mérite pas. — Le roi, ayant ouï cela, commença à parler : — Oh! m'aide le Dieu du ciel, Dieu me veuille conseiller! Si je prends ou tue le Cid, mes cortès se révolteront, et si je ne rends justice, mon âme en pâtira. —Laisse là tes cortès, ô roi, personne ne se soulèvera; le Cid qui a tué mon père, donne-le-moi pour mari (1) (*igual*), que celui qui m'a fait tant de mal me fasse un peu de bien. — Alors parla le roi; ces paroles, écoutez-les bien : — Toujours

demander au roi de lui donner pour époux le meurtrier de son père? Que nous voilà loin du théâtre français! Si nous trouvons les personnages du romance un peu barbares, il ne faut pas oublier que les héros et les héroïnes de nos plus anciennes chansons de geste ne sont guère plus civilisés.

(1) *Damelo tu por igual.* Donne-le-moi pour égal. En France une signification analogue était prêtée au mot *per*.

... O est Rollans le catanie.
Ki me jurat cume sa *per* a prendre

j'ai ouï dire et je vois maintenant comme c'est la vérité que le sexe féminin est fort extraordinaire. Jusqu'ici elle a demandé justice, elle veut maintenant avec lui se marier. J'y consens de bon cœur et de grand gré. Je vais lui adresser une lettre et lui ordonner de venir. — Ces paroles ne sont pas dites que la lettre est en chemin. Le messager qui la porte la remet au père du Cid. — Vous avez mauvaises nouvelles, comte, je n'en saurais douter, car la lettre que le roi vous envoie, vous ne me la voulez montrer. — Ce n'est rien, mon fils, c'est seulement que vous alliez là-bas. Restez tranquille ici, mon fils, j'irai à votre place. — Que Dieu ne permette cette chose, ni sainte Marie non plus, que vous alliez quelque part sans que je sois devant vous (1).

(1) Ce romance est ancien et provient de la chanson de geste la *Cronica rimada*, où l'on trouve le passage suivant : « Le roi dit ces paroles au comte Osorio, son père nourricier : Amenez cette damoiselle, nous marierons cet orgueilleux... La damoiselle parut, le comte la tenait par la main. Elle leva les yeux et commença à regarder Rodrigo. Elle dit : Seigneur, mille grâces, c'est là le comte que je demande. Alors on maria doña Ximena Gormes avec Rodrigo le Castillan. Très-irrité contre le roi, Rodrigo répondit : Seigneur, vous m'avez marié plus de force que de gré, mais je promets au Christ que je ne vous baiserai pas la main, et qu'on ne me verra pas avec elle (Ximena), ni en désert, ni en lieu habité, jusqu'à ce que je sois vainqueur en cinq grands combats. » (*Vieux Auteurs castillans*, t. I, p. 215.)

Dans la chronique en prose du Cid, on raconte ainsi la scène qui fait le sujet de ce romance : « Sur ces entrefaites vient devant le roi Ximena Gomez, fille du comte don Gomez de Gormas, et elle plia les genoux devant le roi, et elle lui dit : Seigneur, je suis la fille du comte don Gomez, et Rodrigo de Bivar a tué le comte mon père, et je suis la plus jeune des

III

COMMENT LE CID ALLA BAISER LES MAINS DU ROI (1)

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 107.)

DIEGO Lainez chevaucha pour aller baiser la main du bon roi. Il emmena avec lui trois cents gentilshommes; parmi eux le Cid, le superbe castillan; tous sont montés sur des mules; seul Rodrigo est à cheval. Tous sont vêtus d'or et de soie. Rodrigo est bien armé; tous ont des petites épées, Rodrigo un estoc doré; tous tiennent des houssines, Rodrigo a la lance en main; tous ont des gants parfumés, Rodrigo des gantelets de mailles; tous de riches chapeaux, Rodrigo un casque solide, et sur ce casque il porte un cimier rouge. Allant par chemins, causant les uns avec les autres, ils sont arrivés à Burgos et ont rencontré le roi. Ceux

trois filles qu'il a laissées. Et, seigneur, je vous demande merci et que vous me donniez pour mari don Rodrigo de Bivar, ce dont je me tiendrai pour bien mariée et pour très-honorée, car je suis sûre que sa fortune sera en plus grand état que celle d'aucun homme de votre seigneurie. En cela je tiendrai, seigneur, que vous me faites une grande grâce, et vous, seigneur, vous le devez faire, parce que c'est le service de Dieu et parce que je pardonne à Rodrigo de bon cœur. Et le roi trouva bon de lui octroyer sa demande et fit aussitôt écrire à Rodrigo de Bivar des lettres dans lesquelles il le priait et lui ordonnait de venir incontinent. » — *Cronica del famoso caballero Cid Ruy Diaz*, publ. par Hubert. Stuttgart, 1855, p. 11.

(1) Ce romance, qui doit remonter loin, provient en partie de la chanson de geste généralement connue sous le titre de *Cronica rimada*.

qui l'accompagnent entre eux vont devisant ; ils disent, les uns tout haut et les autres à voix basse : — Ici vient avec toute cette suite celui qui tua le comte Lozano. Rodrigo, qui les a ouïs, les regarde fixement et d'une voix haute et fière de cette sorte il leur parle. — S'il y a parmi vous un de ses parents ou de ses féaux, à qui sa mort fasse peine, qu'il s'avance et le dise, et je soutiendrai le défi, soit à pied, soit à cheval. — Tous répondirent d'une voix : — Que le diable te défie !

Alors ils mirent pied à terre pour baiser la main du roi. Rodrigo resta seul monté sur son cheval. Alors son père lui parla. Ecoutez ce qu'il lui dit : — Mettez pied à terre, mon fils, et baisez la main du roi, car il est votre seigneur et vous êtes son vassal. — Quand Rodrigo entendit cela, il se sentit très-offensé, les paroles qu'il répondit étaient d'un homme très-outré (1). — Si un autre m'eût dit chose pareille, il me l'aurait payé déjà ; mais puisque vous l'ordonnez, mon père, je le ferai de bon gré. — Alors Rodrigo descendit de cheval pour baiser la main du roi. Comme il fléchissait le genou, l'estoc se tira, le roi s'effraya de

(1) On peut comparer ce passage au suivant de la *Cronica rimada :* « Tous se disent que c'est bien là celui qui tua le comte hautain. Quand Rodrigo tournait les yeux, tous tremblaient, ils avaient une grande frayeur de lui. Don Diego Lainez vint baiser la main du roi. Quand Rodrigo vit cela, il ne la voulut point baiser. Il portait une longue épée; le roi fut très-effrayé et s'écria : Emmenez ce possédé. Rodrigo dit alors : J'aimerais mieux un clou (*querria mas un clavo*) que de vous voir mon seigneur et que de me voir votre vassal. Je suis irrité d'avoir vu mon père vous baiser la main. » *Vieux Auteurs castillans*, t. I, p. 214.)

cela et dit comme épouvanté : — Va-t'en, Rodrigo, va-t'en, diable ; tu as le visage d'un homme, et les manières d'un lion sauvage. — Quand Rodrigo ouït cela, incontinent il demanda son cheval et, avec une voix altérée, contre le roi ainsi parla : — Pour baiser la main du roi, point ne me tiens pour honoré, et parce que mon père la baisa, je me regarde comme offensé. — En disant ces paroles, il est sorti du palais. Il emmenait avec lui les trois cents gentilshommes. S'ils vinrent bien vêtus, ils s'en retournèrent mieux armés ; s'ils vinrent sur des mules, ils s'en retournèrent sur des chevaux.

IV

COMMENT LE CID COMBATTIT LE MORE ABDALLA.

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 107.)

Par le val des Estacas le bon Cid avait passé. A main gauche il laisse la ville de Constantina ; monté sur son cheval Babieca, il tenait une grosse lance ; il va à la recherche du More Abdalla, qui l'avait irrité. Passant sur un rocher au sommet d'une montagne, le soleil donnait sur ses armes ; oh ! comme il paraissait bien ! Il vit aller le More Abdalla dans une plaine qu'il y avait là, couvert de fortes armes ; il portait de très-riches vêtements. Le Cid l'interpella et de cette sorte lui parla : — Attends-moi, More Abdalla, ne montre pas ta couardise. — Aux mots que le Cid lui disait, le More répondit : — Il y a longtemps, Cid, que je

désirais ce jour, car il n'y a pas d'homme au monde duquel je me cacherais. J'ai fui dès ma jeunesse toute lâcheté. — Te louer, More Abdalla ne te servira guère; mais si tu es tel que tu le prétends en force et en vaillance, le moment est venu de le montrer. — Disant ces paroles il l'assaillit la lance en arrêt; il le jeta sur le sol et lui trancha la tête, sans lui faire merci.

V

DU SERMENT QUE LE CID DEMANDA AU ROI ALONSO (1).

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 158).

A Sainte-Gadea de Burgos où jurent les gentilshommes, le Cid demande un serment au roi Castillan. Le serment est si terrible qu'il

(1) Dans notre courte notice sur le Cid, nous avons dit un mot du serment que le Cid exigea, dit-on, du roi don Alfonso. Cet épisode, rapporté dans la chronique en prose sur le Cid et les romances, est passé sous silence dans la vie du Cid publiée par Risco, l'un des plus anciens documents relatifs à don Rodrigo qui ait un caractère de vérité. M. Dozy, dans ses savantes *Recherches*, p. 447, croit le fait vraisemblable et pense qu'il put causer la haine d'Alfonso contre le Cid. S'il en eût été ainsi, on ne s'expliquerait pas qu'Alfonso eût donné à Ruy Diaz la main de sa cousine Ximena, fille de don Diego comte d'Orviedo. Un poëme très-antique et très-curieux, découvert et publié par Ed. du Méril, dit que le Cid jouit d'abord près d'Alfonso d'autant de faveur que sous ses prédécesseurs, et qu'ensuite l'envie des courtisans fit disgracier le Campeador :

Dicentes regi : Domine, quid facis ?
Contra te ipsum male operaris
Cum Rodericum sublimari sinis;
Displicet nobis.

épouvante le roi. On le prête sur une serrure de fer et sur une arbalète de bois. — Que les vilains te tuent, Alfonso, les vilains et non les gentilshommes; qu'ils ne soient pas des Castillans, mais des Asturies d'Oviedo ; qu'ils te tuent avec des aiguillons et non avec des lances et des dards, avec des couteaux à manches de corne et non avec des poignards dorés ; qu'ils portent des chaussures grossières et non des souliers avec lacet; qu'ils aient des capes pour la pluie et non de drap de Courtray ou frisé, qu'ils aient de grosses chemises d'étoupes et non de Hollande ni travaillées ; qu'ils montent des ânesses et non des mules ni des chevaux, qu'ils se servent de brides de corde et non de cuir passé au feu; qu'ils te tuent dans des champs labourés et non dans un bourg ou un village; qu'ils t'arrachent le cœur par le côté gauche, si tu ne dis la vérité sur ce que je t'ai demandé, si tu as participé ou consenti à la mort de ton frère

Le roi prêta le serment qu'en tel cas il n'avait jamais été, puis il parla de cette sorte mauvaisement et irrité. : — Mal à propos tu m'as fait jurer, Cid; Cid, très-mal à propos tu m'as fait jurer ; mais si aujourd'hui tu demandes mon serment, demain tu me baiseras la main. — Pour baiser la main du roi, je ne me tiens pas honoré, et parce que mon père la baisa, je me tiens pour offensé. — Va-t'en de mes terres, Cid, mauvais chevalier, et n'y reviens pas de ce jour en un an. — Cela me plaît, dit le bon Cid, cela me plaît comme étant la première chose que tu ordonnes de ton règne. Tu me bannis pour un an, mais je m'exile pour quatre. —

Il s'en va le brave Cid sans baiser la main du roi, avec trois cents cavaliers qui tous étaient gentilshommes; tous étaient des hommes jeunes, il n'y a pas là une tête blanche; tous ont la lance au poing avec son fer brillant, tous portent des boucliers avec des houpes rouges. La place ne manque pas au bon Cid pour asseoir son camp.

VI

ROMANCE DES COMTES DE CARRION (1).

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 185.)

J'ÉTAIS à Valence, à Valence la grande; bon roi, je vis sortir votre bannière et votre honoré pennon; je sortis pour leur faire honneur, comme un

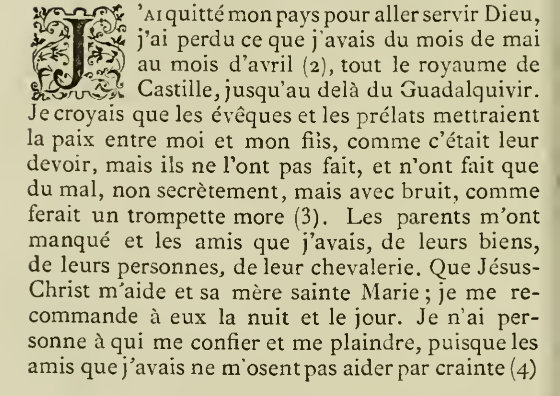
(1) Le poëte donne d'abord la parole au Cid lui-même. C'est un épisode de la vieillesse du Campeador qui a fourni le sujet de ce romance. Les infants de Carrion, don Diego et don Fernando, avaient épousé les filles de Ruy Diaz, alliance dont ils n'étaient pas dignes. Un lion s'étant échappé et s'étant présenté à eux dans la demeure de leur beau-père, ils donnèrent une triste idée de leur courage et crurent qu'on avait voulu l'éprouver. Ils résolurent de se venger et le firent sur leurs femmes, qu'ils abandonnèrent dans un bois, après les avoir meurtries de coups et attachées à des arbres. Tout cet épisode et le combat qui le suivit sont longuement narrés dans la vieille chanson de geste, dont ils forment d'ailleurs un des plus beaux passages, et qu'ils terminent. Le romance a pu s'inspirer en partie de la chanson de geste, mais il faut reconnaître qu'il n'en reproduit nullement les énergiques qualités, et qu'il en est une pâle et faible copie. Rien de réel dans le mariage des filles du Cid avec les infants de Carion. (V. *Vieux Auteurs castillans*, t. I, p. 195-203.)

vassal le doit à son seigneur. Vous m'envoyiez une lettre avec un message pour m'enjoindre de donner mes filles aux comtes de Carrion. Ximena Gomez, leur mère, ne le voulait pas, mais pour obéir à vos ordres, moi je les mariai. Les noces durèrent trente jours, trente jours et pas un de plus. Une fois, comme l'on dînait, un lion s'échappa. Les comtes étaient couards et crurent à une trahison. Ils demandèrent mes filles pour les emmener à Carrion. Comme elles étaient leurs femmes, j'y consentis. Hélas! au milieu du chemin combien elles furent maltraitées! Un chevalier les reconnut, que Dieu l'en récompense! à l'une il donna son manteau, à l'autre sa robe. Il les trouva en tel état que d'elles il eut compassion. Alors répondirent les comtes et ils le firent très-mal : — Vous mentez, Cid, vous mentez; nous n'avons pas été traîtres. — Pero Bermudez se leva, lui qui avait élevé les deux dames, et au comte qui avait ainsi parlé il donna un grand soufflet. — Alors le roi prit la parole et s'exprima ainsi : — Dehors, Péro Bermudez, et ne répliquez pas. — Octroyez-nous le champ, seigneur, car en grande douleur vit la mère qui les mit au monde. — Le roi octroya le champ et on leur partagea la lice. Pour le Cid combat Nuño Gustioz, homme de grande valeur; avec lui va Pero Bermudez pour être son témoin. Les comtes, lorsqu'ils les virent, ne voulurent plus combattre. Alors parla le bon roi, écoutez bien ce qu'il dit : — Si vous ne prenez pas le champ, je ferai justice aujourd'hui même. Alors un serviteur des comtes de Carrion parla ainsi : — Ils acceptent le combat pour demain au point

du jour. Dans ce moment le bon Cid repliqua' écoutez bien ce qu'il dit : — S'ils veulent combattre un contre un, deux contre deux, ils trouveron Nuño Gustioz et celui qui éleva mes filles. — Le roi répondit : Cela me plaît, Cid. — Et il donna son consentement. Le lendemain matin on leur partagea le terrain. Les comtes vinrent vêtus de noir et le Cid de rouge. On leur assigne leur place, ils font peine à voir. Aussitôt ils abaissèrent leurs lances. Comme ils furent bien combattus ! Aux premières rencontres les comtes furent vaincus et Gustoz et Pero Bermudez demeurèrent vainqueurs.

ROMANCE
DU ROI DON ALFONSO[1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 62.)



J'ai quitté mon pays pour aller servir Dieu, j'ai perdu ce que j'avais du mois de mai au mois d'avril (2), tout le royaume de Castille, jusqu'au delà du Guadalquivir. Je croyais que les évêques et les prélats mettraient la paix entre moi et mon fils, comme c'était leur devoir, mais ils ne l'ont pas fait, et n'ont fait que du mal, non secrètement, mais avec bruit, comme ferait un trompette more (3). Les parents m'ont manqué et les amis que j'avais, de leurs biens, de leurs personnes, de leur chevalerie. Que Jésus-Christ m'aide et sa mère sainte Marie ; je me recommande à eux la nuit et le jour. Je n'ai personne à qui me confier et me plaindre, puisque les amis que j'avais ne m'osent pas aider par crainte (4)

(1) M. de los Rios attribue ces vers au malheureux et savant Alfonso X lui-même (*Historia de la literatura española*, t. III, p. 523). M. Milá y Fontanals n'est pas de cet avis et croit qu'ils ont été composés au xv[e] siècle par un poëte lettré, qui se sera inspiré d'une lettre écrite par Alfonso X à don Alonso Perez de Gusman. (V. *Vieux Auteurs castillans*, t. I, p. 370.)

(2) En moins d'un an.

(3) Bien como el añafil faz.

(4) Le texte donné par Wolf et par Duran porte *medio*. Je proposerai de lire *miedo*.

de don Sancho, ils m'ont abandonné ; donc que Dieu ne m'abandonne pas dans ce que j'ai encore à vivre.

J'ai déjà ouï parler d'un autre roi qui jadis se trouvait ainsi, et qui, dans le délaissement où il était, gagna la haute mer pour chercher sur les ondes la mort ou les aventures. Ce roi fut Apollonius (1), et je ferai comme lui.

(1) Apollonius est le nom d'un personnage imaginaire dont les aventures ont eu beaucoup de vogue au moyen âge et dont un très-ancien écrivain espagnol, resté inconnu, a fait le héros d'un assez long poëme. J'ai donné l'analyse de ce poëme dans les *Vieux Auteurs castillans*, t. I, p. 247 et suiv.

ROMANCE
DE BLANCHE DE BOURBON [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 223.)



DOÑA Marie de Padilla, ne vous montrez pas triste ; si je me suis marié deux fois, je l'ai fait pour votre profit et pour montrer du dédain à doña Blanca de Bourbon. J'envoie à Medina Sidonia, pour qu'elle m'y brode un pennon. Il sera de la couleur de son sang, et le travail de ses larmes. Ce pennon, doña Maria, je le fais faire pour vous (2).

Et il appelle Inigo Ortez, un excellent chevalier ;

(1) Ce romance ne s'éloigne pas trop de la donnée historique sur laquelle on peut consulter Ayala (*Cronica*, t. I, p. 328). Le vieil historien, qui ne s'émeut guère, parle avec émotion de la pauvre reine : « Et cette reine, dit-il, doña Blanca, était du lignage du roi de France, de la fleur de lis de Bourbon qui ont pour armes un écu avec des fleurs de lis, comme le roi de France, et une bande de gueules dans l'écu. Et elle était âgée de vingt-cinq ans quand elle mourut, et elle était blanche et rose et de bonne grâce et de bon entendement, et elle disait chaque jour ses heures très-dévotement, et elle souffrait grande pénitence dans les prisons où elle fut et supporta tout avec patience. » Suivant Ayala, un berger prédit à Pédro le Cruel que le mal qu'il faisait à la reine serait chèrement expié. Le châtiment se fit attendre sept ans. Il fut représenté par Du Guesclin.

(2) C'est don Pedro qui parle. Il avait du vivant de Blanche épousé aussi doña Juana de Castro.

il lui dit d'aller à Medina, pour donner fin à l'œuvre. Inigo lui répond : — Je ne ferai pas cela. Qui tue sa dame outrage son seigneur. — Le roi irrité se retira dans sa chambre et confia l'affaire à un massier. Celui-ci vint à la reine et la trouva en oraison. Quand elle vit le massier, elle vit sa triste fin. Cet homme lui dit : — Madame, le roi m'envoie ici pour que vous mettiez votre âme en ordre à l'égard de celui qui l'a créée, car votre heure est arrivée et je ne la puis retarder. — Ami, dit la reine, je vous pardonne ma mort; si le roi mon seigneur l'ordonne, faites sa volonté. Que l'on me permette de me confesser, sinon je demande pardon à Dieu. — Ses larmes et ses plaintes attendrirent le massier; d'une voix faible et en tremblant elle commença à parler ainsi : — O France, ma noble terre, ô mon sang de Bourbon! Aujourd'hui j'accomplis dix sept ans, j'entre dans ma dix-huitième année. Le roi ne m'a pas aimée; je m'en vais avec les vierges. Castille, dis, que t'ai-je fait? je ne t'ai pas fait trahison. Les couronnes que tu m'as données sont de sang et de soupirs. J'en trouverai une dans le ciel qui sera de plus de valeur. — Quand elle eut dit ces paroles, le massier la frappa. La cervelle fut par morceaux semée parmi la salle.

ROMANCE DU ROI DON JUAN II ET DE GRENADE (1)

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 250.)


BENAMAR, Abenamar, more de la Morerie, quels sont ces châteaux qui sont si hauts et si brillants? — L'un est l'Alhambra, seigneur, l'autre est la mosquée, les autres sont les Alixares, travaillés à merveille. Le More qui les bâtit gagnait cent doubles par jour. Le reste c'est Grenade, Grenade illustrée par tant de chevaliers et par tant d'arbalétriers. — Alors parla le roi don Juan ; vous écouterez ce qu'il dit : — Grenade, si tu le voulais, je me marierais avec toi, je te donnerais en arrhes et en dot et Cordoue et Séville et Xérès de la Frontera, Grenade, et si tu veux plus encore, je te donnerai beaucoup plus. — Alors parla Grenade et elle répondit au bon roi : — Je suis mariée, roi don Juan, je suis mariée et non pas veuve ; le More qui me possède saura bien me défendre. — Alors parla le roi don Juan et il dit ces paroles : — Qu'on

(1) Le roi Juan II entra victorieusement dans le royaume de Grenade, mais non dans sa capitale. D'après la chronique si intéressante d'Alvaro de Luna, pendant que l'on faisait le siége de cette ville, le roi fut averti d'un complot tramé surtout contre Alvaro son favori et se décida à lever le siége. (*Cronica del condestable don Alvaro de Luna.* Titulo XXXIX.) Chateaubriand a imité le romance qu'on vient de lire dans le *Dernier Abencerage.*

approche mes lombardes (1) doña Sancha et doña Elvira. Nous tirerons en haut pour atteindre en bas. — Le combat était si fort qu'il causait grande frayeur. Les Mores du boulevard avec de terribles cris travaillaient à se défendre, mais ne pouvaient le faire. Le roi more qui vit cela promptement se rendit et envoya trois charges d'or au bon roi. Il lui promit d'être son vassal et de lui payer une redevance. Les Castillans furent contents à merveille et par où il était venu chacun s'en retourna.

(1) *Lombardas.* Il en est de même question dans le *Victorial;* c'étaient des bombardes plutôt que des escopettes, comme le croit M. Damas Hinard.

ROMANCE
DE DON ENRIQUE DE GUZMAN [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 256.)



ONNEZ-MOI des nouvelles, chevaliers, veuillez me donner des nouvelles de ce comte de Niebla, don Enrique de Guzman, qui fait la guerre aux Mores et a assiégé Gibraltar. Je vois aujourd'hui des habits de deuil à ma cour, hier je voyais de grandes fêtes. Ou l'infant est mort, ou quelqu'un de mon sang, ou don Alvaro de Luna, le grand maître et connétable (2). — L'infant n'est pas mort, mais un grand est mort, vous vous en apercevrez bientôt en voyant les Mores vous redouter si peu; il était le seul qu'ils craignissent et n'osaient piller. C'est le bon comte de Niebla, qui s'est noyé dans la mer, et qui, pour secourir les siens, ne voulut pas se sauver. Il fit retourner vers eux la barque qui l'em-

(1) C'est au mois d'août 1436 que le comte de Niebla, surpris par le flux et parvenu à s'échapper sur une barque, retourna vers ses soldats qui périssaient dans les flots et mourut avec eux. Juan de Mena a raconté dans son *Labyrinthe* cette fin héroïque, dont le récit forme le plus bel épisode de son poëme. Nous avons donné la traduction de ce beau passage dans la *Cour littéraire de D. Juan II*, t. II, p. 93 et suiv. Notre romance a été remanié et c'est ce remaniement dont M. Damas Hinard a donné la traduction, *Romancero*, t I, p. 215.

(2) L'illustre favori que Juan II finit par faire décapiter.

portait pour venir en aide à un chevalier qui était sur le point de se noyer. La mer était si haute qu'il ne put échapper, et cela quand il avait presque pris la forteresse de Gibraltar. Toutes les dames le pleurent, tous les galants aussi, et les hommes de guerre, car c'était un brave capitaine ; les ducs et les comtes le pleurent, car il faisait honneur à tous. — Oh ! quelles tristes nouvelles vous m'apportez, chevaliers ! Que tout le monde se revête de deuil (1), que l'on ne fasse plus de fêtes. Qu'un messager parte sur-le-champ et aille trouver son fils don Juan. Je le veux confirmer dans les biens de son père, je veux les augmenter encore et dorénavant le fais duc de Medina-Sidonia. Le fils d'un tel père ne peut être trop récompensé.

(1) *Jerga*, étoffe grossière.

ROMANCE DE SAYAVEDRA [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 319.)



IVIERE verte, rivière verte teinte de sang rouge, entre toi et Sierra Bermeja (2) mourut grande chevalerie. Là moururent des ducs, des comtes, des seigneurs de grande vaillance, là mourut Urdiales, homme de valeur et de renom.

Sayavedra va fuyant et gravissant un côteau; derrière lui courait un renégat, qui bien le connaissait; avec de grands cris il lui disait : — Rends-toi, rends-toi, Sayavedra, car je te reconnais bien. Je t'ai vu jouer aux cannes sur la place de Séville, j'ai bien connu tes parents et ta femme doña Elvira; sept ans je fus ton prisonnier, et tu m'as fait passer une vie dure; à présent tu seras le mien, ou il m'en coûtera la vie.

Sayavedra, en l'entendant, comme un lion se retourna. Le More lui décocha une flèche, et monta derrière lui. Sayavedra avec son épée rudement le frappa. Le More tomba tué par cette grande blessure. Plus de mille Mores, qui étaient

(1) On a deux versions de ce romance. Dans l'une, la plus ancienne sans doute, il n'est parlé que de la mort de Sayavedra. Perez de Hita a parlé dans son livre *Les Guerres civiles de Grenade*, cap. XVII, de la mort de ce personnage.

(2) La Sierra Bermeja, la montagne rouge, est dans l'Andalousie.

là, entourèrent Sayavedra, et dans leur fureur contre lui ils le mirent en pièces. Pendant ce temps, il se livrait un grand combat à Don Alonzo; ils lui avaient tué son cheval, il s'en servait comme d'un rempart, et, adossé à un grand rocher, avec valeur il se défendait. Il a tué bien des Mores, mais cela lui sert peu, ses ennemis l'attaquent en foule et lui font de grandes blessures ; pareillement le comte de Urena était cruellement blessé, il sortit de la bataille conduit par un guide qui connaissait bien le chemin pour sortir de la montagne. Il laisse morts beaucoup de Sarrasins par sa grande vaillance, mais quelques Mores se mettent à poursuivre le bon comte. Don Alonzo resta mort, gagnant une nouvelle vie, et par ses exploits et sa valeur acquérant un renom immortel.

ROMANCE
DU ROI CHICO ET DE REDUAN [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 336.)

Reduan (2), qu'il t'en souvienne, tu m'as donné ta parole de me livrer Jaen en une nuit. Reduan, si tu accomplis ta promesse, je te récompenserai au double ; mais si tu ne la tiens pas, je te bannirai de Grenade et t'enverrai sur une frontière où tu seras loin de ta dame.

Reduan lui répondit sans changer de visage : — Si je l'ai dit, je ne me le rappelle plus, mais je tiendrai ma promesse. — Reduan demande mille hommes, le roi lui en donne cinq mille. Par cette porte d'Elvira sort une grande cavalcade; combien au noble More ! combien sur une ju-

(1) Ce romance et les trois précédents sont de ceux que les Espagnols appellent *Fronterizos* et qui sont relatifs aux guerres des chrétiens et des Mores sur les frontières ; nous en avons dit un mot dans notre introduction. Le roi que les Espagnols ont nommé le roi Chico (le roi petit) était Abn Abdalah ou Boabdil. C'est en 1482 qu'il faut placer l'action de ce romance semi-artistique et où se montre le coloris brillant dont ensuite ont abusé les poëtes qui ont composé des romances moresques.

(2) Deux personnages ont porté ce nom. Le premier vivait en 1407. Le second servait, non Boabdil, mais son oncle Abdalah el Zagal. (V. *Poesia popular de Mila*, p. 312.)

ment baie ! combien la lance au poing ! combien au bouclier blanc ! combien de marlotes (1) vertes, combien d'aljubas (2) écarlates ! combien de plumes et d'élégance ! combien de manteaux pourpres ! combien de brodequins gris ! que de rubans aux couleurs variées ! que d'éperons d'or, que d'étriers d'argent !

C'est une troupe valeureuse et experte pour la bataille ; au milieu d'elle va le roi Chico de Grenade. Les dames moresques le regardent des tours de l'Alhambra. La reine moresque, sa mère, de cette manière lui parla :— Alla te garde, mon fils ; que Mahomet te protége et te ramène de Jaen, libre, sain et glorieux, et qu'il te donne paix avec ton oncle le seigneur de Guadix et de Baxa.

(1) Marlota, espèce de caban.
(2) Aljuba, sorte de casaque.

ROMANCE
DE FRANÇOIS Ier PRISONNIER [1]

ROMANCE CATALAN

(*Cansons de la terra*, t. IV, p. 161.)

Le roi de France est parti un lundi au matin; il est parti pour prendre l'Espagne, et les Espagnols l'ont pris. Ils l'ont mis dans une prison très-obscure, où l'on ne sait quand il fait jour et quand il fait nuit, sinon par une fenêtre qui donne sur le chemin de Paris. Il met la tête à la fenêtre, il voit venir un voyageur : — Voyageur, bon voyageur, en France que dit-on de moi? — A Paris et en France, on dit : Notre roi est mort ou pris (2).

(1) Ce romance, qui a été publié pour la première fois en catalan par M. Milá y Fontanals (*Observaciones sobre la poesia popular*, p. 142), semble d'origine française. M. de la Villemarqué a bien voulu m'en communiquer une version recueillie par lui dans la partie de la Bretagne où l'on parle gallo. M. Leroux de Lincy en a donné une autre rédaction dans ses *Chants historiques français* (t. II, p. 192.)

Dans le département du Nord M. Favier en a découvert deux variantes, dans l'une desquelles il s'agit d'un roi Louis, au lieu de François Ier, et où Maestrick a remplacé Madrid. Je les ai données toutes deux à la suite d'une rédaction en patois béarnais dans les chants populaires de la vallée d'Ossau (*Romania*, 1874, p. 92).

(2) Nostre rey ez mort o pris.

Dans tout le romance comme dans toutes les versions françaises l'assonance est en i et c'est pour conserver cette asso-

— Voyageur, retourne en France; tu y porteras de mes nouvelles, tu diras à mon épouse qu'elle vienne me tirer d'ici; s'il n'y a pas d'argent en France, que l'on aille à Saint-Denis, qu'on vende la courte-pointe d'or (1), qu'on vende la fleur de lis, et s'il n'y a point assez d'argent en bourse, que l'on aille à Saint-Patrice.

nance d'origine étrangère que le poëte a dit *pris* au lieu de *près*, qui est la forme catalane.

Son rey qu'ey mourt ou pris,

dit le chant béarnais.

(1) Que venguin la contxa d'or

Telle est la leçon donnée dans les *Cansons de la terra*. Milá y Fontanals dit *concha*, et croit que ce mot signifie la courte-pointe du lit royal. Il n'est question de la concha de Saint-Denis et de Saint-Patrice que dans le texte catalan.





ROMANCES CARLOVINGIENS

ROMANCE DU MORE CALAINOS [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 386.)



CALAINOS monte à cheval à l'ombre d'un olivier, il a le pied dans l'étrier et chevauche avec grâce. Il regardait Sansueña (2), le faubourg avec la ville, pour voir s'il apercevrait quelque More à qui il pourrait s'adresser. La belle infante Sevilla se dirigeait vers le palais, il vit un vieux More qui

(1) *Este no vale las coplas de Calainos* est un proverbe qui, s'il ne fait pas grand éloge des vers de notre romance, prouve au moins qu'il était très-populaire, très-répandu. Cette popularité s'est continuée jusqu'à nos jours. V. Milá, *Poesia heroico popular*, p. 357.

Le proverbe du reste est injuste. Le romance de Calainos est, suivant Duran (*Romancero general*, t. I, p. 246), un des meilleurs de son espèce. La narration en est intéressante et animée. On retrouve le même sujet dans un poëme italien imprimé au commencement du XVIe siècle : *Gran guerra e rotta dello scapigliato.*

(2) *Sansueña*, Saragosse.

d'ordinaire la gardait. Calainos s'approcha de lui et lui adressa ces paroles avec courtoisie : — Qu'Allah te donne longue vie ; moi, je te prie de me montrer le palais où réside ma vie, celle dont je suis l'esclave, et pour qui je souffre tant, que pour l'amour d'elle je crois que je perdrai la vie. Mais si pour elle je la perds, point ne la regarderai comme perdue, car qui meurt pour cette dame, vit vraiment quoique mort. Mais pour que tu me comprennes, More, celle dont je te parle est la plus belle dame de toute la Morerie ; sache qu'on l'appelle la grande infante Sevilla. — Les propos qu'ils tenaient Sevilla les entendait elle-même ; elle se mit à une fenêtre, belle à merveille avec de beaux atours, les plus beaux qu'elle avait. Elle était si belle qu'elle n'avait pas sa pareille. Calainos qui l'aperçut, de cette sorte lui parla : — Je vous apporte des lettres, madame, d'un seigneur que je servais ; je crois que c'est le roi votre père, car Almanzor on l'appelle. Descendez de la fenêtre pour recevoir le message. — Sevilla, entendant cela, aussitôt descendit. Calainos mit pied à terre, afin de lui faire la révérence. La dame quand elle vit cela, de cette sorte lui parla : — Qui êtes-vous, chevalier, que mon père envoie ici ? — Je suis Calainos, Madame, Calainos d'Arabie, seigneur des Montesclaros et de Constantina l'unie ; je lève de grands tributs sur les terres du Turc et le Prete Jean des Indes m'en envoie toujours aussi. Le Soudan de Babylone est à mes ordres, les rois et les princes mores m'appellent seigneur, sauf le roi votre père, au service duquel j'étais, non que j'en eusse besoin,

mais parce que j'avais appris qu'il avait une fille qu'on appelait Sevilla, qui est la plus belle femme qu'on puisse trouver parmi les Mores. Pour vous je l'ai servi cinq ans, sans solde et sans paiement ; il ne m'en donna pas, et point ne lui en demandais. Par amour pour vous, Sevilla, j'ai passé la mer salée ; il faut que je perde la vie ou que vous soyez ma dame. — Quand Sevilla entendit cela, cette réponse elle lui donna : — Calainos, Calainos, je ne sais rien de tout cela, car j'ai été élevée par sept gouvernantes, six moresques et une chrétienne ; les moresques me donnaient du lait, l'autre me donnait des conseils et montrait bien qu'elle était chrétienne ; elle m'a donné de bons avis, que je me rappelle encore bien ; elle m'a dit de ne jamais être la dame de quelqu'un avant d'en avoir reçu une dot et des arrhes. — Entendant cela, Calainos répondit de cette manière : — Vous pouvez demander, madame, on ne vous refusera rien ; si vous voulez des châteaux forts, des cités en terre ferme, si vous voulez de l'argent et de l'or, ou de l'argent monnayé. — Sevilla, qui ne tenait pas à cela, lui répondit que s'il la voulait avoir pour dame, il devait aller à Paris, qui est au milieu de la France, et lui rapporter trois têtes qu'elle lui désignerait, et que s'il faisait cette chose, elle serait sa dame. Calainos, quand il apprit ce qu'elle lui demandait, fut tout joyeux, encore qu'il s'étonnât qu'on lui laissât les villes et les châteaux qu'il offrait, pour lui demander trois têtes qui ne lui coûteraient rien, et il dit qu'on les lui indiquât. Aussitôt l'infante Sevilla commença à les nom-

mer; l'une est celle de Roland, l'autre est celle d'Olivier, la troisième est du preux Renaud de Montauban. Ayant ainsi appris quels hommes il avait à chercher, Calainos prit congé avec un courtois discours. — Que Votre Altesse me donne sa main, je veux la baiser et qu'elle engage sa foi de se marier avec moi quand j'apporterai les têtes que vous m'avez demandées. — Cela me plaît, répondit-elle, et j'accepte de grand cœur. — Alors ils se prirent les mains et se donnèrent parole que ni l'un ni l'autre ne se pourrait marier, jusqu'à ce que le brave Calainos revînt de son voyage, et que s'il survenait autre chose, il l'en ferait aviser. Alors part Calainos, il part et s'en va. Il fait broder ses pennons et mettre sur tous des armoiries. Ils sont couverts de riches lunes de couleur de sang. Calainos est en route pour chercher les Français. Il marche par journées régulières et arrive à Paris. A la garde de Paris se trouve Jean de Latran. Là, levant son étendard, il dit ces mots : — Que les trompettes sonnent comme quand on monte à cheval, pour que m'entendent les douze pairs qui sont dans Paris.

L'empereur, ce jour-là, était sorti pour chasser. Avec lui allait Olivier, avec lui allait Roland, avec lui allait le preux Renaud de Montauban et aussi Dardin d'Ardenne et le bon vieux don Bertran et Gaston et Claros, avec le romain Final. Là était aussi Baudouin et Urgel (Ogier) sans égal pour la force, et encore Guarinos, l'amiral de la mer. L'empereur entre eux commença à parler : — Ecoutez mes chevaliers : qui

sonne le boute-selle ? — Ils écoutaient et ils virent passer un More ; il est armé à la moresque. Ils l'appelèrent et dès qu'il se fut approché, l'empereur commença à l'interroger : — Dis, où vas-tu, More ? Comment as-tu osé entrer en France ? Tu as une grande audace de venir jusqu'à Paris ! — Quand le More entendit cela, de cette manière il répondit : — Je vais chercher l'empereur de France la gentille, j'ai pour lui un message d'un More très illustre, à qui je sers de trompette et que j'ai pour capitaine. — L'empereur à ces paroles lui demanda ce qu'il voulait et pourquoi il le cherchait. Il lui dit qu'il était Charles, l'empereur de France la gentille. Quand le More sut cela, il commença à parler : — Seigneur, sache Ton Altesse et ta couronne impériale que le More Calainos, mon maître, m'envoie ici pour te défier ainsi que les douze pairs. Qu'ils sortent, lance pour lance, pour combattre contre lui. Seigneur, tu vois là son enseigne, près de laquelle il les attend. Que Ton Altesse me pardonne, je vais lui porter une réponse. — Quand le More fut parti, l'empereur s'exprima ainsi : — Quand j'étais jeune et que j'avais l'habitude des armes, aucun More n'eût été assez outrecuidant pour se montrer en France ; mais à présent que je suis vieux, jusqu'à Paris je les vois arriver (1). Ce n'est pas ma faute à moi seul, mais c'est la faute d'Olivier et de Roland, la faute des douze pairs et de tous ceux qui sont ici. Pour Dieu ! qu'on me

(1) Est-ce que M. de Bornier ne se serait pas rappelé ce passage ? devrait-il à notre romance une des plus belles scènes de la *Fille de Roland* ?

cherche Roland, afin qu'il aille combattre ce More d'avant-garde et lui fasse vider les lieux. Qu'il l'amène mort ou prisonnier, pour qu'il se souvienne comme quoi il est venu à Paris me défier. — Roland, quand il ouït cela, se mit à répondre : — Il est inutile, seigneur, de m'envoyer combattre ; vous avez des chevaliers que vous pouvez envoyer ; quand ils sont près des dames, ils savent bien se vanter que, deux mille Mores vinssent-ils, un seul les attendrait, et quand ils sont dans la bataille, je les vois se mettre en arrière. — Tous les douze pairs se turent, excepté le plus jeune qui s'appelait Baudouin et qui était de grand courage. Les paroles qu'il dit étaient rudes.

— Je suis fort surpris, seigneur Roland, que vous déshonoriez tous les douze pairs, vous qui les devriez honorer. Si vous n'étiez mon oncle, avec vous je m'irais battre, parce que parmi les douze vous n'en pouvez nommer aucun qui ne sache faire une vérité de ce que dit sa bouche. — Le paladin Roland se leva avec colère. Baudouin qui vit cela, se leva de son côté, et l'empereur se mit entre eux pour les apaiser. Baudouin appela ses gens et envoya chercher des armes. L'empereur le pria de lui faire un plaisir, de ne pas aller combattre, parce que le More était valeureux et le pourrait maltraiter. Il dit que Baudouin avait bien du cœur, mais que les forces pourraient lui manquer, le More étant habile aux armes et habitué à combattre. Baudouin à ces paroles commença à s'irriter et dit à l'empereur de lui donner la permission, et que si point ne la lui donnait, il la prendrait. Lorsque l'empereur vit qu'il ne pouvait l'arrêter,

quand les armes arrivèrent, lui-même l'aida à s'armer et lui donna licence pour aller combattre le More. Voilà que part Baudouin, il part et il s'en va, il arrive au rempart où Calainos se tient. Calainos qui le vit commença à lui parler: — Soyez le bien venu, petit Français de France la gentille, si vous voulez vivre avec moi, pour page je vous veux prendre. — Baudouin qui entendit cela, telle réponse lui donna : — Calainos, Calainos, vous ne devriez pas parler ainsi ; avant que d'ici je ne m'en aille, je prétends vous montrer que vous serez mort avant que je ne devienne votre page. — Quand le More ouït cela, il répliqua ainsi : — Retourne, petit Français à Paris cette ville ; si tu insistes de la sorte, il t'en coûtera cher, ce qui tombe en mes mains ne s'en peut plus tirer. — Le jouvencel, à ces mots, se remit à le défier, lui disant de se préparer au combat, que l'un d'eux devait mourir. Quand le More vit le jeune homme le provoquer ainsi, il lui dit : — Viens donc, chrétien, viens donc m'attaquer, et avant de t'en aller d'ici, tu reconnaîtras combien il eût mieux valu pour toi ne pas combattre avec moi. — Ils s'attaquent tous deux si rudement que c'est effrayant à voir. A la première rencontre le jouvenceau reste à terre. Le More voyant cela mit pied à terre et tira un cimeterre, très-riche pour l'achever; mais, avant de le faire, il lui demanda comment il s'appelait et s'il était des douze pairs. Le jeune homme lui répondit la vérité ; qu'il se nommait Baudouin et qu'il était neveu de don Roland. Lorsque le More apprit cela, il commença à parler : — Pour être si jeune d'âge et de valeur si grande, je te

veux donner la vie et ne te point tuer; mais je te veux garder prisonnier, pour que te viennent chercher ton cousin Olivier, ou ton oncle don Roland, ou le preux Renaud de Montauban, car c'est pour les combattre que j'ai fait ce voyage.

Don Roland où il était ne cessait de soupirer, voyant que le More avait vaincu Baudouin. Sans rien dire à personne, don Roland partit pour aller au rempart et y tuer le More. Celui-ci, quand il le vit, aussitôt lui demanda qui il était, comment il s'appelait et s'il était des douze pairs. — Don Roland à cette question répondit très en colère : — Une réponse, chien de More, tu ne l'auras pas de moi ; il faut que je te fasse lâcher celui que tu tiens. Dépêche-toi, More, et sois prêt à te défendre.

Ils s'attaquent l'un l'autre avec un grand courage, ils se donnent trois assauts, et le More tombe. Roland, le voyant renversé, mit aussitôt pied à terre ; il prit le More par la barbe et lui parla de cette façon : — Dis-moi, traître de More, et ne cherche pas à me tromper, comment as-tu été assez hardi pour venir en France, pour défier le bon vieil empereur et les Douze ? Quel diable t'a poussé à venir jusqu'à Paris ? — Le More, entendant cela, telle réponse lui donna : — J'ai une captive moresque, femme d'un très-grand lignage, je la requis d'amour, et elle me demanda de lui apporter trois têtes de Paris, cette ville ; elle promit si je les lui apportais, avec moi de se marier. L'une est celle d'Olivier, l'autre de don Roland, la troisième du preux Renaud de Montauban.—Don Roland, entendant cela, ainsi se mit à lui parler : — Femme, qui

telle chose te demandait, certes te voulait du mal, car ce ne sont là têtes que tu puisses couper. — Et pour qu'un autre se gardât de défier les Douze et de les venir chercher, il mit la main à son estoc et lui sépara la tête des épaules ; puis il la prit et la porta à l'empereur. Les Douze, quand ils virent cela, prirent un singulier plaisir à regarder le Sarrasin mort et lui firent déshonneur. Roland alla à Baudouin et le délivra lui-même. Ainsi mourut Calainos en France la gentille par les mains du preux et bon paladin Roland.

ROMANCES DU COMTE ALMÉRIQUE [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. tit. 414.)

I



Du soudan de Babylone, de celui-là je veux parler : que Dieu lui donne mauvaise vie et plus mauvaise fin encore ! Il arme galères, navires, ils partent soixante mille pour aller combattre Narbonne la gentille. Ils vont jeter les ancres au port de Saint-Gile, ils font le comte prisonnier, le comte. Benalmenique. Le descendant d'une tour, ils le mettent à cheval sur un roussin et lui donnent la queue pour bride, afin de lui faire affront. Cent coups ils donnent au comte et autant au roussin, au roussin pour qu'il marche, au comte pour le soumettre. La comtesse,

(1) M. Milá y Fontanals (*Poesia heroico popular*, p. 358) pense qu'il s'agit dans ces deux romances du vicomte Aymeri de Narbonne, qu'on donne pour père à Guillaume d'Orange et dont la mort forme une des branches du cycle de ce personnage. La manière défectueuse dont le nom est écrit : Benalmenique, Benalmerique ne semble nullement contrarier cette opinion, comme le dit M. Milá, il n'est pas bien extraordinaire que les romances aient défiguré un nom qne les documents historiques rendent par Almanricus, Amanricus. Le second romance s'éloigne tout à fait du poëme français, il ne semble fondé sur aucune tradition connue.

dès qu'elle le vit, sortit pour aller au-devant de lui. — Cela me navre, seigneur comte, de vous voir en tel état. Je donnerais pour vous, comte, soixante mille doublons ; et, si cela ne suffit pas, Narbonne la gentille ; si cela ne suffit pas, comte, les trois filles que j'ai mises au monde, bon comte, vous les avez eues de moi. Et si cela ne suffit pas, seigneur comte, me voici moi-même. — Mille grâces, comtesse, pour votre bon parler. Pour moi ne donnez, madame, pas même un maravédis. J'ai des blessures mortelles, d'elles je ne puis guérir. Adieu, adieu, comtesse, on m'ordonne de partir d'ici. — Allez avec Dieu, comte, et, avec la grâce de saint Gile, Dieu vous fasse rencontrer le paladin Roland.

II

(*Primavera y Flor de romances*, p. 415.)

Il dort le roi Almanzor, et d'un si doux sommeil que les sept rois mores ne l'osent réveiller. Bobalias le réveilla, Bobalias l'infant : — Si vous dormez, mon oncle, si vous dormez, réveillez-vous. Faites-moi donner les échelles qui furent au roi mon père et donnez-moi les sept mulets qui avaient à les porter, et donnez-moi les sept Mores qui avaient à les dresser, car mes amours pour la comtesse, je ne les puis oublier. — Vous avez de mauvaises habitudes, mon neveu, et ne pouvez vous en défaire. Le meilleur sommeil que j'ai dormi, vous venez tout à coup le troubler. — On lui donna les échelles qui furent

au roi son père, on lui donna les sept mulets qui avaient à les porter, on lui donna les sept Mores qui avaient à les dresser. Aux murs de la comtesse, ils furent les placer: là, au pied d'une tour, et vite ils sont en haut. Dans les bras du comte Almenrique ils vont saisir la comtesse et avec elle ils s'en sont allés.

ROMANCE DE GAIFEROS [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II. p. 229.)



AIFEROS est assis dans le palais royal, il est assis devant le tablero pour jouer au trictrac, il tient les dés à la main pour les jeter, quand entre dans la salle l'empereur Charles ; en le voyant jouer ainsi, il commença à

(1) Tous nos lecteurs se rappelleront comment don Quichotte intervint dans la représentation que maître Pierre donnait avec ses marionnettes, représentation dont le sujet même était la mise en action de ce romance. C'est peut-être cet amusant souvenir qui nous a décidé à traduire ce morceau, qui, par ses dimensions, peut être considéré comme une petite chanson de geste. Gaiferos est encore le héros de trois autres romances anciens. Dans le premier, le poëte montre la mère de Gaiferos adressant à son fils des paroles qui le font pleurer : « Dieu te donne barbe au menton et fasse de toi un preux. Dieu te donne bonheur dans les armes comme au paladin Roland, pour que tu venges la mort de ton père. On l'a tué par trahison pour épouser ta mère. On m'a fait de belles noces auxquelles Dieu n'eut point de part... » Ces paroles ont été entendues par le beau-père de Gaiferos, qui, furieux, ordonne à ses écuyers de s'emparer de l'enfant et de le tuer. Ceux-ci ne purent se résoudre à commettre ce crime et laissèrent échapper Gaiferos, qui se réfugia chez son oncle. Le second romance nous raconte comment Gaiferos, déguisé en pèlerin, se présente chez sa mère qui le croyait mort, et abat la tête de son persécuteur ; le troisième, beaucoup plus court, est sans liaison avec les deux premiers et avec celui que nous avons traduit. M. Milá y Fontanals pense que le personnage de Gaiferos est le *riche duc Gaifiers* de la chanson de Roland, le Gaiferus de Turpin et le Waifre des historiens modernes. Toutefois les exploits que lui prêtent les trouvères espagnols ne sont pas attribués

le regarder, puis il lui adressa des paroles pleines de souci : — Si vous étiez aussi disposé, Gaïferos, à prendre les armes que vous l'êtes à prendre les dés et à jouer au trictrac, votre épouse, que les Mores tiennent prisonnière, vous iriez la chercher. Cela me peine fort, car elle est ma fille ; elle fut beaucoup demandée et elle ne voulut prendre personne. Puisqu'elle vous a épousé par amour, l'amour devrait la délivrer. Si elle eût épousé un autre que vous, elle ne serait pas en captivité. Gaïferos entendant cela, et plein de dépit, se leva de table et ne voulut plus jouer; il prit le tablero (1) en ses mains, comme pour le jeter par terre ; ce qu'il eût fait, si celui avec qui il jouait n'eût pas été un personnage

par les poëtes français à son homonyme. Ils font souvenir pourtant de la situation de la belle Aye d'Avignon, tenue renfermée par le sarrasin Ganor dans une tour d'où elle aperçoit son mari Gainier. M. Milá, qui fait cette remarque, rapproche les paroles d'Aye de celles de Melisenda :

Vos sodoiers de France qui m'avez trepassée
Parlez un peu à moi, car de France sui née,
Si me dites nouvelles de la douce contrée...

M. Milá fait encore observer que dans le poëme de Walter d'Aquitaine, dont le nom n'est pas sans affinité avec celui de Waïfre et de Gaiferos, on trouve le récit d'une fuite du héros et de l'héroïne qui a quelque ressemblance avec celle de Gaiferos et de Melisenda. Ce dernier nom semble d'origine française au critique espagnol, il lui paraît pouvoir être une transformation du nom de Bellissent, une des filles de Charlemagne. (*Poesia heroico popular*, p. 344 et suiv.) Les Portugais ont, mais plus abrégé, le romance que nous avons traduit. Il a été publié pour la première fois par Almeida Garrett, il se trouve aussi dans le *Romanceiro* de Braga, p. 94.

(1) Le jeu de las Tablas, appelé autrefois en France le jeu des Tables, était le trictrac, suivant Legrand d'Aussy; nous avons conservé le nom espagnol *tablero* au meuble sur lequel il se joue.

de haut lignage : c'était Guarinos (1), amiral de la mer. Gaïferos jette des cris qui s'élèvent jusqu'au ciel ; il s'en va, demandant où est son oncle don Roland. Il le trouva dans la cour qui s'apprêtait à monter à cheval. Avec lui étaient Olivier et Durandart le galant, et beaucoup d'autres chevaliers, parmi lesquels plusieurs des douze pairs. Gaïferos, en le voyant, commença à lui parler : — Au nom de Dieu, je vous prie, mon oncle, au nom de Dieu je viens vous prier que vous veuillez me prêter vos armes et votre cheval; car mon oncle l'empereur m'a fort mal traité, disant que je suis bon pour jouer et non pour prendre les armes. Vous savez bien, vous mon oncle, vous savez bien la vérité, que puisque j'ai été à la recherche de ma femme, on ne peut pas m'accuser. Trois ans j'ai couru, malheureux, par monts et par vaux; mangeant la chair crue, buvant le sang rouge, traînant mes pieds déchaussés et les ongles sanglants. Je ne pus jamais la trouver, malgré toutes mes recherches ; à présent, je sais qu'elle est à Sansueña, à Sansueña (2), cette ville. Vous savez que je suis sans cheval et que je suis sans armes aussi ; vous savez que les a Montesinos (3) qui est allé festoyer là-bas dans le royaume de Hongrie et joûter dans les tournois ; donc, sans armes et sans cheval, je ne puis déli-

(1) Voir sur ce personnage page 109.

(2) Sansueña signifie Saxe dans certains romances. Ici il est pour Saragosse.

(3) Ce personnage resté connu grâce au bon chevalier de la Manche (Voyez *Don Quichotte*, ch. XXII et XXIII de la seconde partie) est lui-même le héros de plusieurs romances et figure dans celui de Durandart que nous avons traduit.

vrer ma femme, et pour cela, je vous prie, mon oncle, que vous me prêtiez les vôtres. — Don Roland, entendant cela, répondit de cette manière : — Taisez-vous, neveu Gaïferos, ne parlez pas ainsi; il y a sept ans que votre femme est en captivité, je vous ai toujours vu un cheval et des armes également, et maintenant que vous n'en avez plus, vous voulez la chercher. J'ai fait un serment là-bas, à Saint-Jean de Latran, de ne prêter mes armes à personne, pour qu'on ne me les rende pas lâches. Mon cheval est bien dressé, je ne voudrais pas qu'on le gâtât. — Gaïferos, qui entendit cela, tira son épée, et avec une voix fort irritée, commença à parler : — On voit bien, don Roland, que vous m'avez toujours voulu du mal; si un autre m'eût dit cela, je lui aurais montré si je suis couard; et je ne vous charge pas de me venger de celui qui m'outrage ; si vous n'étiez pas mon oncle, je voudrais me battre avec vous. — Les grands qui étaient là se sont interposés entre eux. Don Roland lui répond de cette manière : — On voit bien, don Gaïferos, que vous êtes de peu d'âge, vous avez bien entendu un proverbe que vous savez être vrai, qui dit que celui qui aime bien de même châtie. Si vous étiez un mauvais chevalier, je ne vous eusse point parlé de cette sorte; mais parce que je sais que vous êtes bon, je veux vous castoyer; mes armes et mon cheval, je ne vous les veux refuser, et, si vous voulez compagnie, je suis prêt à vous accompagner. — Merci, dit Gaïfaros de cette bonne grâce; je veux m'en aller tout seul, tout seul pour délivrer ma femme. Personne ne dira qu'il m'a vu être lâche. — Incontinent,

don Roland ordonne de préparer les armes, il harnache le cheval pour qu'il soit mieux harnaché, lui-même lui apporte les armes et lui aide à s'armer. Aussitôt Gaïferos monte à cheval avec peine et souci. Cela attriste don Roland et aussi les douze pairs, et davantage encore l'empereur, de le voir s'en aller seul; à l'instant où il sortait du grand palais royal, don Roland l'appela d'une voix affectueuse : — Attendez un peu, mon neveu; puisque vous voulez vous en aller seul, laissez-moi votre épée, prenez la mienne, et quand même viendraient deux mille Mores, ne tournez jamais la tête. Rendez la bride au cheval, et qu'il fasse à sa volonté, car s'il en est ainsi, il saura vous aider; et s'il y a moyen, vous sortir de danger. — Gaïferos lui donne son épée et prend celle de don Roland pique le cheval de ses éperons et sort de la ville. Don Bertran, qui le vit s'en aller, commença à lui parler : — Revenez ici, fils Gaïferos, puisque vous me regardez comme votre père, pour qu'au moins vous voie la comtesse, votre mère, ce sera pour elle une consolation, car elle pousse de bien tristes plaintes, et elle vous donnera les chevaliers dont vous aurez besoin. — Consolez-la, vous mon oncle, veuillez la consoler, qu'elle se rappelle qu'elle me perdit quand j'étais tout petit et de peu d'âge (1); qu'elle se souvienne que depuis lors elle ne m'a jamais revu. Vous savez que parmi les douze pairs courent de mauvais vouloirs, ils ne diraient pas que je reviens à votre prière, mais que je reviens

(1) Nous avons dit tout à l'heure en parlant du premier romance de Gaiferos comment il fut arraché à sa mère.

par couardise; et point ne reviendrai en France que je n'y ramène Melisenda.

Don Bertran, l'entendant parler ainsi, tourna bride et rentra dans la ville.

Gaïferos dans le pays des Mores commence à cheminer; un voyage de quinze jours, il l'a fait en huit. Par les montagnes de Sansueña il s'en va très-irrité, les clameurs qu'il poussait arrivaient jusqu'au ciel, il allait maudissant le vin, il allait maudissant le pain, le pain que mangent les Mores, mais non celui de la chrétienté. Il allait maudissant la femme qui n'a qu'un fils, car si les ennemis le tuent, personne ne le vengera. Il allait maudissant le chevalier qui chevauche ans page, car si son éperon se détache, il n'a personne pour le lui chausser. Il allait maudissant l'arbre qui naît seul dans un champ, parce que tous les oiseaux du monde viennent y becquetter et qu'ils ne le laissent jouir ni d'une branche, ni d'une feuille (1). Proférant ces plaintes et d'autres encore, il arriva à Sansueña; c'était un vendredi et ce jour-là était une solennité chez les Mores. Le roi Almanzor va à la mosquée pour y prier avec tous ses chevaliers, autant qu'il en a pu amener. Gaïferos en arrivant à Sansueña, cette ville, regardait s'il voyait quelqu'un qu'il pût interroger : il vit un captif qui allait sur le chemin de ronde. Dès que Gaïferos le vit, il commença à lui parler :

— Dieu te garde, chrétien, et te mette en liberté;

(1) Tout ce passage se retrouve dans le romance de don Bertran, qui est le même personnage que celui dont parle ce romance.

ne refuse pas de m'apprendre ce que je voudrais savoir. Toi qui vis avec les Mores, si tu les as entendus parler, tu pourras m'apprendre s'il y a ici quelque chrétienne de haut lignage. — Le captif en l'entendant commença à pleurer : — J'ai tant de mes chagrins que je ne puis m'occuper de ceux des autres; tous les jours j'ai à m'occuper des chevaux du roi, et la nuit on me tient prisonnier dans une fosse profonde. Je sais pourtant qu'il y a ici beaucoup de captives chrétiennes de grand lignage, une surtout qui est française et que le roi Almanzor traite comme si elle était sa propre fille. Je sais que beaucoup de rois mores avec elle se voudraient marier. Allez par là, chevalier, tout devant par cette rue, et vous la verrez aux fenêtres du grand palais royal. — Il s'en va droit à la place, à la place la plus grande. Là étaient les palais que le roi habitait d'ordinaire. Gaïferos leva les yeux pour les regarder et il aperçut Melisenda à une grande fenêtre, avec d'autres dames chrétiennes qui étaient en captivité avec elle. Melisenda, qui le vit, commença à pleurer, non pas qu'elle reconnût son maintien ni son visage, mais parce que le voir avec ces armes blanches lui rappela les douze pairs, le palais de son père l'empereur, les joûtes, les fêtes, les tournois que jadis on donnait pour elle. D'une voix triste et plaintive elle se mit à l'appeler : — Pour Dieu, je vous prie, chevalier, que vous veuillez venir vers moi, que vous soyez More ou chrétien ; ne rejetez pas ma demande, j'ai à vous confier un soin dont on vous paiera largement. Chevalier, si vous vous en allez en France, informez-vous de don Gaïferos et dites-

lui que son épouse se recommande bien à lui et qu'il est temps qu'il s'en vienne la délivrer. S'il ne m'abandonne pas par peur de combattre contre les Mores, il doit avoir d'autres amours, qui m'ont fait oublier; car les absents pour les présents facilement on les oublie. Dites-lui de plus, chevalier, pour mieux prouver mon souvenir, que ses joûtes et ses tournois nous les avons appris ici, et si ce message il ne le recevait pas avec plaisir, remplissez-le près d'Olivier, remplissez-le près de Roland; transmettez-le à mon seigneur, à mon père l'empereur; vous lui direz comment je suis à Sansueña cette ville; que si je ne suis délivrée, on veut me faire ici Moresque. On veut que j'épouse un roi more, un roi d'au delà de la mer, et de sept autres rois mores on veut me couronner la reine. Ces rois me tourmentent tant, qu'enfin ils me rendront Moresque, mais l'amour de Gaïferos je ne puis ainsi l'oublier. — Gaïferos, qui l'entendit cette réponse lui donna : — Ne pleurez pas ainsi madame, de la sorte ne pleurez pas, car toute vos commissions vous les pouvez faire vous-même; puisque quand je me trouve en France, on m'appelle Gaïferos. Je suis l'Infant don Gaïferos le seigneur de Paris la grande, le cousin germain d'Olivier et le neveu de don Roland; et mon amour pour Melisenda est ce qui m'a conduit ici — Melisenda, qui entendit cela, le reconnut son parler; elle se retira de la fenêtre, courut l'escalier et sortit sur la place où elle l'avait vu Gaïferos qui la vit venir, vite la prit dans ses bras pour l'embrasser. Là était un chien de More pour garder les chrétiens; il poussa de tels cris, qu'il

urent monter jusqu'au ciel. Aux cris du More, n ordonne de fermer la ville. Gaïferos en fait sept ɔis le tour, il ne trouve pas par où s'échapper. Alors : roi Almanzor sort de la mosquée. Vous au- ez vu sonner les trompettes en grande hâte, ous auriez vu les chevaliers s'armer et sauter sur urs chevaux; tant de Mores s'arment, que c'est ose merveilleuse à voir. Melisenda, qui vit Gaï- ros dans un danger si grand, d'une voix douce : mit à lui parler. — Valeureux don Gaïferos, e vous découragez pas, les bons chevaliers se ontrent dans le danger. Si de celui-ci vous chappez, don Gaïferos, assez vous aurez à conter. h! plut au Dieu du ciel et à sainte Marie sa ère que votre cheval fût tel que celui de don oland!

Souvent je lui ai entendu dire, dans le palais de emperur, que s'il se trouvait dans quelque endroit ntouré par les Mores, il n'avait qu'à serrer la sangle, égager le poitrail, attaquer sans pitié des épe- ons, et que le cheval était forcé de sauter de l'autre ôté. — Gaïferos, dès qu'il ouït cela, met aussitôt ied à terre, il serre la sangle et dégage le poitrail; ans mettre le pied à l'étrier, il saute sur le cheval; a en croupe Melisenda, qui s'y était placée leste- ent. Elle tient son corps embrassé par la ceinture, attaque le cheval des éperons sans aucune itié. Les Mores venaient en courant sans s'ar- êter; les clameurs qu'ils poussent font bondir le heval. Quand les Mores furent autour de lui, aïferos rendit les reines, le cheval était léger et : transporta de l'autre côté (des remparts). Le roi lmanzor qui vit cela ordonna d'ouvrir la ville.

Sept bataillons de Mores le vont poursuivant. Gaïferos regardait de tous côtés, et dès qu'il vit que les Mores commençaient à l'entourer, se tournant vers Melisenda, il commença à lui parler : — Ne vous en affligez pas, Madame, il faut que vous mettiez pied à terre sous ces grands arbres (1) ; vous pourrez voir, Madame, que les Mores sont tout près ; ils vont certainement nous atteindre. Vous, Madame, vous n'avez point d'armes avec lesquelles vous puissiez vous défendre ; mais moi qui en ai de bonnes, je vais les employer. — Melisenda mit pied à terre, ne cessant de prier ; elle s'agenouilla sur le sol, leva les mains et les yeux tournés vers le ciel ; elle ne cessait de l'invoquer. Gaïferos, sans tourner bride, éperonna son cheval. Quand il fuyait les Mores, on eût cru qu'il ne pouvait marcher ; quand il allait contre eux, il allait avec une telle fureur, que de l'emportement qu'il y mettait il semblait que la terre tremblait. Il se précipita entre les Mores dès qu'il les vit ; si Gaïferos combattait bien, le cheval se battait mieux encore. Il tue tellement de Mores que l'on ne pourrait les compter ; la terre était toute couverte du sang qu'ils répandaient. Le roi Almanzor, qui vit cela, commença à parler : — Viens-moi en aide, Alla ! Qui peut-être cela ? Une telle force ne peut se trouver que dans peu de chevaliers ; ce doit être le paladin Roland, qui est enchanté ou peut-être le valeureux Renaud de Montauban ou Urgel de la Marche (2) brave entre tous ; aucun

(1) Je ne suis pas sûr de ma traduction :
Y en esta grande espesura.
Sous cette grande épaisseur.

(2) Urgel de la Marcha, Ogier de Danemarck, Ogier le Danois

ıutre des douze pairs ne pourrait faire telle chose. Ɔaïferos, qui l'entendit, lui répondit de cette sorte : — Taisez-vous, taisez-vous, roi more. Taisez-'ous; n'en dites pas plus; en France il en est ›eaucoup d'autres qui valent autant que ceux-là; ›our moi, je ne suis aucun d'eux, mais je veux 'ous dire mon nom. Je suis l'infant don Gaïfe-os, le seigneur de Paris la Grande, le cousin ermain d'Olivier et le neveu de don Roland. — .e roi Almanzor, qui l'entendit parler avec tant e courage, avec autant de Mores qu'il put, ɜntra dans la ville. Gaïferos resta tout seul, 'ayant plus personne à combattre; il rendit la ride au cheval afin de chercher Melisenda. Me-senda, dès qu'elle le vit, à sa rencontre s'avança. :lle vit que ses armes blanches étaient teintes en ɔuleur de sang; d'une voix inquiète et triste elle ɜ mit à l'interroger : — Pour Dieu, je vous prie, 'aïferos, pour Dieu je viens vous prier, si vous vez quelque blessure, de vouloir bien me la mon-'er; les Mores étaient si nombreux que peut-être ils ɔus ont fait du mal. Avec les manches de ma ıemise je veux panser vos blessures; avec ma ›iffe, qui est plus grande, je veux les guérir. - Taisez-vous, dit Gaïferos, infante, ne dites rien ɜ tel. Pour nombreux que fussent les Mores, ils ne ɔuvaient me faire du mal, car ces armes et ce ıeval appartiennent à mon oncle Roland, et le ıevalier qui s'en sert ne pouvait courir de dan-ɜrs. Montez vite à cheval, Madame, ce n'est pas moment de rester ici. Avant que les Mores ne viennent, il nous faut passer les monts. — Meli-nda chevauche sur un cheval alezan. Ils s'en

vont devisant d'amour, d'amour et non pas d'autr chose. Ils n'ont aucune peur des Mores et ne s soucient point d'eux. Heureux tous deux, ils n cessent de marcher, de nuit par les chemins, d jour par les halliers (1); se nourrissant d'herbe vertes et d'eau quand ils en peuvent trouve jusqu'à ce qu'ils entrèrent en France et en terr de chrétienté. Là ils furent encore bien plu joyeux qu'ils ne l'avaient été auparavant. Au ba d'une montagne, à la sortie d'un vallon, ils viren au loin apparaître un chevalier portant des arme blanches. Quand Gaïferos le vit, il sentit son san tourner, et dit à sa dame : Il y a bien à craindr que ce chevalier qui se montre soit de grand cou rage. Qu'il soit chrétien ou More, je serai forcé d le combattre. Mettez donc pied à terre, Madam et tenez-vous à l'écart. — Elle ne cessait de pleure et il la conduisit par la main. Dès que les cheva liers se furent approchés, ils préparèrent leu lances et leurs boucliers afin de bien combattr Mais quand les chevaux furent plus près, ils com mencèrent à hennir. Gaïferos reconnut son cour sier et parla ainsi : — Laissez toute crainte Madame, et remontez à cheval, car le cheval qu vient d'arriver est le mien en vérité ; je lui ai donn bien de l'avoine et espère lui en donner plus encor les armes que je vois sont à moi, et non à d'autre celui qui les porte est Montesinos, qui vient à m recherche, et qui, quand je partis, n'était pas da la ville. — Cela plut beaucoup à Melisenda que tel

(1) Ces expressions se retrouvent dans beaucoup de romanc et entre autres dans celui de don Bertran.

fut la vérité; à présent qu'ils se sont rapprochés, qu'ils marchent presque de front, à haute voix ils commencent à s'interroger. Les deux cousins se reconnaissent à la manière de parler, ils mettent pied à terre en hâte et se font grand accueil. Après avoir causé, ils remontèrent à cheval. Ils vont devisant d'amour et ne veulent point parler d'autre chose. Voyageant ainsi, en terre de chrétienté, tous les chevaliers qu'ils rencontrent veulent les accompagner. Les dames suivent Melisenda et les damoiselles aussi. Au bout de quelques jours ils approchent de Paris; à sept lieues de la ville, l'empereur vient pour les recevoir; avec lui vient Olivier, avec lui vient Roland, avec lui vient l'infant Guarinos, l'amiral de la mer, avec lui vient don Belmudez et le bon vieux don Beltran avec beaucoup des douze pairs qui mangent le pain à la même table (1). Avec lui vient doña Alda, la fiancée de Roland; avec lui vient Juliane, sa fille du roi Julian, duègnes, dames et damoiselles du plus haut lignage. L'empereur embrasse sa fille en ne cessant point de pleurer. Les paroles qu'il lui adressait étaient faites pour émouvoir; les douze à don Gaïferos font grand accueil, ils le tiennent pour brave bien plus qu'auparavant, parce qu'il a délivré son épouse d'une longue captivité. Toutes les fêtes qu'ils lui firent ne se peuvent raconter.

(1) Il y a sans doute ici un souvenir de la table ronde. On en trouve un autre dans le second romance du marquis de Mantoue.

> De los doce que a la mesa
> Redonda, comian pan.

ROMANCE

DE RENAUD ET DE ROLAND [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 326.)

C'ÉTAIT le jour de la Saint-Georges, c'était un jour de grande fête, et ce jour-là, pour plus d'honneur, les douze pairs se sont armés pour aller avec l'empereur et afin de l'accompagner. Ils vinrent tous de bonne grâce avec un plaisir singulier, à l'exception de Renaud, lequel était à Montauban, et qui ne put être présent dans cette grande solennité. Alors tous les chevaliers de trahison le viennent accuser, et la cause en fut Ganelon, parce qu'il lui voulait du mal. Il l'accusa près de l'empereur, de même que près de tous les autres; cela pesa fort à Roland de le voir ainsi maltraiter; il s'en fut près de l'empereur, en hâte, et sans aucun retard, avec une voix irritée; à l'empereur il dit ainsi : — Beaucoup me pèse, monseigneur, et de cela j'ai grand souci, que Renaud pendant son absence soit de la sorte

(1) Don A. Duran trouve à ce romance tous les caractères des improvisations que les jongleurs faisaient sur un sujet donné. De là, la lourdeur, les incorrections, les impropriétés de termes, tous les défauts de ce romance que nous avons traduit comme un spécimen des chants de longue haleine composés par des poëtes illettrés.

maltraité, et si telle chose a lieu, il pourra m'en coûter la vie. — L'empereur, très-contrarié de ce qu'il venait d'entendre, leva la main avec colère et lui appliqua un soufflet, pour qu'une autre fois il n'osât pas à l'empereur ainsi parler. De cela beaucoup s'irrita, cet intrépide don Roland, et il fit alors un serment, et cela au-dessus d'un autel, durant tous les jours qu'il vivrait, de ne jamais rentrer en France, jusqu'à ce que des douze pairs il pût tirer une vengeance. Déjà part don Roland, déjà il part, il s'en va avec un seul petit page qui l'accompagnait d'ordinaire; après de nombreuses journées il arriva en Espagne ; s'en allant par les chemins pour chercher aventure, il rencontra un More vaillant qui était auprès de la mer; il est à la garde d'un pont, et ne le laisse à nul passer, à moins que de force ou de gré il ne l'ait fait battre avec lui, parce que son seigneur le roi le lui a ainsi ordonné : que tout homme qui viendrait armé il ne le laissât point passer, ou bien qu'il abandonnât ses armes, s'il voulait dans le royaume entrer. Don Roland fut fort irrité de ce qu'il venait d'apprendre. Pourtant d'un ton mesuré, telle réponse il lui donna : — Que ses armes il les défendrait, et ne les voulait pas quitter, et que personne n'oserait les lui prendre sans qu'il lui en coûtât la vie. Alors lui parla le More ; écoutez bien ce qu'il lui dit : — Puisqu'il en est ainsi, chevalier, sur-le-champ il faut donc combattre; vos armes vous les laisserez, ou il m'arrivera du mal. — Incontinent ils abaissèrent leurs lances et s'avancèrent l'un contre l'autre; aux premières rencontres leurs lances sont brisées, ils

mettent la main à leurs épées sur-le-champ et sans tarder; de si forts coups ils se donnaient, que c'était chose merveilleuse. Le More leva son épée et il atteignit don Roland sur le sommet de son casque, tellement qu'il lui fit plier les genoux. Don Roland qui vit cela lui donna un tel coup qu'une si grande blessure fit tomber le More en défaillance : — Dis, More, qu'as-tu senti? déjà tu ne te soucies plus de parler ? — J'ai senti un petit souffle qui m'a traversé le corps. — Don Roland lui répondit aussitôt (vous écouterez ce qu'il lui dit) : — Que maudit soit l'homme qui ne sent pas son mal! chausse-toi cet éperon qui va se détacher. Le More s'abaissa pour regarder l'éperon et ne put se relever. Il mourut ainsi promptement. Le bon don Roland aussitôt lui prit ses armes, il lui prit aussi ses vêtements et il quitta les siens (1). Il en revêtit le More. C'était une casaque de quatre espèces de drap (2), avec laquelle il avait coutume de cheminer, et il envoya le corps en France par son petit page; armé de la sorte et avec ses habits, le More paraissait don Roland. Il

(1) On raconte dans la chronique de Turpin (p. 9 de l'édition de Paris, 1833) que Roland, après avoir tué un Sarrasin, appelé Saltaptraz put s'emparer de ses armes, de son cheval et pris pour le More, entra sans difficulté à Bordeaux où résidait Aygoland. Cette aventure pourrait bien avoir fourni le principal épisode de ce romance.

(2) Un sayo de cuatro cuartos.

A propos de ce vers, Duran fait remarquer que quand Roland était enfant, il était tout nu et que ses compagnons lui donnèrent quatre pièces de drap de diverses couleurs dont il se fit faire un habit, en souvenir duquel il porta toujours des casaques de quatre morceaux.

dit au page qu'il le portât là où se trouvait doña Alda, et de lui dire que c'était son fiancé, et qu'elle eut à le faire enterrer. Quand le page fut arrivé à Paris, cette ville, il le montra à doña Alda, avec tristesse et chagrin. Lorsqu'elle vit le corps mort, elle pensa que c'était don Roland ; c'était une douleur d'entendre les plaintes qu'elle poussait. Les douze pairs le pleuraient aussi, et l'empereur de même. Les archevêques et les prélats, autant qu'il y en avait à la cour, avec beaucoup de tristesse et de chagrin le firent enterrer.

Don Roland, très-bien armé avec les armes qu'il avait prises, se rendit vers les tentes où le roi more était. Ce roi more était un jeune homme très-désireux de combattre, et des douze pairs de France il voulait se venger. Il reçut avec beaucoup d'honneur et avec des marques d'amitié Roland qu'il croyait le More vaillant, chargé de garder l'entrée du royaume. Celui-ci lui dit comment au pont il avait tué don Roland. Le roi ce jour-là même se décida à l'envoyer en France; il lui donna beaucoup de gens, dont il le fit capitaine, pour qu'il allât chercher les douze pairs et qu'il combattît contre eux. Déjà part don Roland pour se diriger vers Paris; les Mores qui s'en vont avec lui pensaient dans leur esprit que c'était le More vaillant chargé de garder l'entrée du royaume; ils envoient aussitôt des messagers à Paris, cette ville, et, à peine arrivés, ils ont établi leur camp; ils demandent que la ville se rende sans aucun retard, ou que les douze pairs se battent, si Paris veut être délivré par les armes.

L'empereur répondit (écoutez bien ce qu'il dit) : — Qu'il lui plairait beaucoup d'envoyer combattre les douze pairs. — On fixa un jour pour le combat, et ce jour-là les douze pairs sortirent pour combattre ; ils prennent des chevaux reposés qui ne se lassent pas de hennir et avec une fureur très-grande ils se précipitent sur les Mores. Il se fit une bataille bien cruelle en vérité, mais les Mores étaient nombreux et les douze pairs furent pris ; Ganelon lui-même comme les autres. Grand déshonneur est pour les douze de s'être ainsi laissé prendre. L'empereur a tout vu de son palais royal ; il ordonne d'appeler ses chevaliers pour avoir leurs conseils : — Vous savez que don Renaud est un bon vassal, c'est un des douze pairs, le meilleur des bons, il a toujours eu en vue mon honneur et ma couronne impériale, pourtant les douze l'ont accusé, moi je veux lui pardonner. — Tous se réjouirent beaucoup de ce que l'empereur avait dit. On envoie aussitôt à Montauban, où était don Renaud, pour qu'il vînt vite à Paris, afin qu'il combattît les Mores, parce que cela intéressait la majesté royale, et aussi parce qu'en France personne ne lui était supérieur. Aussitôt part don Renaud pour venir où les Mores étaient et pour combattre ce vaillant Sarrasin. Il emmène avec lui dona Alda, la fiancée de Roland, mais don Renaud savait bien quelle était la vérité, et que ce More valeureux était son cousin don Roland. Car un oncle qu'il avait (1)

(1) Cet oncle n'est pas nommé, mais il s'agit probablement du fameux enchanteur Maugis dont il est tant question dans

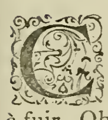
lui avait dit la vérité ; par art de nécromancie, il lui avait appris comment don Roland était vivant, et comment le corps qu'à Paris l'on avait ramené, était celui d'un More que don Roland avait tué. Marchant toujours, ils arrivèrent au camp; aussitôt don Renaud s'arma pour combattre le Sarrasin; aux premières rencontres les cousins se sont reconnus, ils se sont reconnus tous deux à leur façon de combattre; lorsqu'ils allaient se rencontrer, ils ont détourné leurs lances, ils ont laissé leurs armes tomber par terre, et tous deux avec grande affection se sont embrassés. Ils eurent là grande joie et oublièrent leur chagrin. Renaud ordonna d'appeler les Mores et les fit tous réunir, parce qu'il leur voulait parler : — Vous avez en votre pouvoir les douze pairs que j'ai fait prisonniers; je ne vois plus personne avec qui combattre, si ce n'est cet homme seul, ce qui serait honteux. — Alors don Roland et don Renaud commencent à combattre, ils tuent tant de Mores que c'est merveilleux à voir. Quand les Sarrasins furent morts et qu'il n'en resta plus, Roland s'en fut vers sa fiancée, heureux tous deux de se revoir. Quand doña Alda le revit, elle était près de pleurer de joie. Les réjouissances que l'on fit ne se pourraient raconter. Ils partent incontinent pour Paris, afin de consoler l'empereur. Quand l'empereur sut que don Roland revenait avec toute sa chevalerie, il sortit de la ville : — Soyez le bien-venu, mon neveu, bonne soit votre

le *roman des quatre fils Aymon*, et qui d'ailleurs figure dans un autre romance sur Renaud de Montauban.

arrivée, j'ai grand plaisir de vous voir sain et vivant en vérité. — On fit de grandes fêtes que l'on ne pourrait raconter. Là étaient les douze pairs qui mangent le pain à la même table. Tous eurent plaisir du retour de don Roland.

ROMANCE SUR LA BATAILLE DE RONCEVAUX [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 321.)



C'ÉTAIT le dimanche des Rameaux, on lisait la passion, quand Mores et chrétiens entrèrent en combat; déjà les Français se débandent et commencent à fuir. Oh! comme bien les encourage le paladin Roland! — Retournez, retournez, Français, avec courage au combat; mieux vaut mourir que de vivre deshonorés. — Déjà ils retournent bravement au combat. Aux premières rencontres ils tuèrent soixante mille hommes. Dans les montagnes d'Altamira va fuyant le roi Marcin. Il est monté sur un zèbre, non par faute de chevaux. Le sang qu'il répandait teignait les herbes, les cris qu'il poussait montaient au ciel. — Je te renie, Mahomet, et tout ce que j'ai fait pour toi. Je t'ai fait représenter avec un corps d'argent, des pieds et des mains de dents d'éléphant; je t'ai fait un

(1) Ce romance n'est évidemment qu'un fragment, il n'y est question que du commencement de la bataille où, suivant les chroniqueurs, les Français eurent d'abord l'avantage. Dans la *Chanson de Roland*, l'avant-garde de l'armée sarrazine est aussi repoussée d'abord. Voyez la traduction de M. d'Avril, p. 17.

temple à la Mecque où l'on t'adore. Pour te mieux adorer, je t'ai fait faire une tête d'or. Je t'ai offert soixante mille chevaliers et la reine ma femme trente mille.

ROMANCE DE DON GUARINOS [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 313.)



ous l'avez passée mal, Français, la chasse de Roncevaux! Charles perdit l'honneur, les douze pairs moururent, et l'on fit prisonnier Guarinos, amiral des mers. Les sept rois mores l'avaient fait prisonnier. Ils tirent sept fois au sort à qui l'emmènera, et sept fois le sort est pour l'infant Marlotez. Marlotez l'estimait plus que l'Arabie avec sa capitale. Il parla au captif de cette sorte : — Au nom d'Allah, je te prie, Guarinos, de te faire More. Je te donnerai beaucoup de biens de ce monde. Les deux filles

(1) Parmi les héros qui portèrent le nom de Garin, ou Gerin, nous trouvons le fameux Garin de Lorraine, qui, suivant Turpin, lequel le nomme *Garinus Lotharingiæ dux*, mourut à Roncevaux, et Garin d'Ausenne, fils d'Aimeri de Narbonne, qui dans la même déroute tomba aux mains des Mores et fut pendant quelque temps leur prisonnier. Le sujet de ce romance, comme l'a remarqué Duran, a de la ressemblance avec la chanson d'Ogier le Danois, d'où il a sans doute été tiré. Charlemagne fait sortir Ogier de la prison où il l'avait fait enfermer, comme seul capable de combattre un Sarrasin par lequel il était défié, et lui fait rendre ses armes et son cheval dont il se sert à merveille, quoique depuis sa captivité il n'eût été employé qu'aux tâches les plus viles. (Milá y Fontanals, *Poesia heroico popular*, p. 353.) On peut encore consulter M. G. Paris, p. 208, et M. L. Gautier, *Epopées françaises*, III, p. 46 et 382.

que j'ai, je te les donnerai toutes deux, l'une pour te vêtir, pour te vêtir et te chausser, l'autre pour ta femme, pour ta femme légitime. Je te donnerai en arrhes et en dot l'Arabie avec sa capitale. Si tu veux plus, Guarinos, je te donnerai plus encore. — Alors Guarinos répondit, écoutez bien ce qu'il dit : — Que le Dieu du ciel ne le permette, ni sainte Marie sa mère, que je quitte la foi du Christ pour suivre celle de Mahomet. J'ai une fiancée en France que j'entends bien épouser. — Marlotez très-irrité ordonne de le mettre en prison avec des menottes aux mains, afin qu'il ne puisse plus combattre, avec de l'eau jusqu'à la ceinture afin qu'il ne puisse pas monter à cheval, avec sept quintaux de fer de l'épaule au talon. Aux trois fêtes qu'il y a dans l'année, il le faisait justicier : une était la Pâques de mai, l'autre la Nativité, et la troisième la Pâques fleurie, cette fête générale. Les jours s'en vont, les jours viennent, arrive le jour de la Saint-Jean, où chrétiens et Mores font grande solennité. Les chrétiens répandent du souchet, les Mores du myrte, les Juifs répandent des joncs; afin d'honorer davantage la fête, Marlotez avec joie fit dresser un *tablado* (1) qui ni plus petit ni plus grand s'éleva jusqu'au ciel. Les Mores joyeux commencèrent à tirer; l'un tire, l'autre tire, ils n'arrivent pas à la moitié. Marlotez outré ordonne par un héraut que les enfants ne tètent plus, que les grandes personnes ne mangent

(1) « Le tablado était, dit M. Damas Hinard, une espèce de tableau en bois que les chevaliers s'essayaient à briser au moyen d'une arme de jet qui avait nom *bohordo.* »

plus de pain tant que le tablado ne sera pas mis par terre.

Guarinos entend le bruit dans les prisons où il était : — Que le Dieu du ciel, et sainte Marie, sa mère, me soient en aide ; ou l'on marie la fille du roi, ou l'on va la fiancer, ou le jour est venu où l'on me va justicier. — Le geôlier l'entendit et lui répondit aussitôt : — On ne marie pas la fille du roi, on ne va pas la fiancer, et la Pâques n'est pas venue où l'on a coutume de te fouetter ; mais le jour est venu que l'on appelle de la Saint-Jean, où ceux qui sont contents mangent avec plaisir leur pain. Marlotez a fait dresser un tablado, la hauteur en est telle qu'il semble toucher aux cieux. Les Mores ont tiré et n'ont pu le renverser. Marlotez outré a fait proclamer un cri, défendant à nul de manger tant que le tablado ne serait mis par terre. Alors répondit Guarinos, écoutez bien ce qu'il dit : — Si vous me donniez mon cheval, celui que j'ai l'habitude de monter, si vous me donniez mes armes, celles que j'avais coutume de porter, si vous me donniez ma lance, celle que j'avais coutume de manier, je me ferais fort de culbuter ces tablados si hauts, et si je n'y parvenais, que l'on me fasse mourir. — Le geôlier, qui entendit cela, commença à lui parler : — Sept ans il y a, sept ans, que tu es dans ce lieu, où jamais homme au monde n'a pu vivre un an, et tu prétends que tu as assez de force pour renverser le tablado. Attends-toi, Guarinos, que je l'irai conter à l'infant Marlotez pour voir ce qu'il me dira. Déjà part le geôlier, il part et il s'en va. Il s'en vient parler à Marlotez qui était près du tablado. — Je vous apporte des nou-

velles, veuillez les écouter ; apprenez ce que m'a dit le prisonnier : que si on lui donnait son cheval, celui qu'il avait coutume de monter; que si on lui donnait ses armes, celles qu'il avait coutume de porter; que si on lui donnait sa lance, celle qu'il avait coutume de manier, il se faisait fort de renverser ces tablados si hauts. — Marlotez oyant cela, de prison le fit sortir. Pour voir si à cheval il pourrait encore monter, il fit amener le cheval de Guarinos, qui depuis sept ans passés conduisait de la chaux. On arma le chevalier de ses armes, qui étaient bien rouillées. Marlotez, le voyant ainsi, se met à rire et se moque, et dit qu'il aille au tablado puisqu'il le veut renverser. Guarinos avec grande force lui porta un tel coup que plus de la moitié tomba par terre. Les Mores, voyant cela, le veulent tous tuer. Guarinos, comme un furieux, commence à combattre les Mores qui étaient en si grand nombre et qui prirent la fuite. Il combattit de telle sorte qu'il réussit à s'échapper et qu'il s'en fut en son pays, la France, son pays natal. On lui fit là de grands honneurs alors qu'on le vit arriver.

ROMANCE
DE LA MORT DE DURANDARTE [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 308.)



H ! Belerma, oh ! Belerma ! tu es née pour mon malheur. Sept ans je t'ai servie sans rien obtenir de toi ; maintenant que tu m'aimes, je meurs dans cette bataille. La mort ne me pèse pas, quoiqu'elle soit prématurée ; mais ce qui me pèse, c'est qu'elle m'empêchera de te voir et de te servir. O mon cousin Montesinos (2) ! ce qu'à présent je vous demande, c'est que, quand je serai mort, quand mon âme me sera arrachée, vous portiez mon cœur où est Belerma ; que vous la serviez de ma part comme je l'attends de vous, que vous me rappeliez à sa mémoire deux fois par semaine ; vous lui direz

(1) Ce romance contient un épisode de la bataille de Roncevaux. Le personnage qui en est le héros est un Français, mais d'invention espagnole, car il ne figure dans aucune de nos chansons de geste. Comme le remarque M. Milá y Fontanals, c'est le nom de l'épée de Roland, Durandal, qui a servi sans doute à nommer le héros en question. On se souviendra que le bon don Quichotte a souvent parlé de Durandart.

(2) Montesinos est encore un chevalier français créé par les poëtes espagnols. Plusieurs romances, qui sont de véritables petites chansons de geste, ont été composés sur Montesinos (V. *Vieux Auteurs castillans*, t. II, p. 307 et suiv.), dont le chevalier de la Manche a souvent parlé et que l'on a vu figurer dans le *Romance de Gaïferos*.

qu'elle se souvienne combien elle m'était chère. Donnez-lui toutes les terres dont je suis seigneur; puisque je la perds, que tout mon bien soit avec elle. Montesinos, Montesinos, ce coup de lance me fait souffrir, mon bras et ma main sont fatigués de mon épée, j'ai de grandes blessures, j'ai perdu beaucoup de sang, mes membres sont froids, le cœur me manque. Les yeux qui nous ont vu partir ne nous verront pas revenir en France. Embrassez-moi, Montesinos, car mon âme s'échappe. De mes yeux je ne vois plus, ma langue est troublée, je vous confie mes volontés. — Que le Seigneur en qui tu crois entende ta parole. — Durandarte gît mort au pied d'une montagne. Montesinos, qui assistait à sa mort, le pleurait. Il lui ôta son casque, lui détacha son épée; il lui creusa une fosse avec une petite dague. Il lui prit son cœur, comme il l'avait juré, pour le porter à Belerma, ainsi qu'on le lui avait ordonné. Les paroles qu'il dit lui sortaient de l'âme : — O mon cousin Durandarte, cousin de mon âme, épée invaincue, courage sans pareil ! Je ne sais pourquoi celui qui vous tua m'a laissé vivre.

ROMANCE DE DON BELTRAN [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 318.)


ANS les champs d'Alventosa on a tué don Beltran ; on ne s'est aperçu qu'il manquait qu'au moment de passer les ports (2). Sept fois on tire au sort à qui se rendra à sa recherche, sept fois le sort désigne le bon vieillard son père. Trois fois ce fut par malice, quatre fois par méchanceté. Il tourne bride et part pour le chercher, de nuit par les chemins, de jour par les halliers. A travers le carnage va le vieillard, à travers le carnage en avant. Il a les bras fatigués de retourner les morts. Il ne trouve pas ce qu'il cherche ni même aucune trace, il voit tous les Français, il ne voit pas don Beltran. Il s'en allait maudissant le vin, il s'en allait maudissant le pain, celui que mangent les Mores et non celui de la chrétienté. Il s'en allait maudissant l'arbre qui

(1) C'est encore un épisode de la bataille de Roncevaux. Notre ancien poëme parle de trois Beltran. L'un figure dans *Girard de Vienne*, l'autre était neveu de Guillaume d'Orange, le troisième fils de Naime. Aucun ne figure à Roncevaux. Le Beltran inventé par les poëtes espagnols paraît dans plusieurs romances, notamment dans le romance de d'Irlos, dont il était l'oncle. (V. Milá, *Poesia heroico popular*, p. 352.) Ce romance existe en portugais. Bellermann, *Portugiesische Volkslieder* p. 56. Braga, *Romanceiro geral*, p. 89.

(2) Puertos, gorges de montagne; le mot *port* a conservé son acception espagnole dans *Saint-Jean Pied de Port*.

naît seul dans un champ, parce que tous les oiseaux du ciel vont s'y poser et ne le laissent jouir ni d'une branche ni d'une feuille. Il allait maudissant le chevalier qui chevauche sans page ; si sa lance tombe, il n'a personne pour la lui ramasser ; si son éperon se détache, personne pour le lui chausser. Il s'en allait maudissant la femme qui enfante seulement un fils ; si des ennemis le tuent, il n'a personne pour le venger ; à l'entrée d'un défilé, sortant d'un terrain sablonneux, il aperçut un More qui veillait derrière des créneaux ; il lui parla en algarabia, comme quelqu'un qui savait cette langue. — Pour Dieu, je te prie, More, de me dire la vérité. Dis-moi si tu as vu passer par ici un chevalier à l'armure blanche ; si tu le tiens prisonnier, on te le payera au poids de l'or, et s'il est mort, donne-le-moi, pour que je l'enterre, car un corps sans âme ne vaut pas un denier. — Ce chevalier, ami, donne son signalement. — Ses armes sont blanches, son cheval est alezan. Sur sa joue droite il a une cicatrice que, lorsqu'il était petit enfant, lui fit un épervier. — Ce chevalier, ami, est là mort dans ce pré, ses jambes sont dans l'eau et son corps sur le sable. Il a sept coups de lance de l'épaule au talon ; autant en a son cheval du poitrail à la sangle. N'accuse pas son cheval, il ne le mérite pas ; sept fois il le tira de la mêlée sans blessure et sans mal, et autant de fois le chevalier l'y ramena dans le désir de combattre.

ROMANCE DE DONA ALDA [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 314.)



Paris est doña Alda, la fiancée de don Roland. Trois cents dames sont avec elle pour l'accompagner. Toutes portent mêmes habits, toutes portent mêmes chaussures, toutes mangent à une même table, toutes mangent le même pain, à l'exception de doña Alda qui est supérieure à toutes. Cent dames filent de l'or, cent tissent de la soie, cent touchent des instruments pour réjouir doña Alda. Au son des instruments, doña Alda s'est endormie. Elle a fait un songe, un songe douloureux. Elle se réveille toute troublée et dans une épouvante très-grande. Elle pousse de tels cris qu'on les entend par la ville. Alors parlèrent ses damoiselles. Ecoutez-bien ce qu'elles

(1) Milá y Fontanals s'exprime ainsi sur ce romance : « Ce romance a toutes les apparences de l'ancienneté et il est plein de simplicité et de candeur. On peut ajouter à cela qu'il a bien plus d'énergie et de vivacité que la plus grande partie de ceux qu'on attribue aux jongleurs. Quoique dans la *Chanson de Roland* il ne soit parlé ni d'un songe ni de lettres, par l'ensemble, par le ton, ce romance est d'accord avec les antiques traditions. On peut dire qu'il est animé du même esprit que le passage correspondant de la chanson de geste. » (*Poesia popular*, p. 351.) Le lecteur trouvera ce passage correspondant, s'il ne préfère recourir au texte même, dans la traduction de M. d'Avril, p. 163.

diront : — Qu'est-ce que cela, Madame? qui vous a fait mal? — J'ai fait un songe, damoiselles, qui me donne grand chagrin. Je me voyais sur une montagne dans un lieu désert. Sur des sommets fort élevés je vis voler un autour, derrière lui venait un aiglon qui le serrait de près. L'autour avec crainte se mit sous ma jupe; l'aiglon avec grande colère l'en tira; il le plumait avec ses serres, il le perçait avec son bec. — Alors parla sa caméristе, vous écouterez bien ce qu'elle dit : — Ce songe, Madame, je viens vous l'expliquer. L'autour c'est votre fiancé qui vient d'outre-mer; l'aigle c'est vous, avec qui il va se marier; la montagne c'est l'église où l'on doit vous marier. — S'il en est ainsi, ma caméristе, j'entends te bien récompenser. — Le lendemain matin on apporta une lettre écrite avec de l'encre en dedans et en dehors avec du sang, elle disait que don Roland était mort à la déroute de Roncevaux.





ROMANCES CHEVALERESQUES DÉTACHÉS

ROMANCE DE LA REINE HÉLÈNE [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 3.)



REINE Hélène, reine Hélène, que Dieu garde ton état ! Si tu as quelque chose à ordonner, tu me vois ici prêt à obéir. — Soyez le bien venu, Paris, Paris l'enamouré. Paris, quel chemin prenez-vous ? où vous rendez-vous ? — Je vais sur la mer, Madame, je suis un terrible corsaire. Je conduis un vaisseau très-riche, chargé d'or et d'argent. Je m'en vais le présenter au bon roi castillan. — La reine lui répondit et de cette sorte lui parla : — Un

(1) On ne retrouve rien de l'*Iliade* ni de l'*Enéide* dans ce romance, où les Grecs et les Troyens sont si complétement déguisés en hommes du moyen âge. Ce manque du costume de l'antiquité dans les œuvres du moyen âge, il ne faut pas trop le déplorer ; souvent en peignant les anciens comme leurs contemporains, les poëtes de cette époque ont donné à leurs livres plus de vie que s'ils eussent essayé de décrire des mœurs étrangères et mal connues.

vaisseau pareil, il est raison que je le voie. — Paris repliqua très-courtois et poli : — Le navire et moi, Madame, nous sommes à vos ordes. — Cela me fait grand plaisir, Paris; comme vous êtes bien élevé! — Venez le voir, Madame, vous verrez comme il est chargé. — Cela me plaît, dit la reine, et j'accepte votre offre (1).

Avec trois cents de ses dames, à la mer elle est arrivée. Paris tint la porte ouverte jusqu'à ce qu'elles fussent entrées. Quand tous furent dedans, écoutez bien ce qu'il ordonna : — Levez les ancres, déployez les voiles. — Et il a emmené la reine. C'était un lundi, chevaliers, un lundi jour de malheur, quand entra dans la salle le roi Ménélas, s'arrachant la barbe, soupirant fortement, les yeux changés en fontaine et parlant ainsi de sa bouche : — Reine Hélène, reine Hélène, il vous a emmenée loin de moi, le traître Paris, le seigneur des Troyens, avec ses paroles fausses il vous a méchamment trompée!

Comme bien le consolait, don Agamemnon son frère : — Ne pleurez pas, vous le roi, ne poussez pas de tels gémissements, car pleurer et sangloter est bon pour des femmes. A un roi tel que vous, il convient d'avoir l'épée à la main. Je vous aiderai, seigneur, avec trente mille hommes de cheval, je serai leur capitaine et je les commanderai. Je m'en irai frappant et tuant; la ville qui se rendra, je la ferai démolir; celle que je prendrai par les

(1) Très-nombreuses sont les héroïnes de la poésie populaire qui se laissent aller par curiosité à monter sur un vaisseau et qu'un hardi aventurier emmène. J'en rappellerai des exemples à propos d'un chant catalan, le *Marinier*.

armes, je la semerai de sel. Je tuerai les femmes et les enfants qu'elles portent, et de cette façon nous irons jusqu'à Troye. — C'est là un bon conseil, mon frère, et je veux le suivre.

Déjà le bon roi sort pour parcourir la ville : avec des trompettes et des clairons on commence à publier qu'à celui qui voudra gagner solde on la paiera volontiers. Il vint tant de monde que c'était à effrayer. On arme des vaisseaux et des galères et l'on commence à s'embarquer. Agamemnon conduisait l'armée, tous suivaient ses ordres. Par les terres où ils passent, ils font beaucoup de mal. Marchant nuit et jour, ils arrivent devant Troye. Les Troyens qui le savent ordonnent de fermer les portes. Agamemnon qui voit cela commence à camper, il place ses gens dans l'ordre où ils doivent être. Les Troyens étaient nombreux ; ils mettent leur ville en état. Le matin on commence à escalader, on gravit le premier mur et l'on serait entré dans la cité si don Hector ne se fût trouvé là. Avec lui étaient Troïlus et le courageux Picar. Paris encourage ses gens, qui déjà s'effrayaient ; les cris étaient si grands qu'ils allaient jusqu'au ciel. On tua tant de Grecs qu'on n'aurait pu les compter. Ils vinrent par un autre côté qui n'était pas bien gardé. Ils sont entrés dans Troye et se mettent à piller. Ils prennent le roi et la reine et le courageux Picar ; ils tuent Troïlus et Hector sans aucune pitié et conduisent en captivité le grand duc de Troye. Ils reprennent la reine Hélène et la mettent en liberté. Tous lui baisent la main, comme à leur reine légitime. Ils traitent Paris avec beaucoup de rigueur.

Les trois Pâques qu'il y a dans l'an, ils les prennent pour le justicier. Ils lui arrachent les deux yeux, les yeux de sa face; ils lui coupent le pied de l'étrier et la main du faucon, ils font attacher à ses pieds trente quintaux et le mettent dans l'eau jusqu'à ce qu'il perde pied (1).

(1) Ce passage rappelle un endroit du romance de Guarinos. Autrefois on donnait le nom de pâques à toutes les fêtes solennelles. On en a déjà vu un exemple dans le *romance de Gua rinos.*

VIRGILE [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 11.)


E roi ordonna de saisir Virgile et de le mettre en lieu sûr pour une déloyauté qu'il avait faite dans le palais; parce qu'il avait outragé une damoiselle nommée Isabel, le roi le tint sept ans prisonnier sans penser à lui; mais un dimanche, comme il était à la messe, il se le rappela. — Mes chevaliers, Virgile, qu'a-t-on fait de lui? — Alors parla un chevalier qui voulait du bien à Virgile : — Ton Altesse le tient captif, tu le gardes dans tes prisons. — Allons manger, chevaliers; chevaliers, allons

(1) Ce romance, dont les derniers vers ont beaucoup de grâce, est ancien. Il ajoute un nouvel épisode au roman si bizarre qu'au moyen âge on fit sur Virgile et qui a fourni au savant Comparetti le sujet de son beau livre : *Virgilio nel medio evo*. Dans cet ouvrage d'un très-grand intérêt, Comparetti a étudié à fond toutes les légendes d'origine populaire ou érudite dont on a fait Virgile le héros. Le lecteur, désireux de plus de détails sur cette vaste étude, pourra recourir à la *Revue des questions historiques*, où nous en avons donné une analyse, livraison d'avril 1873, p. 624. Comparetti, dans son tome II, p. 158, parle de notre romance et en donne une traduction en italien. Il croit qu'il faut traduire ce vers :

E un domingo estando in misa

par un *un dimanche étant à table; mesa* au lieu de *misa*. Il nous semble que le premier sens est le meilleur; il est justifié par ce fait que c'était un dimanche et que le roi s'écrie ensuite : Allons manger.

manger ; quand nous aurons dîné, nous irons voir Virgile. — Que faites-vous ici, Virgile? Ici, Virgile, que faites-vous ? — Seigneur, je peigne mes cheveux et ma barbe aussi, c'est ici qu'elle est née, c'est ici qu'elle doit blanchir, car il y a aujourd'hui sept ans que vous m'avez fait arrêter. — Tais-toi, Virgile, tais-toi, il manque trois ans pour qu'il y en ait dix. — Seigneur, si Ton Altesse le veut, je resterai ici toute ma vie. — Virgile, pour ta patience, tu viendras dîner avec moi. — J'ai des vêtements déchirés, je ne suis pas en état de paraître. — Je t'en donnerai, Virgile, je commanderai qu'on t'en donne. — Cela fit plaisir aux chevaliers et aux damoiselles aussi. Mais cela plut surtout à une damoiselle appelée Isabel. Aussitôt on apelle un archevêque et on la marie à Virgile. Il la prit par la main et il la mena dans un jardin.

LA RECONNAISSANCE [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 88.)

CHEVALIER des pays lointains, approchez-vous, plantez votre lance en terre, attachez votre cheval : j'ai à vous demander si vous connaissez mon mari. — Votre mari, Madame, dites, comment est-il? — Mon mari est jeune et blanc ; c'est un

(1) Ce romance paraît l'imitation d'un autre plus ancien qui est lui-même imité d'un des chants relatifs à Gaïferos que nous avons donné. La poésie populaire de tous les pays a souvent traité un sujet identique. Plusieurs chants grecs roulent sur le retour d'un époux; trois d'entre eux ont été traduits par Marcellus (*Chants populaires de la Grèce*, p. 155, 162, 163). En Portugal, le romance *A bella infanta* (*Cantos populares de Archipelago*, rom. 14 et 15), en Allemagne la ballade *Liebes probe* (*Deutsche Balladenbuch*, p. 14), ont la même donnée. Impossible de citer tous les recueils qui offrent une situation de ce genre. J'indiquerai cependant *Observaciones sobre la poesia popular* de Milá y Foutanals, p. 119, le *Barzas Breiz* de la Villemarqué, t. I, p. 242, le *Gwerziou Izel*, p. 197, les *Cansons de la terra* de Pelay Briz, t. I, p. 173, les *Chansons des provinces de France*, p. 195, les *Chants pop. des provinces de l'Ouest*, t. II, p. 215, les *Canti Monferrini*, n° 37, les *Etudes sur la poésie pop. en Normandie*, p. 76, les *Chants du Pays messin*, p. 8 et suiv., les *Volkslieder ans Venetien*, p. 59, n° 81, le *Romancero de Champagne*, t. II, p. 2 et 221. Il faudrait probablement remonter à l'Odyssée et à la reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope pour découvrir l'origine d'une situation tant de fois exploitée. On pourra voir à ce sujet les *Vieux Auteurs castillans*, t. II, p. 589 et suiv.

courtois gentilhomme. Il aime beaucoup à jouer aux tables et aux échecs. Sur le pommeau de son épée, il porte des armes de marquis, sa robe est de brocart doublé de cramoisi. Au fer de sa lance il porte un pennon portugais qu'il gagna dans une joute à un vaillant Français. — A ces signes, Madame, votre mari est mort : il a été tué à Valence dans la maison d'un Génois ; un Milanais l'a tué sur le jeu des tables. Beaucoup de dames l'ont pleuré et de chevaliers ; mais surtout l'a pleuré la fille du Génois. On disait généralement que c'était sa maîtresse. Si vous voulez chercher d'autres amours, ne me laissez pas pour un autre. — Ne me le demandez pas, seigneur, ne me le demandez pas ; avant que cela arrive, vous me verrez religieuse. — Ne vous faites pas religieuse, Madame, car vous ne le pouvez pas : votre mari bien-aimé est devant vous.

SEVILLA [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. I, p. 35.)

EVILLA est sur une tour, la plus haute de Tolède. Elle est belle à merveille, parce que l'amour pour elle est aveugle. Elle s'est placée entre les créneaux pour voir les rives du Tage, et comme la plaine couverte d'arbres est remplie de fleurs. Par un large chemin elle vit venir un chevalier armé de toutes pièces et monté sur un cheval aubère. Il conduisait sept Mores prisonniers et enchaînés. A sa poursuite s'avance un chien de More, couvert de lourdes armes, sur un cheval léger. La contenance qu'il a est celle d'un bon guerrier. Invoquant Mahomet et plein de fureur, il jetait de grands cris : — Attends, chien de chrétien, de ces captifs que tu conduis, mon père est le premier, les autres sont mes frères et des amis que j'aime bien. Si tu demandes une rançon, je te donnerai un denier ; et si tu ne le veux pas, tu seras mort ou prisonnier. — En l'entendant Peranzueles retourna lestement son cheval, il mit la lance en arrêt et se précipita

(1) Ce romance pourrait se rattacher par le nom de Sevilla au cycle carlovingien. Galienne ou Halia, après avoir épousé Charlemagne, prit le nom de Sevilla. (V. *Gran conquista de Ultramar*, cap. X, *Vieux Auteurs castillans*, t. I, p. 431). Il pourrait se rattacher aussi au règne d'Alfonso VI, par le nom de Peranzueles. Il peut y avoir là un exemple du mélange des traditions espagnoles et françaises.

sur le More avec autant de fureur et de rapidité que la foudre. A la première rencontre il l'a jeté sur le sol ; il descend de cheval, lui met le pied sur le cou et lui coupe la tête. Après qu'il eut fait cela, il se remit en route et entra dans Tolède.

LE COMTE SOL [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 48.)

On publia de grandes guerres entre l'Espagne et le Portugal. Qui ne veut pas s'enrôler est menacé de perdre la vie. On a nommé le comte Sol comme capitaine général. Il alla prendre congé du roi et prendre congé de sa femme. La comtesse, qui était toute jeune, se mit à pleurer : — Dis-moi, comte, combien d'années penses-tu rester là-bas? — Si je ne reviens pas dans dix ans, comtesse, vous pourrez vous remarier. — Six ans se passent, puis huit, puis dix et plus encore, et le comte ne revenait pas et ne donnait pas de ses nouvelles. Sa femme étant seule, son père alla la trouver : — Qu'as-tu, fille chérie, que tu ne cesses de pleurer ? — Père de mon âme, je vous prie, au nom de la sainte Trinité, de me permettre d'aller à la recherche du comte. — Vous avez ma permission, ma fille, faites à votre volonté. — La comtesse partit le jour suivant et se mit à rechercher

(1) On rencontre une situation semblable dans les chants populaires de divers pays : *Chants populaires du Pays messin*, p. 33, *Revue littéraire de Franche-Comté*, novembre 1863, p. 32, *Jahrbuch* 1861 : *Gerinaldo; Canzoni popolari del Piemonte, fasc.* VI, p. 186, *Chants populaires des provinces de l'Ouest*, t. I, p. 293, *Canti Monferrini*, nº 42, *Portugiesische Volkslieder*, p. 140, *Cantos populares de Archipelago Açoriano*, rom. 13 et 14.

le comte en Italie et en France, par terre et par mer. Elle était désespérée et songeait à revenir, quand un jour elle vit un grand troupeau de vaches dans un bois de pins. — Berger, berger, je te prie, au nom de la sainte Trinité, de ne pas mentir et de me dire la vérité. A qui sont les vaches qui sont dans ce bois ? — Au comte Sol, madame, qui commande en ce lieu. — Et à qui sont ces blés qui sont prêts à être coupés? — Madame, au même comte, puisqu'il les a semés. — Et à qui sont ces brebis qui donnent à teter à leurs agneaux ? — Madame, au comte Sol, puisqu'il les a fait élever. — A qui, dis-moi, tous ces jardins et ce palais superbe? A qui, à qui ces chevaux que l'on entend hennir? — Au comte Sol, qui s'en sert pour aller à la chasse. — Et quelle est cette dame qu'un homme embrasse? — C'est la fiancée que le comte va épouser (1). — Berger, berger, par la sainte solitude, prends mon habit de soie et revêts-moi de ta casaque; puisque j'ai trouvé ce que je cherchais, je ne veux pas l'abandonner. Prends-moi par la main, conduis-moi à sa porte, je veux lui demander l'aumône au nom de Dieu. — Dès que la comtesse fut sur le seuil du palais, elle demanda que par charité on lui fît l'aumône, et son bonheur fut plus grand qu'elle ne pouvait l'espérer, car le comte vint lui-même lui porter l'aumône qu'elle sollicitait. — D'où êtes-vous, pèlerine? — Je suis d'Espagne. —Pourquoi êtes-vous venue

(1) Toutes ces questions rappellent un peu un passage de notre conte du *Chat botté*.

ici ? — Je suis venue chercher mon mari, meurtrissant mes pieds, courant des dangers sur mer, et quand je l'ai trouvé, seigneur, j'ai su qu'il allait se marier, qu'il oubliait sa femme, sa femme qui fut fidèle, sa femme qui pour le chercher a risqué son corps et son âme. — Pèlerine, taisez-vous, ne dites pas de telles choses, vous êtes le diable sans doute qui venez me tenter. — Je ne suis pas le diable, bon comte, et ne veux pas vous irriter ; je suis votre vraie femme, et suis venue pour vous chercher. — Quand le comte entendit cela, il fit sur-le-champ harnacher un cheval avec de petites sonnettes d'argent sur le poitrail, avec des étriers et des éperons de même métal ; il s'élança dessus d'un bond et prit avec lui sa femme, qui, de joie et de contentement, ne cessait de pleurer. Il va courant sans s'arrêter jusqu'au château dont il est le seigneur naturel. La fiancée est restée toute seule sans se marier. Qui veut s'habiller avec les vêtements d'autrui reste souvent tout nu (1).

(1) Que quien de lo ajeno viste
Desnudo suele quedar.

Cette moralité rappelle la manière dont Dante finit sa fable de la *Corneille* :

Similmente addivien tutto giorno
D'uomo che si fa adorno
Di fama di virtù ch'altrui dischiude,
Che spesse volte suda
Dell'altrui caldo talchè poi agghiacia.

DON MANUEL DE LÉON [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 45).


E comte don Manuel que l'on appelle de Léon fit à la cour un trait qui ne sera jamais oublié, avec dona Aña de Mendoça. Allant après le dîner se promener dans le palais du roi, ayant lui d'autres dames à ses côtés et elle des chevaliers qui lui faisaient la cour, ils s'arrêtèrent pour se reposer dans une haute galerie. Doña Ana montée, comme presque toutes les autres, au-dessus de l'endroit où l'on

(1) Dans le discours X des *Dames*, Brantôme a raconté une anecdote semblable, mais il attribue le rôle de don Manuël à M. de Lorge, l'*un des vaillants et renommés capitaines des gens de pied* de son temps. Schiller a écrit une ballade sur la même donnée, *der Handschuh*, dont on retrouve quelque chose dans une tradition de la Bohême recueillie par M. Marmier, l'*Héritière du château de Kynast*. En Espagne les princes et les grands se plaisaient à entretenir dans leur demeure des espèces de ménagerie. On voit dans le poëme du Cid et dans un romance donné dans ce recueil, la terreur qu'un lion qui s'était lâché, causa aux infants de Carrion. Dans les *Siete partidas*, loi XXIII, titre XV, des recommandations sont adressées aux personnes qui gardent chez elles des lions, des ours, des léopards et autres bêtes féroces. Dans la *Cronica de don Juan II*, p. 345, un lion figure dans la réception que le roi fait aux ambassadeurs de France. — L'anecdote du gant n'est pas sans quelque ressemblance avec un autre épisode que j'ai rapporté dans la *Cour littéraire de don Juan II*, t. I, p. 50.

gardait des lions, dont les têtes et les gueules causaient la terreur, pour éprouver quel était le plus brave chevalier, jeta, comme par mégarde, son gant parmi les lions et dit qu'elle l'avait laissé choir contre son gré. Avec une voix flatteuse, de cette sorte elle parla : — Quel est le chevalier qui aura assez de courage pour retirer d'entre les lions un gant aussi précieux? Je lui donne ma parole que je le distinguerai entre tous, qu'entre tous il sera aimé. — Don Manuel, chevalier très-honoré, l'a entendu et a pris sa part de l'affront qui est fait à tous. Il tire son épée de sa ceinture, s'entoure le bras de son manteau et, le visage altéré, entre au milieu des lions. Ils le regardent, aucun ne bouge. Il sortit sain et sauf par la porte par laquelle il était entré. Il monta l'escalier, tenant le gant de la main gauche, et, avant de le rendre à la dame, il donna à celle-ci un soufflet et lui dit, en montrant la preuve de sa valeur : — Prenez, prenez, et une autre fois pour un mauvais gant, n'aventurez pas l'honneur d'un bon gentilhomme. S'il est quelqu'un qui n'approuve pas ce que je viens de faire, que, suivant la loi d'un bon chevalier, il s'avance et demande le champ clos. — La dame lui répondit sans montrer un visage irrité : — Je ne veux pas que nul le fasse; il me suffit d'avoir éprouvé que vous êtes, don Manuel, le plus brave de tous, et si vous y consentez, je vous prends pour mari. Je veux un mari vaillant qui ose châtier le mal. Faites voir que vous avez pratiqué à mon égard le proverbe qui dit : qui aime bien, châtie bien. — En voyant que le soufflet a servi a montré tant de vertu et d'honnenr, en en-

tendant avec quelle douceur et de quelle manière ingénieuse on lui a répondu, satisfait et heureux, don Manuel a consenti, et là, en présence de tous tous deux se sont donné la main.

LA BELLE INFANTE [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 21.)

La belle infante était à l'ombre d'un olivier, un peigne d'or dans ses mains; elle arrangeait bien ses cheveux. Elle leva les yeux au ciel en sens contraire de l'endroit où le soleil montait; elle vit venir une fuste armée sur le Guadalquivir, contre le courant. Dedans venait Alfonso Ramos, amiral de Castille : — Sois le bien venu, Alfonso Ramos; bonne soit ta venue. Quelle nouvelle m'apportes-tu de ma flotte bien armée? — Je vous apporte des nouvelles, madame, si vous me garantissez la vie. — Donne-les, Alfonso Ramos, ta vie est assurée. — Les Mores de la Barbarie la mènent là-bas en Castille. — Si je n'avais pas promis, je te ferais couper la tête. — Si tu me coupais la mienne, cela te coûterait la tienne.

L'AMOUR TRAHI

(*Primavera y Flor de romances,* t. II, p. 59.)

Compagnon, compagnon, ma belle amie se marie. Elle se marie avec un vilain; c'est ce qui me peine le plus. Je veux aller me faire Sarrasin, là-bas dans le pays des Mores; tout chrétien qui passera par là, je lui ôterai la vie. — Ne le fais pas, compagnon, ne le fais pas sur ta vie! De trois sœurs que j'ai, je veux te donner la plus belle, si tu la veux pour femme, si tu la veux pour amie. — Je ne la veux pour femme, ni ne la veux pour amie, puisque je ne peux avoir celle que j'aimais tant.

LE PRISONNIER

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 16.)

On est en mai, où les chaleurs sont grandes, où les amoureux vont servir leurs amours, et moi pauvre malheureux je gis dans ces prisons, je ne sais quand il fait jour et moins encore quand il fait nuit. Je ne le savais que par un petit oiseau qui chantait à l'aube ; un archer me l'a tué, que Dieu l'en punisse !

RICO FRANCO [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 22.)

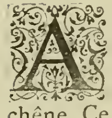
A la chasse ils allaient, ils allaient à la chasse les chasseurs du roi. Ils ne trouvaient rien, ils n'avaient rien à rapporter, ils avaient perdu leurs faucons, le roi les menace. Ils s'arrêtèrent devant un château qui s'appelait Maynez; dedans était une damoiselle très-belle et très-courtoise. Sept comtes la demandent, et ainsi font trois rois. Rico Franco l'a enlevée, Rico Franco l'Aragonais. La demoiselle pleurait de ses yeux ; Rico Franco vint la trouver, Rico Franco l'Aragonais. — Si tu pleures ton père ou ta mère, c'est inutile, tu ne les verras plus; si tu pleures tes frères... je les ai tués tous les trois. — Je ne pleure ni mon père

(1) La poésie de tous les pays offre de nombreux parallèles à cette donnée. Aux amateurs de ces rapprochements, j'indiquerai entre autres recueils : *Chants populaires des provinces de l'Ouest*, t. II, p. 232, *Canzoni popolari del Piemonte*, fasc. V, p. 152, *Canti di Marcoaldi*, p. 166, *Volkslieder aus Venetien*, p. 47, *Chants pop. d'Italie*, p. 191, *Chants pop. du Pays messin*, p. 98, *Portugiesische Volkslieder*, p. 168, *Canti Monferrini*, p. 3, n° 2, *Chants pop. des Flamands de France*, p. 142, *Chants hist. de la Flandre*, p. 62. On peut encore consulter Liebrecht : *Gott. gel. Anz.*, 1869, p. 1970, *Instruction relative aux poésies populaires*, p. 40, l'*Histoire de Flandre* de M. Kerwyn de Lettenhove et enfin la note très-détaillée dont M. Nigra a fait suivre le chant piémontais. Les Portugais ont un romance qui diffère peu de celui que nous avons traduit : *Cantos do Archipelago*, p. 316.

ni ma mère, ni mes trois frères, mais je pleure ma mésaventure, car je ne sais ce qu'elle sera. Prêtez-moi, Rico Franco, votre couteau, je couperai de mon manteau des ornements qui ne sont plus à porter. — Rico Franco par le manche tendit le couteau; la damoiselle, qui était adroite, le lui planta dans le sein. Ainsi elle vengea père, mère, et ses frères tous les trois.

ROMANCE
DE L'INFANTE ENCHANTÉE [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 74.)



la chasse va le chevalier, à la chasse comme il avait coutume de le faire. Ses chiens étaient fatigués; il avait perdu son faucon. Il s'arrêta au pied d'un chêne. Ce chêne était merveilleusement haut; sur

(1) Ce romance est aussi connu en Portugal sous le titre *O Caçador;* c'est, autant que je me le rappelle, le seul où il soit question de fées, ce qui semblerait annoncer une origine étrangère, française probablement. M. d'Almeida Garrett pense cependant qu'il fut d'abord écrit en portugais, ou plutôt dans l'idiome commun aux peuples chrétiens de l'Espagne lorsqu'ils commencèrent à refouler les Mores. Ce romance n'est pas sans analogie avec un autre chant très-répandu, où une damoiselle montée en croupe d'un galant chevalier, se moque de lui en lui faisant croire qu'elle est fille de lépreux. Simple paysanne en Normandie et dans diverses provinces de France, cette espiègle voyageuse est devenue infante en Castille et en Portugal. V. à ce sujet : *Chants populaires du pays messin*, p. 112. *Romancero general de Duran*, t. I, p. 130, *Romanceiro portuguez*, t. II, p. 30, *Portugiesische Volkslieder*, p. 122, *Vaux-de-Vires* d'Olivier Basselin, *Canzoni popolari del Piemonte* fasc. V, p. 178. *Romancero de Champagne*, *Chants populaires des provinces de l'Ouest*, t. II, p. 90, *Noëls et chants pop. de la, Franche-Comté*, p. 96, nº 2, *Canti Monferrini*, nº 55 *Chants pop. de la Provence*, t. II, p. 90, *Etudes sur la poésie pop. en Normandie*, p. 33, *Cantos populares do Archipelago açoriano*, rom. I, II et III, *Cancioneiro geral* rom. X et XI, Volf, *Proben*, p. 54.

une des branches les plus élevées, le chevalier vit une petite infante, les cheveux de sa tête couvraient tout l'arbre : — Ne t'épouvante pas, chevalier, n'aie pas si grande frayeur. Je suis fille du bon roi et de la reine de Castille. Sept fées m'ont imposé, quand j'étais dans les bras de ma nourrice, de rester sept ans seule sur cette petite montagne; aujourd'hui ou demain matin s'accomplissent les sept années. Pour Dieu, je te prie, chevalier, emmène-moi en ta compagnie, si tu me veux pour femme, sinon pour amie : — Attendez-moi, madame, attendez jusqu'à demain matin, j'irai prendre l'avis de ma mère.

La jeune fille lui répondit et ces paroles elle lui dit : — Que mal advienne au chevalier qui laisse seule la jeune fille.

Il s'en va chercher conseil et elle reste sur la petite montagne. Sa mère lui conseille de prendre la petite infante pour amie. Quand le chevalier revint, il ne la trouva plus sur la montagne. Il la vit qui s'en allait avec une grande escorte de chevaliers. Quand il vit cela, il tomba sur le sol; lorsqu'il revint à lui, elle lui dit ces paroles : — Chevalier, qui perd un tel bien, mérite une grande peine. Je serai moi-même l'alcade et je me rendrai justice. Qu'on lui coupe les pieds et les mains et qu'on le traîne par la ville.

LA BONNE FILLE [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 20.)

Le bon comte se promenait tout plein de soucis, tenant dans ses mains les grains noirs du chapelet avec lequel il avait coutume de prier et disant des paroles tristes, des paroles à faire pleurer : — Je vous vois grande, ma fille, et en âge de vous marier ; le plus grand chagrin que j'éprouve est de n'avoir rien à vous donner : — Taisez-vous, mon père, taisez-vous, vous ne devriez pas avoir de peine. Qui possède une bonne fille doit se trouver riche ; celui qui en a une mauvaise peut l'enterrer vive, puisqu'elle diffame sa famille au lieu de l'honorer. Moi, si je ne me marie pas, en religion je puis entrer.

FONTAINE FROIDE [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p, 19.)

Fontaine froide, fontaine froide et charmante, où tous les oiseaux vont prendre leurs ébats, excepté la tourterelle qui est veuve et dans la douleur. Par là vint à passer le traître rossignol ; les paroles qu'il lui dit sont pleines de feintise. — Si vous le vouliez, madame, je serais votre serviteur. — Va-t'en d'ici, ennemi, méchant, fourbe, trompeur. Je ne me pose pas sur un rameau vert, je ne m'arrête pas dans un pré où il y ait une fleur ; si je trouve de l'eau claire, je la trouble avant de la boire. Je ne veux pas avoir de mari, je ne veux pas avoir d'enfants; non, je ne veux avec eux ni plaisir ni consolation. Laisse-moi, vilain ennemi, méchant traître ; fourbe, je ne veux pas être ton amie, ni me marier avec toi, non.

(1) Ce romance rappelle beaucoup un chant grec donné par Tommaseo. (*Canti popolari tos ani, corsi, illirici, greci*), seulement là c'est une biche qui remplace la tourterelle.

DON GARCIA [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 43.)

Don Garcia s'avance dans une salle. Dans une main il tient des flèches d'or, dans l'autre un arc; maudissant la fortune, il pousse de grandes plaintes. — Dieu m'a fait robuste, le roi m'a élevé depuis mon enfance; il m'a donné des armes, un cheval; ce qui donne plus de prix à un homme, il m'a donné doña Maria pour femme et pour compagne, il m'a donné cent damoiselles pour la servir, il m'a donné le château d'Umeña pour que je l'habite avec elle; il m'a donné cent chevaliers pour garder le château; il m'a fourni de vin, il m'a fourni de pain, il m'a fourni d'eau douce, parce qu'il n'y en a pas dans la forteresse. Les Mores m'ont assiégé le matin de la Saint-Jean. Sept ans se sont passés, ils ne renoncent pas au siége. Je vois mourir les miens, n'ayant plus rien à leur donner; je place leurs corps aux

(1) Ce romance semble traditionnel. Il a de la ressemblance avec un passage du roman d'*Ogier le Danois* qui, assiégé aussi depuis sept ans, décourage Charlemagne par un stratagème pareil. On pourrait citer bien d'autres analogies : Adelheid, femme de Lothaire, assiégée dans Canusium, fit manger tout ce qui lui restait de blé à un porc qu'elle ordonna de lâcher, ce qui, éventé par les assiégeants, leur ôta l'envie de continuer le siége. Des ruses analogues furent employées par le portugais Ruiz Pacheco, la reine Carcase, les Stackenberg, etc. V. *Vieux Auteurs castillans*, t. II, p. 385.

créneaux comme s'ils étaient vivants, pour que les Mores les croient prêts à combattre. Dans le château d'Umeña, il n'y a plus qu'un seul pain; si je le donne à mes enfants, ma femme qu'aura-t-elle? si je le mange, malheureux! mes compagnons se plaindront. — Il fit du pain quatre morceaux et les jeta dans le camp. Un des morceaux tomba aux pieds du roi : — « Allah! cela est triste pour mes Mores et doit les décourager, le château envoie ses restes au camp. » — Il ordonna de sonner les clairons et fit lever le siége.

DON BERNALDINO [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 71.)

Don Bernaldino pense à rendre visite à son amie, il appelle ses pages pour qu'ils viennent le vêtir. Ils lui donnent des chausses écarlates, des bottines de maroquin, un pourpoint brodé richement, tel qu'à la cour il n'y en a pas un pareil; ils lui donnent un bonnet qu'on ne pouvait estimer, avec une devise qui disait : Ma gloire est de bien aimer ; la richesse de son manteau, je ne saurais vous la peindre. Sa casaque était d'or battu qu'on n'en pouvait avoir une autre semblable. Il ordonne de harnacher une blanche haquenée, et prend quinze valets de pied qui l'accompagnent. Huit pages vont avec lui, il renvoie les autres; de couleur de mûre et de couleur jaune ils sont vêtus et chaussés. Ils sont arrivés aux portes de la maison où l'amie a coutume d'être. Ils trouvent les portes closes, ils commencent à interroger : — Où est doña Leonor qui demeurait ici? — Un maudit vieillard, que

(1) Suivant A. Duran, ce romance aurait pour héros Bernardino de Ribeira, auteur de *Menina e Moça ;* suivant Wolf, il paraît être tiré d'un roman de chevalerie. N'y aurait-il pas identité entre ce Bernaldino et ce Bernardo, qui dans la *Célestine* est cité parmi les amants célèbres : *mira a Bernardo.* Ce dernier Bernardo est aussi probablement celui dont il est parlé avec détail dans le *Corbacho* de l'archiprêtre de Talavera, *parte prima*, cap. XVIII, fol. IX.

Bernaldino ordonna aussitôt de tuer, répondit :
— Son père l'a emmenée habiter de lointains pays.

Bernaldino déchira ses habits avec désespoir et colère, et retourna vers le palais qu'il habitait d'ordinaire. Il traversa sa poitrine d'une épée pour achever ses jours. Un ami, qui avait tout appris, était venu pour le consoler; en ouvrant la porte, il le vit étendu. Il commença à pousser de tels cris, qu'ils montèrent jusqu'au ciel; tous ses vassaux accourent et s'occupent de l'ensevelir dans un riche monument tout fait de cristal, sur lequel on plaça cette inscription remarquable : « Ici gît don Bernaldino, qui mourut pour bien aimer. »

ROMANCE DU COMTE ALARCOS

ET DE L'INFANTE SOLISA [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 111.)



L'INFANTE se tenait à l'écart, comme elle avait coutume de le faire, vivant très-affligée de la vie qu'elle menait, voyant que la fleur de ses jours se passait et que le roi ne la mariait pas, ni ne semblait y

(1) Je demande la permission de répéter sur ce petit poëme une partie de ce que j'en ai dit dans les *Vieux Auteurs castillans* (t. II, p. 414). « Ce romance est, dit-on, de Pedro de Riaño. S'il en est ainsi, ce nom inconnu est le nom d'un véritable poëte. Ce comte, qui se croit obligé d'accorder à son roi la cruelle satisfaction qu'on lui demande, qui sacrifie une femme qu'il aime à un faux point d'honneur, peut nous sembler monstrueux, impossible; mais, comme l'a remarqué Bouterwek, il n'est pas invraisemblable d'après les mœurs et les opinions du siècle où l'action se passe. Cette légende, suivant Ticknor, est une des compositions les plus pathétiques, les plus belles qu'il y ait dans aucune langue. Cet éloge n'est pas exagéré; rien de plus émouvant que le retour du comte, que son attitude à table, que le soin qu'il prend de fermer, contre son habitude, la chambre où il se retire avec sa femme. Comme dans la dernière scène de ce drame horrible, la présence du petit enfant à qui sa mère veut donner le sein encore une fois, comme cette présence augmente l'intérêt qui s'attache à la victime! Et avec quel art... non, car il n'y a point d'art dans ce récit, avec quel génie le poëte a déjà préparé cette situation navrante, en appelant précédemment l'attention sur ce dernier-né qui repousse toutes les nourrices, et qui connaît si bien sa mère! Que de naturel dans les paroles de la comtesse

penser. Elle songeait en elle-même à qui elle se confierait; elle se décida à appeler son père, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire autrefois, pour lui dire son secret et lui confier son désir. Étant appelé, le roi vint aussitôt. Il trouva sa fille à l'écart et sans compagnie. Son beau visage indiquait qu'elle était plus triste qu'à l'ordinaire. Le roi s'aperçut sur-le-champ de la douleur qu'avait sa fille. — Qu'est-ce là, infante, qu'est-ce là, ma fille? Dites-moi vos chagrins; ne prenez point de mélancolie, faites-moi savoir la vérité et l'on re-

demandant à se retirer chez son père pour y élever ses enfants mieux que celle qui viendra!

Mejor que la que vernia.

Tous ces détails, qui contribuent si bien à l'effet de tout le tableau, sont d'une vérité admirable et n'ont pu être trouvés que par un poëte. Cela est beau, cela est réellement beau et poignant... Desdemona, au moment où Othello lui demande si elle a fait sa prière, est moins touchante que la comtesse priant son mari de lui laisser dire une petite oraison qu'elle sait et qui ne durera pas plus de temps qu'un *Ave Maria.* » Ce sujet a été plusieurs fois mis en théâtre. Il l'a été par Lope de Vega dans sa pièce intitulée *La fuerza lastimosa*, par Guillen de Castro et par José Milanes. Il l'a été, en Allemagne, par Schlegel. Ces quatre derniers drames portent ce titre : Le comte Alarcos. Le romance espagnol a été imité en catalan sous le nom du comte Floris et en portugais sous celui du comte Yanno, du comte Alberto et du comte Arves. L'imitation catalane est fort courte. L'imitation portugaise est abrégée aussi. Almeida Garrett la trouve supérieure à la leçon espagnole; je ne saurais être de cet avis. Quant au dénoûment du romance que nous venons de traduire, on se rappellera qu'on attribuait aux victimes innocentes le pouvoir de citer leurs persécuteurs devant Dieu. Filipo IV, roi de Castille, fut ajourné à trente jours par deux chevaliers condamnés injustement. Jacques de Molay cita, dit-on, le pape et Philippe le Bel à comparaître devant la justice divine dans un certain délai.

médiera à tout. — Il faudrait, bon roi, porter remède à ma vie qui vous a été recommandée par ma mère. Donnez-moi un mari, bon roi, mon âge l'exige. Je vous le demande avec honte plutôt que de bon gré, car de tels soins, roi, vous appartiennent. — Après avoir écouté ces paroles, le roi lui répondit : — C'est votre faute et non la mienne, infante, si vous n'êtes pas mariée avec le prince de Hongrie. Vous n'avez pas voulu écouter l'ambassadeur qu'il vous a envoyé. Et ici, à ma cour, ma fille, nous avons peu de ressources. Dans tout mon royaume, un seul époux pouvait vous convenir : c'était le comte Alarcos, qui a une femme et des enfants. — Roi, invitez un jour le comte Alarcos; et quand vous aurez dîné, dites-lui de ma part qu'il se rappelle la foi qu'il m'avait donnée, le serment qu'il m'a fait, sans que je l'aie exigé, qu'il serait mon mari, que je serais sa femme. Je fus heureuse de cette promesse et je ne m'en repens pas. Il a épousé la comtesse, sans penser à ce que je faisais, moi qui pour lui ne me voulus point marier au prince de Hongrie. Il a épousé la comtesse, ce fut sa faute et non la mienne. — Le roi, en entendant cela, perdit le sentiment, puis, revenu à lui, il répondit avec colère : — Ce ne sont pas là les conseils que votre mère vous donnait! Infante, vous avez pris bien peu garde à mon honneur. Si tout cela est vrai, votre honneur est perdu; vous ne pouvez vous marier tant que la comtesse sera vivante. Si vous vous mariez, avec raison et justice vous serez regardée comme une mauvaise femme. Donnez-moi un conseil, ma fille, je ne vois pas

quel parti prendre, car votre mère est morte, à qui je demandais des avis. — Je vous donnerai un conseil, bon roi, avec le peu d'esprit que j'ai. Que le comte tue la comtesse, sans que personne ne le sache, qu'il fasse courir le bruit qu'elle est morte d'une maladie qu'elle avait, et mon mariage se fera sans qu'on ait soupçon de rien. De cette façon, bon roi, mon honneur sera sauvé. — Le roi sortit ensuite avec tristesse : il était plein de douleur de ce qu'il avait appris. Il vit le comte Alarcos qui était avec beaucoup de gentilshommes et qui disait : — Que sert-il, chevaliers, d'aimer et de servir une amie? Les services sont perdus où il n'y avait pas de constance. De ma part, il n'en était pas ainsi, car dans le temps j'ai servi une femme que j'aimais bien, et si je l'aimais bien alors, je l'aime plus encore aujourd'hui ; pour moi donc on peut dire : qui bien aime, tard oublie (1). — Il prononçait ces paroles quand il vit le bon roi qui venait, et, en parlant avec lui, il se sépara des seigneurs. Le bon roi dit au comte, s'exprimant avec courtoisie : — Je vous invite, comte, pour demain ; je veux que vous veniez manger avec moi, pour me tenir compagnie. — Que se fasse de bon gré ce que Votre Altesse décide, je baise ses mains royales pour sa bonne courtoisie. Je resterai ici demain, pourtant je devais partir, car d'après une lettre que j'ai reçue d'elle, la comtesse m'attend. — Le lendemain matin, au sortir de la messe, le roi s'assit pour dîner, non qu'il en

(1) Ce passage, qui semble indiquer qu'Alarcos aimait encore l'infante, est une maladresse du poëte.

eût envie, mais pour apprendre au comte ce qu'il avait à lui dire. Ils furent bien servis, comme il convenait à un roi. Après qu'ils eurent mangé et que les gens furent sortis, le roi resta avec le comte devant la table où il avait dîné. Le roi commença à remplir l'ambassade dont il était chargé. — J'ai appris, comte, des choses qui me peinent et pour lesquelles j'ai à me plaindre de votre déloyauté. Vous avez promis à l'infante, sans qu'elle vous le demandât, que vous seriez son mari, et elle en fut contente; s'il s'est passé autre chose, je n'ai pas à le savoir. Ce que j'ai encore à vous dire, comte, va vous causer plus de douleur. Il faut que vous tuiez la comtesse, cela importe à mon honneur. Vous ferez courir le bruit qu'elle est morte d'une maladie qu'elle avait, et le mariage se fera sans qu'on ait soupçon de rien, pour que ne soit pas déshonoiée une fille que j'aime tant. — En entendant ces mots, le bon comte répondit: — Je ne puis nier, roi, ce que l'infante a dit, je reconnais que ce qu'elle vous a rapporté est la vérité, je reconnais la justesse de ce qu'elle demande. Par crainte de vous, je n'épousais pas celle que je devais épouser. Je ne pensais pas que Votre Altesse l'eût permis. J'épouserais bien l'infante, mais quant à tuer la comtesse, seigneur roi, point ne le ferai. Celle qui ne le mérite point ne doit pas mourir. — Il faut qu'elle meure, bon comte, pour sauver mon honneur, puisque vous n'avez pas considéré d'abord ce que vous auriez dû considérer. Si la comtesse ne meurt pas, il vous en coûtera la vie. Pour l'honneur des rois, beaucoup meurent qui ne sont pas coupables; que la comtesse meure

aussi, ce ne sera grande merveille. — Je la tuerai, bon roi, mais ce sera contre mon gré. Vous en rendrez compte à Dieu à la fin de vos jours. Je le promets à Votre Altesse, foi de chevalier, qu'on me tienne pour traître si je ne tiens pas mon serment de tuer la comtesse, quoiqu'elle ne le mérite pas. Bon roi, si vous m'en donnez la permission, je partirai tout de suite. — Allez avec Dieu, bon comte, préparer tout pour votre départ.

En pleurant partit le comte, en pleurant sur la comtesse qu'il aimait plus que lui-même. Le comte pleurait aussi sur trois enfants qu'il avait; l'un était encore à la mamelle, la comtesse le nourrissait. Il ne voulait pas prendre le sein de trois nourrices qu'il avait, il ne voulait que le lait de sa mère, car il la connaissait bien. Les autres étaient encore petits et avaient peu de raison, Avant d'arriver le comte se disait : — Qui pourrait croire, comtesse, avec votre visage plein de joie, quand vous viendrez pour me recevoir, que vous êtes à la fin de votre vie? Je suis le coupable, toute la faute m'appartient. — Il disait ses paroles quand la comtesse parut; un page lui avait annoncé que son mari arrivait. Elle vit la tristesse du comte, elle vit ses yeux humides et gonflés par les larmes qu'il avait répandues en chemin en pensant au bien qu'il perdait : — Soyez le bien venu, bonheur de ma vie!.. Qu'avez-vous, comte Alarcos? Pourquoi pleurez-vous, ma vie? Vous êtes changé tellement qu'à peine on vous reconnaît. Vous n'avez ni votre visage, ni votre physionomie ordinaires : donnez-moi part à vos chagrins, comme vous me donnez part à votre joie... Qu'avez-vous,

comte? vous me tuez! — Je vous le dirai, comtesse, quand l'heure sera venue. — Si vous ne me le dites, comte, certes je ne vivrai pas. — Ne me fatiguez pas, madame, le moment n'est pas venu. Soupons tout de suite, comtesse, de ce qu'il y a dans la maison. — J'ai fait préparer votre repas, comme j'ai coutume de le faire tous les jours.

Le comte s'assit à table, mais ne mangeait pas; il ne le pouvait avec ses fils à ses côtés, car il les aimait beaucoup. Il abaissa sa tête sur sa poitrine et fit comme s'il dormait. Des larmes de ses yeux il couvrait toute la table. La comtesse le regardait, ignorant la cause de cette douleur, et elle n'osait ni ne pouvait la lui demander. Le comte se leva bientôt et dit qu'il voulait dormir; la comtesse dit de même qu'elle dormirait aussi; mais pour dire la vérité, ils n'avaient pas sommeil. Le comte et la comtesse vont où ils avaient coutume de dormir; ils laissent les enfants dehors : le comte ne voulait pas les laisser entrer. Ils ne prirent que le plus petit, celui que la mère nourrissait. Le comte ferma la porte, ce qu'il ne faisait pas d'habitude : puis il commença à parler avec une douleur poignante : — O malheureuse comtesse! grande fut ton infortune! — — Je ne suis pas malheureuse, comte, et pour heureuse je me tiens, puisque je suis votre femme. Vous épouser fut pour moi une grande joie. — Comtesse, sachez-le, ce fut votre malheur. Apprenez qu'autrefois j'ai aimé une femme que point n'aurais dû aimer, c'était l'infante. Pour votre mal et le mien, je promis de l'épouser et elle y consentit. Elle me demande pour mari par la foi que je lui

ai donnée. Elle le peut faire avec raison et justice. Voilà ce que m'a dit le roi son père, qui d'elle-même a tout appris. Le roi ordonne une autre chose qui me navre l'âme : il ordonne que vous mourriez, comtesse, que l'on vous ôte la vie parce qu'il ne peut avoir son honneur, vous vivante.

Quand elle entendit cela, la comtesse comme morte tomba à terre. Revenue ensuite à elle, elle dit ces paroles : — Ce sont là les récompenses, comte, des services que je vous ai rendus! Ne me tuez pas, comte, je vous donnerai un bon conseil. Envoyez-moi dans mes terres, et mon père m'accueillera ; j'élèverai vos enfants mieux que celle qui viendra et je vous garderai ma chasteté comme je l'ai toujours conservée. — Il faut mourir, comtesse, avant que vienne le jour. — On voit bien, comte Alarcos, que je suis seule dans la vie, que mon père est vieux, que ma mère est morte, qu'on a tué mon frère, le brave comte don Garcia : le roi le fit assassiner parce qu'il en avait peur. Ce n'est pas la mort qui m'afflige, puisqu'il faut toujours mourir; mais je m'afflige en pensant que mes enfants vont perdre mes soins : faites-les venir, comte, qu'ils reçoivent mes adieux. — Vous ne les verrez plus jamais, comtesse. Embrassez ce petit enfant, c'est lui qui perd le plus. Je souffre pour vous, comtesse, tout ce que je peux souffrir, et je ne puis vous défendre, car il s'agit de plus que la vie! Recommandez-vous à Dieu, il faut que cela se fasse. — Laissez-moi dire, comte, une prière que je sais. — Dites-la vite, madame, avant que le jour paraisse. — Je l'au-

rai bien vite dite, comte, ce ne sera pas plus long qu'un *Ave Maria*.

Elle s'agenouilla par terre et dit cette oraison : — En tes mains, seigneur, je remets mon âme. Ne juge pas mes péchés suivant que je le mérite, mais d'après ta grande bonté et ta miséricorde.... Elle est achevée, bon comte, la prière que je sais, Je vous recommande ces enfants que j'ai eus de vous. Priez Dieu pour moi pendant toute votre vie ; vous y êtes obligé, puisque je meurs innocente. Laissez ce petit enfant teter pour la dernière fois. — Ne le réveillez pas, comtesse, laissez-le, il dort. Je vous demande pardon, car voici le jour qui vient. — Je vous pardonne à vous, comte, par l'amour que je vous portais. Mais je ne pardonne pas au roi, ni à l'infante sa fille. Je les cite devant la justice suprême, qu'avant trente jours ils aient à comparaître au jugement.

Pendant qu'elle disait ces mots, le comte se preparait : il lui entoura le cou d'une coiffure qu'elle portait ; il la serra de ses deux mains avec autant de force qu'il pouvait ; il ne lâcha pas la gorge tant que la vie dura. Quand le comte vit que sa femme était morte et inanimée, il lui ôta les vêtements dont elle était couverte, la mit sur le lit et la couvrit comme elle avait coutume de l'être. Il se dépouilla à côté d'elle en aussi peu de temps qu'il faut pour dire un *Ave*, puis il se leva en appelant les gens qui le servaient : — A l'aide mes écuyers, la comtesse se meurt ! — Ceux qui arrivèrent trouvèrent la comtesse sans vie. Ainsi mourut-elle, sans raison, sans justice, mais

les autres moururent aussi dans les trente jours : au bout de douze jours l'infante, le roi au bout de vingt-cinq, le comte le trentième jour. Ils allèrent rendre leur compte à la justice divine. Dieu nous donne ici sa grâce et là-haut une gloire complète.

ROMANCES DE MORIANA

I

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 23 et suiv.)



ORIANA, dans un château, joue avec le More Galvan. Ils jouent tous deux aux tables pour prendre plus de plaisir. Chaque fois que le More perd, il perd une ville; chaque fois que Moriana perd, elle donne sa main à baiser. Du plaisir qu'il prend, le More tombe endormi. Dans les hautes montagnes Moriana vit venir un chevalier. Il vient pleurant et gémissant et les pieds ensanglantés, plein d'amour pour Moriana, fille du roi Morian. Les Mores l'avaient prise le matin de la Saint-Jean, comme elle cueillait des roses et des fleurs dans le jardin de son père. Moriana leva les yeux et le reconnut en le regardant. Les larmes de ses yeux coulèrent sur le visage du More. Celui-ci se réveille avec épouvante et commence à parler. — Qu'est-ce, madame? Qui vous a fait de la peine. Si mes Mores vous ont irritée, je les ferai tuer tout de suite; si vous avez à vous plaindre de vos damoiselles, je les ferai bien châtier. Si c'est aux chrétiens qu'il faut s'en prendre, j'irai les conquérir. Les armes sont ma parure, mon repos les combats, mon lit les dures roches, mon sommeil la veille. — Non, les Mores ne m'ont pas irritée, n'ordonnez pas de les tuer; je n'ai pas à me

plaindre de mes damoiselles, qu'elles ne soient pas punies pour moi; quant aux chrétiens, point n'est besoin que vous alliez les conquérir. Je veux cependant vous dire la vérité sur ce que j'éprouve: j'ai vu dans ces montagnes paraître un chevalier, je crois que c'est mon époux, mon bien-aimé, mon amour. — Le More leva la main et lui donna un grand soufflet, teignant les dents blanches de Moriana du sang qu'il faisait jaillir. Il ordonna à ses portiers (1) de la décapiter dans l'endroit même où elle avait vu son mari. Se voyant près de la mort, elle dit ces paroles : — Je meurs comme chrétienne et aussi pour confesser le loyal amour que je porte à mon époux.

II

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 25.)

Moriana est agenouillée ; on va lui trancher la tête. Elle ne cesse de pleurer. Ses pieds et ses mains sont liés que c'est pitié de la voir. Ses cheveux d'or pur descendent jusqu'à terre; sa poitrine découverte est plus blanche que le cristal. Le bourreau more, la voyant si belle, se sentit pris d'un amour qu'il ne put cacher et lui parla en arabe, comme à quelqu'un qui entendait cette langue : — Pardonnez-moi, Moriana, veuillez me

(1) *Porteros.* Leurs fonctions étaient importantes, comme on peut le voir par un passage des *Siete partidas.* Le portero n'a pas été oublié dans le petit poème espagnol : *la Danse de la Mort.*

pardonner ; j'ai reçu, madame, les ordres du roi Galvan. Plût à Dieu que je pusse trouver un moyen de vous délivrer, de sauver deux vies que je vois ici en danger. — Moriana lui dit : — More, ce que j'ai à te demander, c'est que tu fasses ton metier, sans tarder plus longtemps. Ils en étaient là tous deux ; l'époux vint à paraître, frappant et tuant les Mores que personne ne l'osait attendre. Monté sur son cheval, il arrive jusqu'à Moriana. Le bourreau la délivre et l'aide à sauter en selle. Tous trois s'en vont ensemble sans rencontrer d'obstacles. Au château de Brena ils allèrent loger.

III

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 29.)

Au pied d'un hêtre vert était le More Galvan. Il regarde le château de Brena où demeure Moriana. Il tient son cheval par les rênes, il ne veut pas le laisser en liberté. Il a ôté son casque pour mieux voir. D'une voix triste, mêlée de pleurs et de soupirs, le malheureux More parle de cette manière : — Moriana, Moriana, cause et fin de mes tourments ! Comment est-il possible, ma dame, que tu n'aies pas pitié de mes maux, voyant que par amour pour toi je meurs sans remède? Tu devrais te souvenir de ce bon temps passé, quand dans mon château tu te réjouissais avec moi, quand je jouais avec toi. Mon âme, tu devrais te

rappeler quand je gagnais en perdant, car perdre c'était gagner, et lorsqu'en gagnant je méritais de baiser tes belles mains. Tu devrais te rappeler quand j'inclinais la tête et quand parlant avec toi je m'endormais. Si tout cela n'était pas de l'amour, madame, comment cela doit-il s'appeler? Si ce fut de l'amour, Moriana, comment as-tu pu l'oublier? — Au faîte d'une tour, Moriana vint à paraître et à l'amoureux More elle dit ceci: — Va-t'en d'ici, chien de More, toi qui voulus me tuer, toi qui me pris de force pour me faire ta femme. Les caresses que je te fis furent pour me moquer de toi et attendre que mon noble époux vînt pour me délivrer. — Le chrétien sortit de Brena et attaqua Galvan, il lui passa sa lance dans la poitrine.

ROMANCE DU ROI MORE

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 30.)

OH! Valence! Valence! oh! Valence valencienne! Un temps tu fus aux Mores, maintenant tu es chrétienne. Il ne se passera pas beaucoup de jours et tu seras revenue aux Mores. Je couperai la barbe au roi des chrétiens, je prendrai la reine sa femme pour esclave. De sa fille je ferai ma maîtresse. Le roi du ciel voulut que le roi des chrétiens entendît. Il va au palais de l'infante qui se reposait dans son lit : — Fille de mon cœur, oh! fille de mes entrailles, lève-toi, tout de suite, prends ta robe de Pâques et va-t'en jusqu'au roi more et occupe-le par tes paroles.

— Me diras-tu, jeune fille, pourquoi tu es si abandonnée? — Mon père est à la guerre et ma mère est toute seule, et l'on a tué mon frère aussi dans la campagne. — Me diras-tu, bonne fille, quel est le bruit que j'entends? — Ce sont les pages de mon père qui donnent de l'orge au cheval. — Me diras-tu, bonne fille, ce que c'est que toutes ces armes? — Ce sont les pages de mon père qui reviennent de la campagne. — Une heure ne se passe pas qu'ils enchaînaient le roi more. — Me diras-tu bonne fille, quelle peine m'est réservée? — La peine que tu mérites, tu mérites d'être brûlé vif et ta cendre sera jetée au vent.

ROMANCE DU ROI DE GRENADE

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 247.)

IL soupire à cause d'Antequera, le roi more de Grenade, non pas à cause de la ville, car une meilleure lui restait, mais à cause d'une Moresque qui dans cette ville était. Rose, blanche à merveille, plus que tout autre elle plaisait; elle avait seize ans et entrait dans sa dix-septième année. Le roi l'avait élevée toute petite et l'aimait plus que ses yeux. En la voyant au pouvoir d'un autre sans moyen d'y remédier, il poussait des soupirs désolés et qui lui arrachaient l'âme, et, versant des larmes de ses yeux, il parlait ainsi : — Ah! Narcisa de ma vie, ah! Narcisa de mon âme, je t'ai envoyé une lettre par l'alcaïde de l'Alhambra avec des paroles amoureuses sorties de mes entrailles. On y voyait mon cœur blessé par une flèche d'or, et la réponse que tu donnas fut que d'écrire point n'importait. Je donnerais pour ta rançon Almeria la renommée. Que me font les biens, puisque ma raison est prise? Et si cela ne suffit pas, je sortirai de Grenade et m'en irai à Antequera où tu es prisonnière et je servirai comme captif rien que pour voir ton visage.

DON BUESO [1]

ROMANCE ASTURIEN.

(*Jahrbuch fur romanische und englische litteratur*, t. III, p. 282.)

Don Bueso se leva de bonne heure un matin pour aller dans le pays des Mores chercher une amie. Il rencontra une jeune fille qui lavait dans une fraîche fontaine. — Ecoute, dit-il, Moresque, fille de juive, laisse mon cheval boire de l'eau fraîche. — Que crève le cheval et celui qui le conduit ; je ne suis ni Moresque ni fille de juive ; je suis chrétienne, captive des Mores. — Si tu es chrétienne, tu viendras avec moi dans le pays des Mores ; je ne veux pas te laisser ici. — Les linges que je lave, que deviendront-ils? — Les étoffes de soie, prends-les, ma vie ;

(1) Ce romance existe aussi en catalan, mais dans une rédaction assez différente pour que nous le donnions tout à l'heure. Les rencontres du genre de celle-ci ne sont pas rares dans la poésie populaire. Un chant allemand (*Volkslieder*, p. 186) *Annelein* rappelle beaucoup don Bueso. Dans un romance portugais *A infeitiçada* (*Romanceiro* d'Almeida Garrett, t. II, p. 30), un frère retrouve aussi sa sœur. D'autres fois ce sont deux sœurs qui se retrouvent comme dans un romance castillan, *les deux Sœurs*. (*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 58), comme aussi en Portugal,*Romanceiro* de Almeida Garrett, p. 181. M. Milá a publié (*Observ. sobre la poesia popular*, p. 117) un romance catalan qui se rapproche de ces deux derniers morceaux.

celles de toiles, l'eau les emportera. — Je vois Grenade, je vois Séville, je vois la contrée où je suis née. Quand le roi mon père planta cet olivier, quand il le plantait, c'est moi qui le tenais. — Don Bueso se retourna. — Ah! ma sœur! A ces signes tu es Rosalinda..... Ouvrez-moi la porte, ouvrez, ma mère ; j'étais allé vous chercher une bru et je vous ramène une fille. — Mère, ma mère! — Je ne te reconnais pas, car tu es, ma petite, bien changée. — Mère, ma mère, je ne buvais pas de vin, je mangeais du cresson d'une fraîche fontaine où les coleuvres chantent, où les chevaux boivent.

LA CAPTIVE

ROMANCE CATALAN

(*Cansons de la terra*, t. V, p. 95.)

Il y avait une belle infante à l'ombre d'un chêne. Les Mores la font prisonnière, un jour de bon matin. Ils vont en faire présent à la reine de la Morerie. — Tenez, madame la reine, voici une captive. — Remmène-la, bon More, dans l'endroit où tu l'as prise, car si le roi la voyait, il deviendrait amoureux d'elle. — Alors répondit une servante des douze que la reine avait. — Laissez, madame la reine, laissez faire, nous l'enverrons laver les linges sur le bord de la mer; avec le soleil et le serein elle perdra bientôt ses couleurs. Avec le soleil et le serein ses couleurs devenaient encore plus belles. Pendant qu'elle lavait les linges, elle soupirait à faire peine. Elle tourna les yeux vers la terre pour voir si le soleil se couchait. Elle vit venir un cavalier qui montait un cheval tout blanc. — Dieu vous garde, belle Moresque, Dieu vous garde, madame, voulez-vous m'accompagner? — Cela me plaîrait beaucoup. — Comment voulez-vous monter, en croupe ou sur la selle? — En croupe je veux monter, cela convient plus à une dame. — Ils marchèrent pendant sept jours et ne se disaient rien. Tout en s'en allant ainsi, ils aperçoivent le champ

d'oliviers. Quand la belle infante le vit, du fond du cœur elle soupira. — Ah ! si je pouvais retourner au lieu d'où je suis partie ! — Dis-moi, belle Moresque, comment connais-tu le champ d'oliviers ? — Je ne suis pas Moresque, non, je suis l'infante Polida. — Si ce que tu me dis est vrai, tu es ma propre sœur.

LE MARINIER [1]

ROMANCE CATALAN

(*Observaciones sobre le poesia popular*, p. 104.)

Au bord de la mer, il y a une jeune fille qui brode d'un mouchoir la fleur la plus belle. Quand il fut à moitié brodé, la soie lui manqua. Elle vit venir un brigantin et dit : Holà la voile! marinier, bon marinier, avez-vous de la soie ? — De quelle couleur la voulez-vous, blanche ou rouge? — Rouge je la veux, parce qu'elle est plus fine ; rouge je la veux, parce que c'est pour la reine. — Entrez dans mon vaisseau. — Quand elle fut dans le navire, le navire mit à la voile. Le marinier commença à chanter une chanson nouvelle. Au chant du marinier elle s'est endormie. Au mouvement de la mer elle s'est éveillée. Quand elle se réveille, elle se trouve loin de la terre. — Marinier, bon marinier, conduisez-moi à terre,

(1) On peut comparer ce romance à beaucoup de chants populaires, notamment : *Chants populaires du pays messin*, p. 106. *Romancero de Champagne*, t. II, p. 230. *Canzoni pop. del Piemonte*, fasc. V, p. 170, *Chants pop. des provinces de France*, p. 156, *Romancero generai*, t. I, p. 156, nº 288, p. 163, nº 307. *Instruction relative aux poésies populaires*, p. 41, *Chants pop. du Nord*, tr. par Marmier, p. 204, *Canti Monferrini*, nº 43, *Chants pop. de l'Italie*, p. 193. Nigra cite encore un chant publié par Wolf : *Altfransœssiche Volkslieder*, p. 111. Voyez encore dans ce volume même la *Reine Hélène*.

car les vagues de la mer me font mal. — C'est ce que je ne ferai pas, vous resterez avec moi. — De trois sœurs que nous sommes, je suis la plus belle. L'une est mariée à un duc, l'autre est comtesse, et moi, malheureuse, je serais marinière. L'une se revêt d'or, l'autre se revêt de soie, et moi malheureuse je n'aurais que de l'étamine. — Vous n'aurez pas d'étamine, pas plus que de soie. Vous ne serez pas marinière, non ; vous serez reine, car je suis le fils du roi d'Angleterre, et il y a sept ans que je cours le monde pour vous, damoiselle.

DON JUAN [1]

ROMANCE CATALAN

(*Cansons de la terra*, t. III, p. 171.)

Je sors pour me promener un dimanche matin, je vois venir mon fils par un champ qui verdoie : — Ah ! mon fils, d'où viens-tu à présent ? — De la guerre du roi, de laquelle ceux qui y vont

(1) Il y a une belle ballade française sur un personnage appelé Renaud et qui, suivant les versions, est tantôt un roi, tantôt un seigneur, d'autres fois un simple soldat. Renaud revient chez lui, blessé à mort dans certains chants, triste et chagrin dans d'autres. Sa mère lui annonce qu'il est père d'un fils, mais cette heureuse nouvelle ne le réjouit pas et il demande qu'on lui prépare un lit. La scène change et nous assistons à un douloureux entretien entre la mère de Renaud et sa bru. Celle-ci s'inquiète des bruits insolites qu'elle entend et que sa belle-mère cherche à lui expliquer d'une manière rassurante : enfin, pressée de questions, celle-ci finit par avouer que Renaud est décédé. Suivant un grand nombre de versions, la jeune veuve déclare qu'elle va entrer dans un couvent ; d'autres fois, la complainte finit par ces quatre vers si touchants :

Ma mère, dites au fossoyeux
Qu'il fasse la fosse pour deux,
Et que l'espace y soit si grand,
Qu'on y renferme aussi l'enfant.

C'est évidemment de cette belle ballade que proviennent ces deux romances catalans. De los Rios, *Historia critica de la literatura española*, t. VI, p. 446, analyse un romance asturien sur le même sujet, mais sans paraitre savoir qu'il a été traité dans bien des pays. On peut encore consulter sur ce chant : *Chants populaires du pays messin*, p. 1, *Ro-*

ne reviennent guère. Ah! ma mère, si je suis revenu, je l'ai demandé à la Vierge; entre moi et mon cheval nous avons trente-neuf coups de lance, le cheval en porte neuf et mon corps porte les autres. Ah ! ma mère, faites-moi un lit, là où il était auparavant. — Ah ! mon fils, mon cher fils, va à la chambre la plus haute, tu trouveras là ta femme et les damoiselles ; elle a mis au monde un fils qui est comme l'étoile de l'aube. — Je ne songe ni à ma femme, ni à dames, ni à damoiselles, encore moins à des enfants, ni aux étoiles de l'aube. Ah! mère, faites-moi un lit, là où on le faisait auparavant; ne me le faites guère bien, car mon corps ne vivra guère. Aussitôt que je serai mort; faites-moi sonner les cloches, les cloches de la cathédrale, celles de Saint-Michel archange, celles du monastère le plus haut, qui est le couvent des Carmes. Le monde qui les entendra dira : Pourquoi sonne-t-on à présent? — On sonne pour don Juan, qui est mort à la guerre.

mancero de Champagne, t. II, p. 125, *Barzas Breiz*, t. I, p. 45, *Gwerziou breiz izel*, p. 4, *Almanach de Boulogne-sur-Mer* pour 1863, p. 110, *Noels et chants populaires de la Franche-Comté*, p. 85, n° 20. *Canti Monferrini*, n° 26. *Volkslieder aus Venetien*, p. 61, n° 82. *Bulletin du comité de la langue*, t. I, p. 253. *Revue critique*, t. I, p. 302, t. II, p. 127, 287.

Dans un *saggio di canti popolari raccolti* a Pontelagoscuro et publié dans la *Rivista di Filologia romanza*, p. 196, vol. II, M. Ferrari a publié une curieuse variante, dont le début rappelle le commencement de notre fabliau du *Court Mantel* et du conte de la *Coupe enchantée*.

LA BONNE VEUVE

ROMANCE CATALAN

(*Cansons de la terra*, t. III, p. 159.)

Il y a une dame, une dame de Galice. Son mari est dehors, en pèlerinage. Il a dit qu'il serait absent un an et un jour. La dame accouche avec grande joie. Son mari arrive pendant qu'elle est en couches; en montant l'escalier il tombe mort. — Mère, ma mère, j'entends grand bruit dans l'escalier. — Ce sont les servantes qui chantent et rient. Il y a un grand de la ville qui est mort, on lui fait un enterrement avec de la musique. — Mère, ma mère, quand irai-je à la messe? — Ma fille les paysannes sont quinze jours avant d'y aller pour leurs relevailles, les femmes d'artisans sont quarante jours. Toi, comme princesse, un an et un jour. — Mère, ma mère, quel habit mettrai-je? L'habit de soie, ou celui d'argent fin? — Si tu mets le noir, il te siéra mieux. — Au sortir de la maison, elle entend les gens qui disent : A présent voilà la dame, à présent voilà la veuve. — Mère, ma mère, écoutez ce que ces gens disent. — Ce sont des enfants; ils ne savent ce qu'ils répètent. — Ce qu'ils entendent dire aux grands, les petits aussi le disent. Les cloches sonnent, pour qui sonnent-elles? — Elles sonnent pour un grand de la ville. — Le fossoyeur creuse; pour qui

creuse-t-il? — Fille, ma fille, il faut que je te le dise : ton mari est mort en pèlerinage. — Mère, ma mère, voilà ma fille, car je m'en vais au ciel avec celui que tant j'aimais.

ROMANCE
DE L'INFANT VENGEUR [1]

(*Primavera y Flor de romances*, t. II, p. 72.)

Le voilà, le voilà ! D'où revient l'infant vengeur, monté à la gineta (2) sur un cheval rapide, son manteau roulé autour du bras, pâle de couleur et dans sa main droite un javelot effilé ?

Avec la pointe du dard on percerait un ciron ; sept fois il fut trempé dans le sang d'un dragon, autant de fois il fut affilé pour qu'il coupât mieux. Le fer fut fait en France, la hampe en Aragon. Il allait l'aiguisant dans les ailes de son faucon (3). Il allait à la recherehe de don Cuadros, de don Cuadros, le traître. Et il vint à le trouver auprès de l'empereur. Il avait à la main la vare (4), signe de la justice suprême. L'infant pensa sept fois s'il le frapperait ou non, à la huitième il lui lança le

(1) « Parmi les anciens romances chevaleresques, ce morceau est un des meilleurs et des mieux écrits et ne dément pas son origine. » (Note de don Agostin Duran.)

(2) Caballero a la gineta.

Monter à la gineta était une certaine manière de monter à cheval en rapprochant les genoux du corps, comme le font les Arabes.

(3) Perfilandoselo iba
en las alas de su halcon

(4) La vare, espèce de sceptre que terminait une croix, était l'insigne que les ministres de la justice tenaient à la main.

javelot. Au lieu d'atteindre don Cuadros, il atteignit l'empereur; il a traversé son manteau et sa saye qui était de couleur changeante, dans le sol pavé le dard s'enfonça de plus d'une palme. Alors lui parla le roi, vous écouterez bien ce qu'il lui dit : — Pourquoi m'avez-vous visé, infant, et pourquoi me tirez-vous, traître? — Que ton altesse me pardonne, je ne te visais pas, non, je visais le traître Cuadros, ce perfide trompeur; de sept fils que nous étions, il n'a plus laissé que moi, et c'est pour cela que devant toi je le défie, bon roi.—Tous cautionnent don Cuadros et l'infant ils ne le cautionnent pas, non, si ce n'est une damoiselle; elle est fille de l'empereur. Elle les prit par la main et les mena dans le champ.

Aux premières rencontres Cuadros sur terre tomba, l'infant mit pied à terre et le chef lui coupa et le prenant au bout de sa lance, au bon roi le présenta. Dès que le roi vit cela, à sa fille il le maria.



TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. Jules Le Clere et Cie, rue Cassette, 29.

